COLONEL A. BORBSTÆDT.

CAMPAGNES
DE LA PRUSSE
CONTRE
L'AUTRICHE ET SES ALLIÉS
EN 1866

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND
avec des documents inédits et deux cartes autographiques

Par FURCY RAYNAUD
Lieutenant à l'École de St-Cyr.



PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE
J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR
Rue et Passage Dauphine, 30.

1866







CAMPAGNES

DE LA PRUSSE

CONTRE

L'AUTRICHE ET SES ALLIÉS

EN 1866.





Paris. — Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, n° 2.

COLONEL A. BORBSTÆDT.

CAMPAGNES

DE LA PRUSSE

CONTRE

L'AUTRICHE ET SES ALLIÉS

EN 1866

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND
avec des documents inédits et deux cartes autographiques

Par FURCY RAYNAUD
Lieutenant à l'École de St-Cyr.



PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE
J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR
Rue et Passage Dauphine, 30.

1866


DOM. S. ALOYS. JERSEIENS. S. J.

La guerre de 1866 vient à peine de finir : les traités de paix entre la Prusse et les États avec lesquels elle était en guerre ne sont signés que d'hier, et cependant, déjà plusieurs histoires de cette mémorable campagne ont été publiées ; toutes sont écrites par des auteurs prussiens, empressés de proclamer bien haut la gloire acquise par leur armée.

Loin de trouver cet empressement trop grand, nous devons nous en féliciter. En effet, rien n'est plus intéressant, en ce moment, que d'étudier la guerre de 1866, que de chercher à connaître les causes des succès si prompts et si complets qui ont étonné le monde entier et qui, en six semaines, ont donné à la Prusse un accroissement de six millions d'âmes.

Bien des personnes, qui souhaitaient à cette guerre une autre issue, ont, avec la meilleure foi du monde, cherché ces causes dans des hasards heureux et surtout

dans la supériorité et les effets destructeurs du fusil à aiguille. Tous les auteurs prussiens s'attachent à démontrer que rien n'est plus faux que cette idée et que c'est avant tout à l'excellence de leurs combinaisons stratégiques et à la supériorité morale de leurs soldats que les généraux prussiens ont dû leurs victoires.

Parmi les ouvrages que j'ai entre les mains, j'ai choisi celui de M. le colonel *Borbstædt*, dont j'offre aujourd'hui la traduction au public. Ce livre n'est, à vrai dire, qu'un exposé de la campagne, mais il est fait avec toute la clarté possible. Sobre de détails techniques, il permet à chacun de suivre la marche des différentes armées comme sur un tableau et de voir arriver le dénoûment, comme on prévoit celui d'un drame intéressant tout en se demandant si un événement quelconque ne viendra pas le changer avant la fin. On voit, comme le dit l'auteur lui-même, que ce livre a été écrit « par un homme du métier, mais pour un public non militaire. »

Outre sa clarté et sa simplicité, le livre de M. Borbstædt m'a paru présenter un autre côté intéressant qui fait que je n'ai pas hésité à le publier en entier; il ne s'agit pas ici d'entamer une controverse, encore moins d'endosser la responsabilité des appréciations de l'auteur; mais, ce qui nous importe à nous Français, c'est de savoir à quel point d'exaltation sont arrivés les esprits en Prusse, quelle confiance ont les Prussiens dans leur force et dans leur armée en cas d'événements

qu'il faut toujours prévoir, sur quels motifs enfin se base cette confiance, qu'ils ne proclament si haut que pour être entendus.

Bien que l'ouvrage original ne contînt pas de cartes, j'ai cru bien faire d'en ajouter à cette traduction. Elles ont été dessinées avec un soin tout particulier, en élaguant tous les détails inutiles pour l'intelligence de la campagne.

CAMPAGNES DE LA PRUSSE

CONTRE L'AUTRICHE ET SES ALLIÉS, EN 1866.

Causes de la guerre.

L'Autriche est un mélange confus de peuples dont le chiffre s'élève à 36 millions d'âmes sur lesquels 8 millions au plus sont allemands; quelques efforts qu'elle ait pu faire, elle est restée, en somme, de beaucoup en retard sur le progrès matériel et intellectuel de l'Allemagne; néanmoins, elle se rappelle toujours les anciennes traditions et la couronne de l'Empire germanique; aujourd'hui comme autrefois, elle croyait pouvoir maintenir ses prétentions à la suprématie en Allemagne, quoique le centre de gravité de sa puissance soit en dehors de l'Allemagne, et que, par conséquent, les véritables intérêts de l'Allemagne ne puissent s'identifier avec ceux de la dynastie de Hapsbourg.

La Prusse, au contraire, avec sa population de 19 millions d'âmes, sur lesquelles 16 1/2 millions d'Allemands, est un état entièrement germanique, dont le bonheur ou le malheur sont intimement et indissolublement liés au bonheur et au malheur du reste de l'Allemagne, et qui, dans son développement continu, non-seulement s'est maintenu à la hauteur du progrès de l'Allemagne, mais encore a constamment marché en tête de ce progrès, le hâtant, le stimulant, lui servant de guide intellectuel. Depuis longtemps, la Prusse considérait l'influence de l'Autriche en Allemagne comme un obstacle à un développement fécond, tant au point de vue politique qu'au point de vue matériel

et moral ; aussi s'efforçait-elle constamment depuis plusieurs années, dans le véritable intérêt de l'Allemagne tout entière, de restreindre de plus en plus cette influence injustifiable et nuisible. La formation du Zollverein allemand, la conclusion de traités de commerce avec la France, l'Angleterre, la Belgique et l'Italie étaient déjà un pas important : les pays allemands échappaient ainsi à la suprématie exercée par l'Autriche dans les relations commerciales ; la Prusse était venue à bout de conclure ces traités, sources de tant de prospérité pour l'Allemagne, malgré les obstacles qu'avait cherché à lui opposer l'Autriche dans l'intérêt du particularisme. Mais d'un autre côté, elle luttait en vain contre la suprématie politique de l'Autriche dans la diète germanique, car l'Autriche ne craignait d'employer aucun moyen pour conserver une influence entière sur les Etats moyens ; les défauts d'organisation de la Confédération lui donnaient la prise qu'elle désirait, pour faire repousser les meilleures intentions et les propositions les plus utiles de la Prusse par la majorité des voix à laquelle souvent les plus petits États de l'Allemagne apportaient eux-mêmes leur appoint. Vainement la Prusse s'efforçait-elle de mettre fin à ce fâcheux état de choses en formant une union allemande restreinte d'où serait exclue l'Autriche; les autres États allemands l'abandonnèrent; ils amenèrent ainsi avec ses suites funestes l'humiliation de la Prusse, et l'affront d'Olmütz. La Prusse isolée et sans un seul allié, surprise et menacée d'une armée d'exécution austro-bavaroise assemblée rapidement et en secret, dut alors se soumettre en rongeant son frein, parce que l'armée prussienne, avec son ancienne organisation, n'était pas en état de lutter contre

des adversaires aussi nombreux. C'est à la funeste journée d'Olmütz que la Prusse doit la réorganisation de son armée. Le prince de Prusse sentait dès lors la nécessité d'augmenter et de compléter l'armée active, pour que le pays fût à l'avenir en mesure de s'appuyer sur elle et de s'opposer promptement et en force à une violence semblable. Lorsque ce prince fut devenu le roi *Guillaume*, un des premiers actes de son gouvernement fut de mettre à exécution son œuvre personnelle depuis longtemps mûrie dans son esprit, la réorganisation de l'armée, et pour atteindre ce but, il ne craignit ni les attaques passionnées de ses adversaires politiques, ni les difficultés qu'une opposition croissante s'étudiait à lui susciter dans la chambre des députés.

L'hégémonie en Allemagne n'était pour l'Autriche qu'une question de puissance et de gloire pour sa dynastie ; pour la maison souveraine de Prusse, et pour la nation c'était une question vitale qui décidait de tout leur avenir. Tôt ou tard, il fallait mettre une fin à la rivalité qui en résultait, à moins de sacrifier pour toujours les intérêts les plus chers et les plus sacrés de l'Allemagne et de la Prusse ; la Prusse devait donc être armée en prévision de ce moment, afin de pouvoir prendre sa « revanche d'Olmütz, » en mettant sur pied avec une rapidité surprenante une armée forte et instruite, si l'on ne pouvait pas s'entendre autrement. L'occasion, cela est maintenant prouvé pour tout le monde, ne fut pas amenée étourdiment ou par pur amour de la renommée, les sentiments du roi étaient tout pacifiques ; sa conduite lui fut imposée par la malveillance et l'emportement de ses adversaires : aussi peut-il, devant Dieu et sa conscience, se proclamer innocent si les questions pendantes entre l'Autriche et la Prusse

n'ont pu être résolues à l'amiable et ont, au contraire, dû être tranchées par une guerre terrible.

De tout temps il avait existé une différence complète dans la manière dont l'Autriche et la Prusse comprenaient les relations établies par la Confédération germanique. La Prusse s'efforçait de fortifier et de favoriser la puissance de l'Allemagne à l'extérieur, sa prospérité féconde à l'intérieur, en resserrant plus intimement les liens de l'unité, but qu'on ne pouvait atteindre qu'en restreignant le plus possible la souveraineté des États isolés. Dans sa pensée, il fallait faire de l'Allemagne un grand État ayant la plénitude de la puissance et une force concentrée, dans lequel l'influence sur la direction des intérêts allemands serait acquise à ceux qui auraient véritablement la puissance et la possibilité de les servir. L'intérêt particulier de l'Autriche était, au contraire, de conserver l'ancienne division de l'Allemagne, et de prendre sous sa protection toute spéciale, les éléments faibles et défectueux de la Confédération germanique qui lui permettaient, par l'influence qu'elle avait sur les moyens et petits États, de faire contre-poids à la Prusse. C'est ainsi qu'elle avait tenté, pendant de longues années, d'exercer une sorte de suzeraineté sur les États moyens de l'Italie ; lorsque celle-ci lui échappa définitivement, elle se raccrocha d'autant plus à sa suprématie en Allemagne, et ne cessa pas d'agir ouvertement et en cachette contre la Prusse, la seule puissance allemande qui résistât d'une manière décidée à la prépondérance de l'Autriche en Allemagne. En toute occasion, la haine et l'antipathie des hommes d'État autrichiens pour la Prusse se décélait d'une manière indubitable dans tous leurs actes.

C'est ainsi qu'en signant à la hâte la paix de Villafranca, l'empereur *François-Joseph* aima mieux sacrifier la Lombardie plutôt que de permettre que la Prusse prît en Allemagne la direction du mouvement pour venir à son secours. Pendant les premières années qui suivirent la malheureuse guerre d'Italie de 1859, l'Autriche s'épuisa inutilement en essais de constitution de toutes sortes et en tentatives sans résultat pour rétablir ses finances totalement délabrées, sans perdre de vue pour cela la tutelle de l'Allemagne. Elle voulait, par des concessions en apparence libérales, par la convocation d'un parlement composé de délégués des chambres allemandes, donner satisfaction à l'agitation nationale qui se produisait chaque jour plus vive en Allemagne en faveur d'une réforme de la constitution fédérale et d'une représentation nationale ; mais en même temps elle voulait profiter de l'occasion pour mettre la Prusse en échec et la ravaler dans l'opinion publique. Le congrès des princes qui eut lieu en 1863 fut préparé en secret et la Prusse n'y fut pas invitée ; cette réunion fut un coup de théâtre pompeux qui devait imposer à la Prusse et la surprendre, mais il échoua devant la fermeté du roi, qui déclara ouvertement qu'il ne pouvait pas regarder comme suffisant pour la réforme nécessaire de la Confédération le projet de délégués que l'empereur d'Autriche et les autres princes allemands avaient arrangé entre eux, et qu'un véritable parlement allemand était seul capable de satisfaire les justes exigences des peuples.

Comme ces dissentiments entre l'Autriche et la Prusse se prolongeaient, on fut d'autant plus surpris de l'alliance conclue en 1864 entre ces deux puissances; par l'effet de cette alliance, non-seulement l'Autriche

prenait part à la guerre aux côtés de la Prusse, mais encore elle se mettait avec elle en opposition tranchée, dans la diète, avec les prétentions de la majorité des États moyens de l'Allemagne. Comme toujours, là où l'Autriche et la Prusse ont marché ensemble, le résultat était certain d'un côté comme de l'autre.

La Prusse avait recherché l'alliance de l'Autriche comme le moyen le plus sûr de localiser la guerre, d'empêcher l'intervention des autres grandes puissances et l'opposition de la Confédération ; l'Autriche, au contraire, à en juger d'après sa conduite ultérieure, ne semble s'être ralliée à la Prusse que dans le but, inspiré par sa jalousie, de veiller à ce que sa rivale, en menant victorieusement la campagne, ne prît pas de trop grands avantages matériels ou moraux sans qu'elle en eût aussi sa part. En effet, immédiatement après l'heureuse conclusion de la paix de Vienne qui fut signée d'accord , l'ancienne dissidence sur la manière de comprendre les relations établies par la Confédération reparut aussi profonde que jamais. L'Autriche voulait faire des duchés de l'Elbe, qu'on venait de délivrer, un nouveau petit État allemand avec droits de souveraineté intacts et, par suite, elle favorisa de plus en plus les prétentions du prince de Schleswig-Augustembourg, que soutenaient avec la plus grande vivacité les États moyens de l'Allemagne. La Prusse, au contraire, à qui l'on doit reconnaître le mérite d'avoir été le principal agent de la délivrance des duchés allemands et de l'avoir dirigée, la Prusse, qui avait été la première à émettre l'idée de conserver dorénavant à l'Allemagne les frontières du nord qu'on avait reconquises, demandait, pour atteindre ce but, qu'on lui assurât dans les duchés de fortes positions, et qu'en

outre, en créant au nord un nouvel État, on ne lui imposât pas les défauts et les vices de la constitution en petits États. La Prusse mettait en doute le droit héréditaire auquel prétendait le prince d'Augustembourg.

Le dernier acte résultant de l'entente de l'Autriche et de la Prusse dans l'affaire du Schleswig-Holstein fut l'évacuation du Holstein par les troupes saxonnes et hanovriennes chargées de l'exécution fédérale. Elles y parvinrent par leur accord, malgré les États moyens. A partir de ce moment, l'Autriche se rapprocha de plus en plus des autres États de la Confédération que leurs insuccès des derniers temps avaient doublement aigris contre la Prusse. L'administration commune des duchés de l'Elbe, gérée par des commissaires autrichiens et prussiens dans des vues et d'après des principes différents, fut l'occasion de nombreux conflits, dont les États moyens profitèrent avec empressement pour irriter de plus en plus l'Autriche contre la Prusse et la ramener tout à fait à eux. Ils y réussirent si bien, que dès 1865, la dissidence menaçait de dégénérer en hostilités ouvertes. La Prusse les prévint encore cette fois par la conclusion du traité de Gastein qu'elle avait préparé. Elle cherchait par là à écarter les motifs de différends les plus prochains, en divisant provisoirement l'administration et donnant le Holstein à l'Autriche, le Schleswig à la Prusse ; mais elle entendait réserver la solution de la question du Schleswig-Holstein pour le moment où les négociations seraient reprises des deux côtés et où la situation serait clairement établie.

Cependant toutes les tentatives ultérieures d'entente de la Prusse et de l'Autriche sur ce sujet restèrent sans résultat, de sorte que le comte de *Bismark* se vit obligé

de déclarer à la fin de janvier 1866, que la Prusse devait songer à ses intérêts et conserver l'entière liberté de prendre des décisions et de se lier plus étroitement d'autres côtés, dans le cas où l'Autriche ne voudrait pas marcher en complet accord avec la Prusse dans l'affaire du Scheswig-Holstein. Cette dépêche motiva de la part de l'Autriche une réponse froide et évasive; ce fut le premier éclat parmi toutes les complications politiques qui, à partir de ce moment, se succédèrent rapidement. L'Autriche voulut voir dans cette déclaration de la Prusse une menace de guerre faite à mots couverts, et une indication claire de l'alliance que cette puissance avait l'intention de conclure avec son ennemie mortelle l'Italie; elle se crut d'autant plus menacée d'une attaque prochaine de la Prusse et de l'Italie, que le roi avait présidé à Berlin, le 28 février, une séance du conseil à laquelle avaient été convoqués, non-seulement le chef d'état-major général, général *de Moltke,* mais aussi le gouverneur militaire du Schleswig, général *de Manteuffel.*

L'Autriche n'ajouta point de foi aux assurances les plus tranquillisantes que la Prusse lui donnait sur le peu de fondement de ces craintes; et pourtant, précisément, dans cette séance du conseil, on avait *répondu négativement* à la question de savoir si, d'après la situation des relations politiques, la Prusse était dans l'obligation de préparer ses forces; par suite il n'avait pas été fait le moindre armement.

L'Autriche, inquiète pour sa puissance à la fois en Autriche et en Italie, pleine de défiance et d'aversion contre la Prusse, mal informée et mal conseillée, peut-être aussi excitée par les ennemis exaspérés qu'avait la Prusse en Allemagne, commença donc dès la pre-

mière moitié du mois de mars, non-seulement à pousser en secret ses armements, mais aussi à s'assurer l'appui de la Confédération dans le cas d'une lutte avec la Prusse.

Armements.

Dans un conseil des maréchaux tenu à Vienne le 10 mars, et auquel fut appelé d'Italie le feldzeugmeister *Benedek*, le parti de la guerre prit définitivement la haute main. On regardait l'Autriche comme assez forte pour entrer en guerre à la fois contre la Prusse et contre l'Italie, du moment où elle aurait réussi à isoler la Prusse en Allemagne et à attirer du côté de l'Autriche les États allemands de la Confédération. L'orgueil et l'arrogance firent estimer beaucoup trop haut les forces de l'Autriche et évaluer, au contraire, beaucoup trop bas celles qu'aurait son adversaire pour lui résister. Un aveuglement funeste augmentait la conviction que l'Autriche ne pouvait, dans cette lutte, que marcher droit à la victoire. On haïssait si profon- l'Italie, qu'une guerre contre elle ne pouvait qu'être désirée par tous les Autrichiens; on jetait un regard dédaigneux sur l'armée italienne, et on ne doutait pas de la supériorité des armes autrichiennes. La Prusse, pensait-on, était tellement paralysée et affaiblie par le conflit qui y régnait entre les divers pouvoirs et qu'on publiait sans ménagement, que son gouvernement ne pourrait pas se risquer à en venir aux dernières extrémités. On avait reconnu dans le Schleswig, en les voyant de près, ce que les troupes prussiennes étaient capables de faire, et cependant on les estimait de beaucoup au-dessous de leur valeur. Les journaux mili-

taires autrichiens démontraient par une statistique qui avait une apparence scientifique, que la Prusse, avec la meilleure volonté, n'était pas en état de mettre sur pied de guerre complet le chiffre de son armée donné comme normal, parce qu'elle n'avait pas assez d'hommes instruits. Il résultait de leurs calculs que les bataillons d'infanterie ne pouvaient mettre en ligne qu'une force de 800 hommes, qu'il ne pouvait pas être question de la levée d'une armée de landwehr, et que, quand même on la lèverait, on devait grandement douter de la solidité des hommes de la landwehr. On disait encore que les garnisons des places fortes faisaient un tel vide dans l'armée active, que, ce vide fait, il ne restait qu'une armée bien faible pour exécuter les opérations en rase campagne. Tout cela constituait, du côté de l'Autriche, une première et capitale erreur d'appréciation : c'était le premier pas dans la voie des désillusions ; bientôt les résultats en furent d'autant plus désastreux qu'on les avait regardés comme absolument impossibles.

L'Autriche avait conçu et tramé dans le plus grand secret un plan habile qui consistait à mettre la Prusse dans l'obligation de faire des concessions humiliantes ou d'engager la lutte contre des forces supérieures : pour mettre ce plan à exécution, il fallait commencer par engager la Confédération germanique dans un acte décisif contre la Prusse, en lui soumettant les questions sur lesquelles l'Autriche et la Prusse étaient en désaccord, au sujet du Schleswig-Holstein. L'Autriche était certaine que le vote des États moyens lui assurerait la majorité contre les vues et les demandes de la Prusse ; si la Prusse s'inclinait devant cette majorité de la Confédération, c'en était fait de son autorité et

de sa puissance dans la Confédération ; si, au contraire, elle récusait la décision de la majorité, on avait l'occasion que l'on désirait de décréter une exécution fédérale, d'écraser la Prusse et (on l'espérait et on le souhaitait), de la rendre pour longtemps inoffensive.

L'Autriche prit les devants à partir du 13 mars, par conséquent immédiatement après les délibérations des maréchaux, en armant secrètement et peu à peu en prévision de la guerre. On travailla avec un redoublement de zèle à l'achèvement des places fortes, notamment de Cracovie, et sous prétexte des désordres qui avaient eu lieu en Bohême, à l'occasion des Juifs, on renforça les troupes qui s'y trouvaient, et on ordonna à plusieurs reprises des déplacements de troupes.

L'armée autrichienne qui est, sur le pied de paix, de 269,000 hommes, doit, lorsqu'on la mobilise, être portée à 620,000 hommes, et par conséquent il faut, pour compléter le pied de guerre, appeler plus de 350,000 hommes, en congé ou faisant partie de la réserve. Mais ces contingents d'augmentation ne peuvent être habillés et armés que dans les districts des dépôts par les quatrièmes bataillons qui y sont en station, et comme il est de règle en Autriche d'envoyer les différents corps de troupes aussi loin que possible de leurs dépôts, le transport des hommes, pour leur faire rejoindre leurs régiments, cause non-seulement de grandes dépenses, mais aussi de grandes pertes de temps. Pour remédier à ces inconvénients, dans les mouvements qui furent ordonnés au mois de mars, les différents corps de troupes se rapprochèrent des districts où se trouvaient leurs dépôts, de sorte que, par exemple, quelques régiments d'Italie, de Gallicie, de

Hongrie, qui ne pouvaient être mobilisés qu'en Bohême, en Moravie ou dans la Silésie autrichienne, y furent envoyés. De cette manière, les troupes autrichiennes furent, jusqu'à la fin de mars, renforcées en Bohême d'environ 20 bataillons d'infanterie et de plusieurs régiments de cavalerie ; cependant pour éviter un éclat, on laissa ces troupes à l'effectif de paix ; mais, d'un autre côté, on commença dès cette époque, sur différents points de l'empire, à acheter des chevaux et à compléter les quatrièmes bataillons qui, en temps de paix, ne se composent que d'un faible cadre.

En Saxe et dans le Wurtemberg on remarqua également un redoublement d'activité militaire que l'on tenait très-secrète. Officiellement, l'Autriche niait fermement ces armements qui n'avaient pas échappé à l'attention de la Prusse, mais ses intentions cachées devinrent encore plus suspectes lorsque les journaux autrichiens furent invités, dès le 16 mars, à s'abstenir de donner aucun compte rendu des mouvements de troupes.

En même temps l'Autriche avait fait des démarches pour exciter les États moyens de l'Allemagne contre la Prusse, et s'assurer de leur assistance. Dans une dépêche-circulaire tenue très-secrète, et dont le texte littéral n'a même pas encore été publié, les États allemands de la Confédération, disposés en faveur de l'Autriche, reçurent avis des intentions belliqueuses de la Prusse et furent exhortés d'une manière pressante à songer à armer et à compléter leur contingent, parce que l'Autriche devait proposer prochainement à la Confédération la mobilisation de l'armée fédérale. Le 24 mars, la Prusse demanda à ces mêmes États si, dans le cas d'une attaque venant de l'Autriche elle pouvait compter sur le secours de la Confédéra-

tion ; ils répondirent évasivement par des notes à peu près près identiques, en insistant sur ce point que la Constitution fédérale défendait à tout membre de la Confédération de se faire justice lui-même dans ses contestations.

En face de ces machinations menaçantes, la Prusse se vit à son tour obligée, à la fin de mars, de commencer à armer, de son côté, afin de pouvoir garantir, jusqu'à un certain point, celles de ses provinces qui étaient le plus menacées par l'Autriche. Le 27 mars, ordre fut donné de porter à un chiffre plus élevé l'effectif, sur le pied de paix, de cinq divisions, tenant garnison sur la frontière austro-saxonne, d'augmenter cinq brigades d'artillerie, et d'armer les places de Glatz, Cosel, Neisse, Torgau, Wittemberg, Spandau et Magdebourg. La Prusse sachant pouvoir compter sur la rapidité avec lequel s'exécuterait, à un moment donné, la mobilisation réelle de son armée tout entière, pouvait se contenter de ce premier armement, purement défensif, qui se bornait à renforcer l'effectif de paix d'une vingtaine de mille hommes environ, afin de ne pas fatiguer avant le temps les forces du pays. Par un contraste bien frappant avec l'Autriche, la Saxe, le Wurtemberg, où l'on poussait les armements en secret, la Prusse pouvait prouver dans ses dépêches ses tendances pacifiques et sa bonne volonté, par le fait que ces mesures avaient été décrétées ouvertement et qu'on n'avait pas interdit aux journaux de donner des renseignements sur les armements prussiens.

Au commencement d'avril il sembla que l'Autriche voulût revenir sur le chemin qu'elle avait fait, chemin si dangereux pour le repos de l'Allemagne en-

tière. Elle proposa à la Prusse, en protestant de son amour de la paix, de désarmer, à condition que la Prusse revînt sur les armements qu'elle avait faits depuis le 27 mars ; comme celle-ci exigeait que l'Autriche ayant été la première à armer, fût aussi la première à désarmer, l'Autriche acquiesça, par une concession apparente, à cette condition. Déjà, elle avait indiqué le 27 avril comme terme du désarmement, lorsque arriva la nouvelle que l'Autriche commençait subitement et sans motif positif à armer en grand contre l'Italie. Sous le futile prétexte qu'elle était menacée par *Victor-Emmanuel*, elle avait commencé ses armements en Vénétie le 22 avril, en appelant les réserves et les hommes en congé, et en y faisant venir les régiments frontières, ce qui obligea à son tour l'Italie à prendre des mesures semblables. Ainsi, en Bohême comme en Vénétie, il est bien prouvé que c'est l'Autriche qui a eu la priorité des armements et des menaces de guerre. Les facilités que donnent les chemins de fer pour transporter rapidement en Bohême les forces autrichiennes assemblées en Vénétie, rendaient illusoire le désarmement promis du côté de la Prusse ; celle-ci mit donc à son empressement de revenir sur ses armements, la condition que l'Autriche désarmerait, non-seulement en Bohême et en Moravie, mais aussi en Vénétie. L'Autriche ne voulut pas y consentir et la Prusse se vit ainsi amenée à faire faire à ses armements un second pas en avant, d'autant plus que les négociations secrètes qui avaient eu lieu à Bamberg entre neuf États moyens de l'Allemagne, lui faisaient de plus en plus soupçonner qu'on travaillait à nouer une coalition contre elle. Le 24 avril, cinq corps d'armée prussiens, la cavalerie et l'artillerie tout

entière, furent mis sur le pied de guerre, mais sans être encore mobilisés.

A partir de ce moment, on put connaître de plus en plus clairement les plans et les intentions de l'Autriche ; le 26 avril, après avoir gardé un silence prolongé au sujet de la question du Schleswig-Holstein, elle proposa à la Prusse de la soumettre à la Confédération germanique et de remettre les duchés au prince d'Augustembourg ; la Prusse repoussa ces deux propositions le 7 mai, et, dans sa réponse, elle fit particulièrement ressortir qu'elle ne pouvait pas reconnaître la compétence de la Confédération dans une affaire internationale. D'un autre côté, la Prusse faisait remarquer que la question serait parfaitement et très-facilement résolue, d'accord avec l'Autriche, par une réforme générale de la Confédération, que la Prusse avait déjà proposée le 9 avril à la diète, en lui demandant de convoquer, sous le plus bref délai, un parlement allemand.

Comme les armements secrets de son adversaire devenaient chaque jour plus menaçants, comme l'Autriche devenait de plus en plus raide, et comme il ne fallait pas se trouver désarmé dans le cas où un conflit éclaterait subitement, le roi de Prusse avait ordonné le 4 mai, que les cinq corps d'armée, déjà mis sur le pied de guerre, seraient mobilisés, et que les quatre autres corps d'armée recevraient les réserves, ce qui les porterait aussi à l'effectif de guerre. L'ordre de mobiliser ces derniers corps fut également donné peu de jours après, le 7 mai, de sorte qu'on eut à ce moment appelé, sous les armes, 490,000 hommes. Dans l'espace de quatorze jours, l'armée se trouva réunie au grand complet, avec une précision et une rapidité ad-

mirables, équipée de tout ce qui lui était nécessaire pour faire la guerre, avec un approvisionnement complet de transports, de convois de vivres et de munitions, ainsi que d'ambulances de campagne. Dès le 19 mai, on put commencer à concentrer l'armée, et, à la fin de mai, les différents corps avaient déjà pris leurs positions sur les frontières; ce résultat est le triomphe du mécanisme si compliqué de la mobilisation, de la ponctualité avec laquelle plus de 250,000 hommes de la réserve et de la landwher, appelés sous les drapeaux, ont répondu à l'appel, et des chemins de fer prussiens qui ont fait voir les services qu'ils pouvaient rendre en transportant des masses de troupes considérables, même à de grandes distances. Si la Prusse avait eu véritablement l'intention d'entreprendre une guerre offensive contre l'Autriche, comme celle-ci le lui a reproché et comme on l'a malheureusement cru parfois même dans le pays, le commencement de juin eût été le moment le plus tentant et le plus favorable pour le faire; car, bien que l'Autriche eût commencé ses armements six semaines avant elle, la Prusse était prête de beaucoup la première. Mais la Prusse se borna à prendre une position défensive pour protéger ses provinces menacées, particulièrement du côté de la Bohême et de la Saxe, car l'armée autrichienne du nord avait commencé à se concentrer en Bohême le 13 mai, et le feldzeugmeister *Benedeck* en avait pris le commandement en chef le 18 mai. Les 1er, 5e, 6e corps d'armée prussiens furent établis en Silésie; le 2e et le 3e en Lusace, le 4e à Erfurth. Le corps de la garde fut laissé provisoirement à Berlin; une partie du 7e et du 8e corps en Vestphalie et dans les provinces rhénanes; car, au moment où ces corps allaient se mettre en mou-

vement, il apparut quelques chances de paix. Plusieurs des États moyens de l'Allemagne, tels que la Bavière, la Hesse-Darmstadt, le Nassau, avaient également ordonné, dans le cours du mois de mai, la mobilisation de leur armée et de leur contingent; d'autres, au contraire, tels que la Saxe, la Hesse-Électorale, le Wurtemberg et le Hanôvre avaient seulement commencé à renforcer leur effectif de paix en appelant les réserves et les hommes en congé.

L'Italie voyait dans une guerre entre l'Autriche et la Prusse l'occasion la plus favorable, si longtemps attendue, de satisfaire les vœux de la nation par la conquête de la Vénétie et s'était, par conséquent, rapprochée de la Prusse; ayant un ennemi commun, ces deux puissances devaient être naturellement portées à contracter une alliance au commencement de la guerre. Néanmoins, *Victor-Emmanuel* n'avait commencé à se préparer sérieusement à la guerre qu'au commencement de mai, lorsqu'il fut obligé, par les grands armements de l'Autriche en Italie, de prendre des mesures semblables. Pour donner aux éléments populaires et au parti d'action l'occasion de prendre part à une lutte entreprise pour la conquête de la Vénétie, un décret du 8 mai, daté de Florence, ordonna la formation de vingt bataillons de volontaires, sous les ordres directs de *Garibaldi*. Toutes les querelles des partis cessèrent aussitôt comme par enchantement; la nation entière se rallia pleine d'enthousiasme autour du trône, oubliant toutes les dissidences, empressée à abandonner toutes les distinctions d'opinions politiques. Les engagements pour les bataillons de volontaires furent si nombreux, qu'à la fin de mai on fut obligé de doubler le nombre des bataillons. L'emprunt forcé

de 12 millions de florins, que l'Autriche eut l'imprudence de décréter vers cette époque en Vénétie, exaspéra et exalta encore plus les esprits, tellement qu'il était alors très-douteux que *Victor-Emmanuel* eût assez de pouvoir pour maîtriser les éléments populaires qu'il avait déchaînés, s'il renonçait jamais à les conduire sous sa bannière contre l'ennemi mortel de l'Italie.

Tandis qu'en Italie le peuple entier poussait à la lutte, en Autriche le parti de la guerre voyait le moment venu de se mesurer sur le champ de bataille avec la Prusse, cette rivale si détestée, et cependant la diplomatie autrichienne faisait tous ses efforts pour faire croire à son amour de la paix et en faire retomber, à la face du monde, la rupture sur la Prusse et l'Italie. On ne devait pas tarder à voir de quel côté était réellement le désir de résoudre les questions pendantes sans effusion de sang et par des moyens pacifiques. Les grandes puissances européennes firent, à à l'instigation de la France, une démarche collective pour conjurer la guerre : elles invitèrent, le 28 mai, l'Autriche, la Prusse, l'Italie et la Confédération germanique, à se réunir à la France, à la Russie et à l'Angleterre, pour ouvrir une conférence dont la mission serait de régler pacifiquement les trois principales questions pendantes : la question du Schleswig-Holstein, la question de la Vénétie et la question de la réforme fédérale demandée par la Prusse. La Prusse manifesta son amour de la paix en envoyant immédiatement, le 29 mai, son assentiment sans conditions ; l'Italie suivit cet exemple ; l'Autriche, au contraire, repoussa ce projet le 4 juin ; sa réponse n'était pas définitive, mais elle mettait à son adhésion de telles

conditions, qu'elle faisait échouer d'avance les efforts que l'on faisait pour conserver la paix. La condition posée par l'Autriche était que, dans les conférences, on ne mettrait sur le tapis aucune augmentation de territoire pour les puissances contractantes. D'après cela, les deux questions les plus brûlantes, celle des duchés et celle de la Vénétie auraient dû être tout d'abord retirées de la discussion ; les grandes puissances abandonnèrent leur tentative de médiation, d'autant plus que le jour même où l'Autriche avait encore déclaré à ces puissances qu'elle était désireuse de travailler à la conservation de la paix, elle lançait étourdiment le brandon de la guerre dans la diète fédérale : le 1er juin, elle soumettait solennellement la question du Schleswig-Holstein à la décision de la diète de Francfort, et détruisait, par cette démarche, tout moyen de s'entendre avec la Prusse, car celle-ci avait déjà décliné, précédemment, de la manière la plus formelle, la compétence de la Confédération dans cette question internationale. Il était évident que l'Autriche était assurée de trouver dans la Confédération bien mieux qu'elle n'aurait pu l'espérer dans une conférence européenne, un terrain favorable au but qu'elle se proposait, d'isoler, d'enlacer, et enfin d'abattre la Prusse. Mais dans cette journée si féconde en résultats et si fatale, elle alla plus loin encore dans sa politique aggressive : à elle seule, et sans faire attention que le roi de Prusse était copossesseur légitime des deux duchés, elle donna ordre au gouverneur autrichien, le feld-maréchal-lieutenant *Gablenz*, de convoquer immédiatement les États du Holstein « pour recevoir les vœux du pays sur son sort à venir. » C'était une violation du traité de Gastein : d'après ce traité, l'administration des

duchés avait bien été divisée, mais les droits de souveraineté des deux copossesseurs devaient rester intacts à tous deux, aussi bien dans le Holstein que dans le Schleswig.

La Prusse se contenta, pour le moment, de lancer une protestation contre les mesures hostiles prises par l'Autriche, mais elle se hâta, à partir de cet instant, de mener à bonne fin la concentration de son armée, qu'avaient interrompue les espérances de paix; à cet effet, elle envoya par les chemins de fer le corps de la garde en Silésie, la partie du 8e corps d'armée qui était encore dans les provinces rhénanes et une division du 7e dans les environs de Halle, et elle concentra à Berlin un corps de réserve composé des quatre régiments de landwehr de la garde et de quatre autres régiments de landwehr avec la cavalerie et l'artillerie nécessaires. Dès lors, la Prusse pouvait, la main sur son épée, suivre des yeux avec calme et confiance le cours belliqueux que prenaient ses relations politiques, fermement décidée qu'elle était à ne pas céder de l'épaisseur d'un cheveu, dans le cas où l'Autriche continuerait à chercher à l'humilier et à la blesser.

Premier conflit dans le Holstein sans effusion de sang.

Le 5 juin, le feld-maréchal-lieutenant *Gablentz* convoqua les États du Holstein pour le 11 à *Itzehoë*. Dès le lendemain, la Prusse fit suivre cette violation du droit de souveraineté du roi de Prusse d'une vive protestation, et elle déclara que cet empiètement la mettait dans l'obligation de considérer le traité de Gastein comme annulé, et que, par conséquent, on rentrait de plein droit dans la situation qui l'avait précédé, c'est-

à-dire l'occupation et l'administration en commun des duchés par l'Autriche et la Prusse. Conformément à cette déclaration, le général *de Manteuffel* reçut dans le Schleswig l'ordre de faire rentrer les troupes prussiennes dans le Holstein et de s'entendre pour le gouvernement commun du Schleswig-Holstein avec le gouverneur autrichien du Holstein; la dépêche ajoutait que la rentrée des troupes prussiennes dans le Holstein devait se faire de la manière la plus pacifique et qu'on devait éviter strictement tout conflit avec les troupes autrichiennes. Cette mesure était un coup de politique extrêmement habile, qui punissait immédiatement la faute commise par l'Autriche, et le premier résultat devait être de forcer l'Autriche à abandonner sous peu le jeu qu'elle jouait dans le Holstein. Le feld-maréchal lieutenant *Gablenz* n'attendit pas l'entrée des Prussiens dans le Holstein, qui lui avait été annoncée pour le 7 juin; il évacua Kiel au plus vite et concentra à Altona toutes ses troupes, composées de la brigade d'infanterie *Kalik* et d'un régiment de dragons. Le gouvernement du Holstein et le prétendant, prince d'Augustembourg le suivirent sans retard. Les troupes prussiennes passèrent l'Eider le 8 juin, sans se laisser arrêter par une protestation du feld-maréchal lieutenant *Gablenz* et se dirigèrent lentement vers le Sud. Il y avait dans le Schleswig sous les ordres du général *Manteuffel*, deux brigades d'infanterie et une brigade de cavalerie. Ce général était tellement sûr des bonnes dispositions de toute la population du Schleswig pour la Prusse, qu'il dégarnit à peu près complétement le duché de troupes pour pouvoir entrer dans le Holstein avec le plus de forces possibles, espérant que ce déploiement de forces supérieures engagerait le feld-

maréchal lieutenant *Gablenz* à ne pas même essayer de mettre en présence les troupes qui avaient jusqu'à ce jour combattu en alliées. Comme le feld-maréchal lieutenant *Gablenz* refusait positivement de coopérer à la réorganisation d'une administration austro-prussienne dans le Schleswig-Holstein, sur le pied où elle avait existé avant le traité de Gastein, la Prusse chargea un homme d'un patriotisme éprouvé, le baron de *Scheel-Plessen*, de la présidence des deux duchés réunis de nouveau, prononça la dissolution du gouvernement qui avait jusqu'alors dirigé le Holstein et qui s'était ardemment rallié à la cause du prince d'Augustembourg, et défendit aux États du Holstein de se réunir, comme ayant été illégalement convoqués. L'Autriche protesta le 9 juin contre ces mesures devant la diète de Francfort, et accusa la Prusse de vouloir s'annexer le Schleswig-Holstein par la violence et contrairement au droit. La Prusse se contenta de justifier sa conduite devant la Diète, et de dire qu'on parlait contre la vérité, en lui prêtant l'intention de s'annexer les duchés par la violence. Mais elle déclara en même temps que, malgré la conduite de l'Autriche, qui avait rompu tous les traités et les engagements conclus jusqu'à cette époque entre elle et la Prusse, en soumettant la question du Schleswig-Holstein à la seule décision de la Confédération, elle était prête après comme avant, à résoudre pacifiquement cette question, à condition qu'on la joignît à celle de la réforme de toute la constitution fédérale qu'elle-même avait proposée. Mais il fallait que, dans sa haine aveugle pour la Prusse, l'Autriche se mît encore plus, et bien évidemment dans son tort par des démarches mal calculées et dictées par la passion, pour décider la Prusse

à tirer l'épée. Cette démarche, l'Autriche ne tarda pas à la faire de la façon la plus significative : le 11 juin, elle se décida à parler ouvertement du projet d'exécution fédérale contre la Prusse, projet qu'elle nourrissait depuis longtemps et qu'elle avait préparé en secret. Elle accusa la Prusse d'avoir, par le fait de son entrée dans le Holstein, violé non-seulement le traité provisoire de Gastein, mais encore le traité de Vienne, et de s'être fait justice à elle-même, au mépris de l'art. 19 de l'acte fedéral de Vienne. Elle en vint en conséquence à proposer de mobiliser aussi promptement que possible l'armée de la Confédération germanique, à l'exception du 3e corps d'armée, qui devait être fourni par la Prusse; proposition illégale, car les lois fédérales ne prescrivent qu'un seul mode d'exécution, lequel entraîne une quantité de formalités qui n'ont pas été observées dans cette circonstance; la mobilisation de l'armée fédérale n'est permise absolument et uniquement que dans le cas où la Confédération serait menacée par un ennemi extérieur, non allemand. Néanmoins, l'assemblée dans une séance extraordinaire qui eut lieu le 14 juin, décida qu'on voterait sur la proposition de l'Autriche.

En attendant, les événements se succédaient rapidement dans le Holstein et marchaient à une solution. Le 11 juin, le général *Manteuffel* avait déjoué la tentative de réunion des États à Itzehoë, en occupant militairement la ville et en fermant la Chambre des États. Cette conduite décidée détermina le feld-maréchal lieutenant *Gablenz* à abandonner complétement la position occupée par l'Autriche dans le Holstein. Dans la nuit du 11 au 12 juin, il se retira sur Hambourg avec les troupes autrichiennes, pour ne pas les exposer, dé-

clara-t-il, à une rencontre avec des forces supérieures ; de là il repartit immédiatement, à leur tète, par le chemin de fer qui passe par Hanovre, Cassel, Franc-fort-s.-M., par conséquent, par un chemin très-long, pour aller rejoindre l'armée du Nord en Bohême. Le prétendant, prince d'Augustembourg, qui cependant avait juré de demeurer, quoi qu'il pût arriver, au milieu de ses fidèles habitants du Schleswig-Holstein, s'enfuit également au plus vite d'Altona, abandonnant ainsi toute cette affaire à laquelle l'agitation du parti avait seule pu donner une misérable existence. Ce fut la première victoire politique de la Prusse, et elle eut le bonheur de la remporter par une conduite déterminée, par sa promptitude dans l'action, par une appréciation exacte de la valeur de son adversaire, sans verser de sang, et uniquement par des démonstrations opportunes et énergiques. La position solide et assurée, que cette victoire garantissait à la Prusse dans le Schleswig-Holstein, eut une influence décisive sur les événements postérieurs de la guerre ; l'évacuation du Holstein par les Autrichiens ne donnait à l'armée du Nord qu'un renfort de 5 bataillons d'infanterie, 2 escadrons et une batterie, tandis qu'elle permettait aux Prussiens de disposer, pour l'employer sur un autre théâtre d'opérations, de la division *Manteuffel* à peu près entière (12 bataillons, 8 escadrons et 24 canons).

Rupture définitive entre l'Autriche et la Prusse et dissolution de la Confédération germanique.

On devait prononcer dans la séance de la Diète du 14 juin sur la proposition autrichienne, tendant à la mobilisation de l'armée fédérale. La Prusse déclara au

commencement de la séance, qu'elle regarderait comme un acte d'hostilité ouverte l'adoption de cette proposition, qui était contraire au droit fédéral et devait, par conséquent, entraîner la dissolution de la Confédération, et que la mobilisation des contingents fédéraux non prussiens équivaudrait pour elle à une déclaration de guerre. Néanmoins, la proposition fut adoptée par 9 voix contre 5. La Prusse s'était entièrement abstenue de voter. Avec l'Autriche avaient voté la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg, la Hesse-Electorale, le Hanovre le Nassau, la Hesse-Darmstadt et la 16e curie ; le vote de cette dernière, on l'a reconnu plus tard, a été le résultat d'un mandat faussé, car sur les six voix qui composaient la curie, il n'y en avait que deux (Liechtenstein et Reuss-Greiz) qui fussent réellement décidés en faveur de la proposition ; c'est là, entre autres, un exemple des moyens ignobles que l'on avait employés, pour faire réussir dans la Diète les intrigues que machinait l'Autriche. La Prusse déclara que ce vote avait achevé la rupture de la Confédération, et que le pacte fédéral, étant brisé, n'était plus obligatoire ; cependant, tout en protestant contre toutes les décisions que pourrait prendre dorénavant la Confédération dissoute de droit, et pour prouver que, malgré tout, elle tenait à l'idée de l'unité de l'Allemagne, elle posa les bases de la reconstitution d'une Confédération Germanique réformée. Les points principaux de ce projet étaient la convocation d'un parlement allemand élu directement, et l'exclusion de l'Autriche de cette Confédération restreinte et purement allemande. Au surplus, la Prusse exposa clairement et ouvertement le but élevé qu'elle se proposait d'atteindre, pour ce qu'elle regardait comme le plus grand bien de la patrie allemande; elle se déclara

prête et décidée à y appliquer toutes ses forces, puisque la lutte qui commençait, elle tenait à la terminer victorieusement pour l'honneur et l'intérêt de l'Allemagne.

Coup d'œil sur les forces des deux partis, au milieu de juin.

L'empire d'Autriche peut mettre en tout sur pied une armée de 620,000 hommes : sur ce chiffre, lorsqu'on a retranché les troupes de garnison et d'administration, il ne reste de disponibles pour être employés en campagne, que 400,000 combattants environ. Ayant pour point d'appui en Italie le puissant quadrilatère et voulant y conserver la défensive, l'Autriche ne prit sur l'ensemble de ses forces que 150,000 hommes pour la Vénétie; elle conserva 250,000 hommes pour le théâtre de la guerre en Allemagne, où elle voulait prendre l'offensive. Elle comptait en outre sur les contingents fédéraux des États moyens de l'Allemagne, ses amis. Ils devaient fournir : la Saxe 25,000 hommes, la Bavière 50,000, le Wurtemberg 15,000, la Hesse Darmstadt 9,000, le Nassau 4,000, la Hesse électorale 9,000, le Hanôvre 20.000, et peut-être, à cause de la pression exercée sur lui par ses voisins, le grand duché de Bade 12,000; de sorte que l'Autriche espérait, avec ces 144,000 hommes de troupes fédérales, pouvoir opposer à la Prusse une force totale de près de 400,000 hommes.

La Prusse, peut, l'un dans l'autre, sans nouvelles formations, mettre sur pied 600,000 hommes; elle n'avait d'abord appelé sous les armes que 490,000 hommes environ, et pouvait, après avoir retranché les

troupes de réserve et de garnison, mettre en ligne plus de 330,000 combattants.

L'Autriche, en faisant ses calculs, comptait par conséquent sur une supériorité de 70,000 hommes, et elle espérait en profiter pour écraser d'autant plus facilement la Prusse, que la défectueuse situation géographique des provinces prussiennes en rendait la défense extrêmement difficile, et que les communications entre les provinces de l'est et celles de l'ouest pouvaient être complétement coupées par le Hanovre et la Hesse électorale. On pouvait donc penser que les chances de la guerre étaient pour l'Autriche, mais seulement dans le cas où ses espérances se réaliseraient, c'est-à-dire où ses alliés allemands auraient le temps et le loisir de mettre leurs contingents sur pied, de les réunir pour en faire de grandes armées, et d'opérer avec ces armées contre la Prusse, d'après un plan unique.

L'esprit public en Autriche et en Prusse formait un contraste remarquable au moment où la guerre allait commencer; en Autriche, c'était une ivresse belliqueuse poussée jusqu'au fanatisme par les journaux; on ne rêvait que défaite, déroute et même destruction complète de l'odieuse Prusse, et on regardait comme immanquable qu'on irait dicter à Berlin les conditions d'une paix glorieuse. En Prusse, au contraire, le peuple était sérieux et silencieux, aussi loin de surfaire sa propre valeur que de déprécier et de mépriser celle de ses adversaires. On savait ce que la situation avait de sérieux; on savait que l'existence de la nation était en jeu si la Prusse ne déployait pas ses forces entières, complètes, et ne l'emportait pas dans la balance au moment décisif. L'armée prussienne, la fleur et l'espoir du pays, est véritablement

le peuple prussien en armes, car tous les états, le travail, la science, les arts, y sont abondamment représentés; elle renferme par conséquent en elle-même des éléments plus précieux que ne le font la plupart des armées étrangères, où il est permis aux hommes instruits et à ceux qui ont du bien de se racheter du service militaire; mais aussi les pertes qu'elle éprouve pendant la guerre pèsent beaucoup plus lourdement sur la nation en général, que cela n'arrive dans les armées qui sont à peu près composées de prolétaires. Le roi de Prusse ne se décida donc à la guerre qu'à contre-cœur; jusqu'au dernier moment, il s'était efforcé de détourner de son pays et de toute l'Allemagne les fléaux qu'elle entraîne avec elle. Douze heures encore avant d'avoir pris une détermination définitive, il faisait une tentative inutile pour engager l'empereur *François-Joseph* à ne pas troubler la paix, et pour cela, il s'adressait directement à lui de la manière la plus affectueuse. Mais cette modération, cet amour de la paix que le gouvernement et la nation faisaient voir au même degré, ne servaient qu'à accroître l'orgueil et les désirs belliqueux de leurs adversaires, car ceux-ci considéraient ces preuves de sincère humanité et de vraie civilisation comme des signes d'abattement et de faiblesse.

En mobilisant son armée en temps opportun et en la concentrant rapidement, la Prusse avait conjuré le danger d'être surprise par les armements secrets de l'Autriche; elle sut habilement éviter l'écueil de la dispersion de ses forces en ne perdant pas de vue les points principaux qui l'avaient décidée sans se laisser induire en erreur par des considérations secondaires. Conformément à la pensée fondamentale de la réorga-

nisation de l'armée, toutes les troupes de ligne, à l'exception d'un petit nombre de régiments, étaient destinées à exécuter en première ligne les opérations de la guerre, tandis que toutes les places et les grandes villes seraient occupées presque exclusivement par les troupes de la landwehr. La Prusse avait donc été très heureuse de pouvoir retirer ses garnisons de Rastatt, Mayence et Francfort, par suite d'un vote de la diète germanique qui avait décidé le 6 juin que les garnisons prussiennes et autrichiennes qui occupaient les places fédérales auraient à les évacuer, afin d'éviter les conflits possibles et de pouvoir déclarer ces places neutres. Des idées fausses et passionnées ont fait croire à l'étranger que, dans la réorganisation, on avait complétement supprimé la landwehr du premier ban; on n'y prit d'abord que 65,000 hommes au moment de la mobilisation et on en forma des bataillons de 500 hommes seulement; ils furent portés plus tard à 800 hommes. Grâce aux nombreux approvisionnements d'armes qui existaient, on put les armer, la plupart du moins, de fusils à aiguille, et les mettre, même sous ce rapport, sur le même pied que la ligne. Employée en deuxième ligne, à former les garnisons des places et les réserves, la landwehr fut rendue à la destination que lui avaient assignée à l'origine les idées de *Scharnhorst*, et elle eut le temps de compléter tranquillement sa formation et de gagner de la solidité avant d'être employée en rase campagne. Elle a eu pendant la guerre un vaste champ d'action comme garde nationale et comme défense du territoire, et elle s'est montrée admirable, non-seulement dans cette attitude, mais aussi sur les points où il lui est arrivé d'être employée avec l'armée d'opérations. Nous pou-

vons ajouter ici que le grand nombre d'hommes de la landwehr déjà exercés qui restaient encore dans le pays pendant la guerre a permis de lever rapidement des corps de nouvelle formation.

Répartition des forces.

L'armée autrichienne du nord comptait sept corps d'armées de forces différentes : il n'y avait que peu de temps qu'on en avait fait une armée : sa force était en tout de 230,000 à 250,000 hommes; elle avait pour commandant en chef le feldzeugmeister *Benedek*. Elle formait un arc de cercle allant de Cracovie à la rive gauche de l'Elbe, et passant par la Gallicie occidentale, la Moravie, la Silésie autrichienne et la Bohême : établie le long des lignes de chemins de fer, elle avait poussé quelques régiments de cavalerie jusqu'aux frontières : seulement, sur la frontière de la Saxe, à Bodenbach, dans le bassin de l'Elbe, on avait concentré une masse de troupes plus considérable. Cependant, dans les derniers temps, les troupes de l'aile droite se concentrèrent davantage entre Olmütz et Josephstadt, de sorte qu'il ne resta à Cracovie qu'un faible corps de 6,000 hommes. L'empereur *François-Joseph* avait choisi, pour en former son armée du Nord, ses régiments les meilleurs et les plus braves, notamment ceux qui avaient valeureusement combattu dans le Schleswig et le Holstein à côté des Prussiens, et il en avait donné le commandement avec pleins pouvoirs illimités, pour le plan d'opérations à suivre, à celui de ses généraux dans lequel lui-même, l'armée et toute la nation avaient mis d'un commun accord la confiance la plus absolue. Le nom de *Benedek* était le

plus vanté dans le pays depuis la bataille de Solferino où il commandait l'aile droite de l'armée autrichienne, et où il repoussa avec autant d'habileté que de bravoure, à San-Martino, toutes les attaques des Italiens qui lui étaient supérieurs en nombre. Il était donc bien en droit, lorsqu'il prit le commandement de l'armée du Nord, de s'en remettre, dans son premier ordre du jour, à sa « vieille fortune militaire. »

La principale armée prussienne, dont le roi s'était réservé le commandement personnel, était forte de 256,000 hommes et comprenait 8 1/2 corps d'armée. Elle était subdivisée en trois armées distinctes : à l'aile droite, entre Halle et Torgau, l'armée de l'Elbe (1 1/2 corps d'armée, environ 40,000 hommes), sous le général *Herwarth*;; au centre, entre Hoyerswerda et Gœrlitz, la *première* armée (3 corps d'armée et la cavalerie de la garde, 100,000 hommes), sous le prince *Frédéric-Charles*, et à l'aile gauche, en Silésie, la *deuxième* armée (4 corps d'armée, 116,000 hommes), sous le *prince royal*. Il restait en outre à Berlin un corps de réserve (24,000 hommes de la landwehr) commandé par le général *Mülbe*, de sorte qu'il y avait sur le théâtre d'opérations de l'est, celui où devaient avoir lieu les affaires décisives, 280,000 hommes en tout. Sur le théâtre d'opérations de l'ouest, en Westphalie et dans les provinces rhénanes, on n'avait laissé qu'une seule division (général *Gœben*) du 7e corps d'armée ; on composa une deuxième division (général *Beyer*) avec les anciennes garnisons fédérales et quelques autres troupes et on l'envoya dans l'enclave prussienne de Wetzlar pour garder la route d'étapes qui traverse la Hesse-Électorale. Le commandement de ce corps combiné, fort d'environ 36,000 hommes, fut

donné au général *Vogel de Falkenstein*. On lui avait donné en outre, comme réserve, une division de landwehr. Enfin, pour le moment, la division du général *Manteuffel*, forte d'environ 14,000 hommes, était encore détachée dans le Holstein.

Prélude de la guerre ; occupation de la Saxe, du Hanovre et de la Hesse électorale par la Prusse.

La Prusse avait poussé jusqu'à la dernière limite de la longanimité ses efforts pour conjurer la guerre avec l'Autriche ; n'ayant pas réussi, elle chercha du moins à la restreindre en obtenant des autres États allemands de la Confédération, qu'ils observassent la neutralité ; la Bavière, le Hanôvre et la Hesse-Électorale, parurent pendant quelque temps disposés à le faire. Le 15 mai encore, le Hanovre avait promis à la Prusse qu'il resterait neutre ; mais, en même temps, agissant avec duplicité après comme avant, il avait négocié avec l'Autriche pour s'allier avec cette puissance. Le 14 juin, les adversaires décidés de la Prusse se groupèrent ouvertement et définitivement autour de l'Autriche, et la Prusse fut obligée, dans l'intérêt de sa propre défense, de sortir de sa position d'expectative. Sans perdre de temps, elle commence alors à agir, et cela d'une manière si énergique, si rapide et si foudroyante, que ses ennemis, surpris, furent littéralement absourdis, et qu'ils reconnurent bientôt, mais trop tard, quelle partie funeste pour eux ils avaient étourdiment engagée contre la Prusse.

La Prusse avait bien compté trouver au nombre de ses ennemis et de ses adversaires, les États allemands du Sud et la Saxe ; mais elle fut plus surprise de voir

le Hanovre et la Hesse-Électorale marcher d'un pas décidé à côté de l'Autriche. Si on ne les rendait pas promptement inoffensifs, ces deux États pouvaient menacer sérieusement les communications avec les provinces rhénanes. La Saxe, occupée par l'Autriche, lui donnait autant de facilités pour opérer contre la province de Brandebourg qui restait découverte et contre Berlin, qu'elle donnait de difficultés à la Prusse pour prendre l'offensive en Bohême. Il fallait donc que la Prusse dirigeât les premières de toutes ses opérations contre la Saxe, le Hanovre et la Hesse-Électorale, avant de songer à marcher franchement contre son ennemi principal. Des combinaisons stratégiques admirables et parfaitement entendues, la rapidité et la sûreté d'exécution sur tous les points, donnèrent des résultats incroyables : dans le court espace de quatre jours, trois des États moyens les plus importants de l'Allemagne furent entièrement occupés à la fois par la Prusse, et trois souverains allemands, ennemis de cette puissance, purent être chassés de leurs capitales et de leurs pays, comme s'ils avaient été enlevés par un tourbillon, et tout cela, sans verser une seule goutte de sang, tant étaient grandes leur surprise et leur consternation !

Le 15 juin, la Prusse adressa des sommations, à la fois à la Saxe, au Hanovre et à la Hesse-Électorale ; elle ne leur donnait que jusqu'au soir pour répondre. La Prusse offrait encore à ces États la neutralité et la garantie de leurs droits de souveraineté, s'ils voulaient revenir sur leur vote de la veille à la Diète, ramener leurs armées au pied de paix et donner leur assentiment à la proposition de réforme fédérale : dans le cas contraire, elle les menaçait de les exécuter militaire-

ment. Les trois souverains repoussèrent la main qu'on leur tendait en leur offrant la paix, et, dans la soirée du 15 juin, la Prusse déclara la guerre à la Saxe, au Hanovre et à la Hesse-Électorale.

Occupation de la Saxe. — En dépit de tous ses intérêts agricoles et commerciaux, qui l'engagent à s'unir intimement à la Prusse, la Saxe, poussée par une rancune profondément enracinée depuis cinquante ans, et par un aveuglement passionné, s'était laissée entraîner à s'éloigner d'elle de plus en plus et à faire étalage de ses sympathies pour l'Autriche. Le ministre dirigeant, homme aussi frivole que vaniteux, M. *de Beust*, était la vivante incarnation du particuralisme saxon, et brillait par les finesses politiques qu'il déployait dans toutes les occasions qui se présentaient de faire opposition à la Prusse ; il était de tout temps l'âme de l'agitation allemande contre la Prusse et avait fait les efforts les plus grands dans les derniers temps, pour attiser à Vienne et dans l'Allemagne du Sud, les flammes qui devaient dévorer ou au moins blesser profondément cette odieuse Prusse.

Malgré tout ce fanatisme de haine contre la Prusse, on ne méconnaissait pas en Saxe la grandeur du danger qui menaçait le pays, le danger de devenir le théâtre de la guerre, dans le cas d'une lutte entre l'Autriche et la Prusse. Plus le danger se rapprochait, plus l'opinion publique était portée à désirer la neutralité. Aussi, le 5 juin, lorsque les chambres de Saxe accordèrent les fonds qu'on leur demandait pour la mobilisation, elles déclarèrent expressément « que, loin d'être employés à soutenir un parti, » ils ne devaient être employés qu'à garantir les intérêts nationaux. Le gouvernement entendait tout autrement son

devoir : il le fit voir par les agitations qu'il provoqua contre la Prusse et par son empressement à prendre part à la décision hostile du 14 juin, à l'occasion de la mobilisation des contingents fédéraux. Du reste, la Saxe, initiée aux manœuvres projetées par l'Autriche dans le sein de la Diète, avait prévenu la sommation qu'elle recevait, car son armée, forte d'au moins 25,000 hommes, était déjà mobilisée et concentrée en partie sur divers points.

On supposait généralement que les Autrichiens s'empresseraient de pénétrer dans la Saxe, dès l'instant où la Prusse leur aurait déclaré la guerre, pour se réunir à l'armée saxonne et disputer avec elle aux Prussiens la possession de ce pays, si important à cause de sa position en avant de la Bohême. En tout cas ils auraient pu prendre l'avance sur la Prusse pour occuper Dresde et les positions de Dippoldiswaldau, Freiberg, Chemnitz, car, partant de Bodenbach, ils avaient à leur disposition, non-seulement le chemin de fer de Dresde, mais aussi les bateaux à vapeur de l'Elbe, et l'armée saxonne aurait été en état de leur garder les débouchés de l'Erzgebirge. Contrairement à toute attente, il n'en fut rien ; les troupes autrichiennes demeurèrent inactives sur la frontière de la Saxe, et même, à la première nouvelle de la marche des Prussiens après la déclaration de guerre, toute l'armée saxonne s'empressa d'évacuer le pays sans même faire la moindre tentative pour le défendre. L'armée saxonne, commandée par le prince royal, battit en retraite sur la Bohême pour se rallier à l'armée autrichienne ; le roi de Saxe et le ministre de Beust l'y suivirent également, après avoir eu soin d'y nvoyer d'avance les trésors du pays. L'abandon de

la Saxe, sans combat, entrant évidemment dans le plan combiné avec les Autrichiens, était le premier aveu de la faiblesse de l'Autriche et devait, par conséquent, avoir une influence déterminante sur les décisions postérieures de la Prusse.

Depuis longtemps déjà, les Saxons avaient fait avec une grande ostentation des préparatifs pour détruire les ponts de l'Elbe à Riesa et à Meissen, et pour rendre impraticables les chemins de fer qui mènent à Rœderau et à Lœbeau. Ils firent sauter les deux premiers ponts pendant la nuit du 15 au 16 juin; un détachement prussien qui avait passé de nuit la frontière à Strehla, pour empêcher la destruction du pont de Riesa arriva trop tard pour s'y opposer. Ces destructions auraient eu une raison d'être, si l'on avait voulu arrêter la marche des Prussiens sur Dresde jusqu'à l'arrivée des Autrichiens. Dans les circonstances présentes c'étaient des mesures mesquines, mais très-coûteuses pour la nation, qui ne pouvaient opposer à la marche des Prussiens que des obstacles insignifiants et qui ne servaient qu'à gaspiller inutilement les capitaux du pays (1).

Deux armées devaient entrer en Saxe et, au besoin, rejeter hors du pays les Autrichiens et les Saxons : l'armée de l'Elbe par le nord, et la première armée par l'est. Le 16 au matin, les deux armées passaient la frontière et marchaient en avant sans rencontrer de résistance. Le général *Herwarth* entra en Saxe avec

(1) A Riesa, le tablier du pont était seul détruit ; mais on avait eu la précaution de préparer d'avance, à Berlin, les bois nécessaires à la réparation des ponts, exactement mesurés et en quantité nécessaire : ils étaient déjà tout travaillés, de sorte qu'on put les expédier immédiatement sur Riesa et commencer sans retard les travaux de réparation.

3 colonnes sur la rive gauche de l'Elbe, par Strehla, Dahlen et Wurzen; dans la nuit du 17 juin, il fit jeter des ponts de bateaux sur l'Elbe à Riesa, et continuant à se porter en avant à marches forcées, il entrait dès le 18 juin à Dresde avec l'armée de l'Elbe, tandis que le prince *Frédéric-Charles* faisait rétablir la communication du chemin de fer qui n'avait été que superficiellement interrompue au pont de Lœbau, et occupait avec ses troupes Bautzen, Bischofswerda et Zittau. On envoya immédiatement les avant-postes jusqu'à la frontière de la Bohême ; en même temps on occupait Leipsig et Chemnitz, et les troupes prussiennes s'assuraient des lignes de chemins de fer de Dresde à Plauen et de Dresde à Chemnitz ; de sorte que, le 20 juin, la Saxe tout entière était sans conteste en la possession de la Prusse, et le drapeau saxon ne flottait plus que sur la place de Kœnigstein.

Au moment d'entrer dans la Saxe, la Prusse avait déclaré qu'elle ne faisait la guerre qu'à son aveugle gouvernement et non à la nation ; elle fit prendre par des commissaires royaux la direction de l'administration du pays, tout en conservant le personnel du gouvernement et de l'administration de la Saxe. Aussi fut-elle bientôt en bonne intelligence et en relations amicales avec la population ; l'ordre ne fut troublé que sur quelques points isolés, et le gouvernement n'eut que bien rarement à lutter contre la résistance de quelques employés saxons, pour régulariser la rentrée des réquisitions qui avaient été imposées au pays pour l'entretien des troupes prussiennes d'occupation. La discipline des soldats prussiens fut si admirable, même dans les circonstances particulières où ils se trouvaient placés en Saxe, que la haine des Saxons et leur crainte des violences de l'ennemi s'évanouissaient

de jour en jour, et que les Prussiens pouvaient s'y croire en pays ami. Cependant, pour le garantir encore mieux d'une attaque des Autrichiens, et en même temps pour préparer leurs propres opérations postérieures, les Prussiens firent venir de Berlin à Dresde le corps de réserve du genéral *Mulbe*.

L'occupation de la Saxe, si heureusement menée à bout, assurait à la Prusse de grands avantages moraux, matériels et stratégiques. Ses adversaires avaient appris quelle était son énergie et de quelle inutilité leur avait été la protection qu'ils s'étaient promise de l'alliance de l'Autriche; de plus, en transportant deux armées sur le territoire étranger, elle avait soulagé ses propres provinces de l'entretien de ces masses considérables de troupes. Mais le plus grand avantage qu'elle avait recueilli, c'était la position qui lui était faite dans la guerre. Les armées prussiennes avaient été obligées de former à l'origine un arc de cercle énorme, pour entourer les frontières de la Saxe et de la Bohême : la marche sur la Saxe l'avait singulièrement raccourci ; les chemins de fer saxons facilitaient beaucoup les communications entre les armées, et ce qu'il y avait de mieux, c'est que maintenant qu'on s'était rendu maître des défilés de la Bohême, on pouvait faire exécuter par toutes les armées une marche concentrique sur ce pays. En outre, dans le cas où il deviendrait nécessaire de prendre la défensive, l'Erzgebirge et les montagnes de la Lusace offraient à la défense des positions militaires beaucoup plus avantageuses que la frontière de la Saxe qui est complétement ouverte.

L'entrée des Prussiens en Saxe détermina immédiatement l'état de guerre ouverte entre l'Autriche et la Prusse. La Saxe était allée gémir et demander du secours à Francfort : la Diète, dont la Prusse s'était

retirée définitivement depuis le 14 juin avec plusieurs autres États allemands, décida le 16 juin que l'Autriche et la Bavière devaient, comme membres de la Confédération, porter secours, non-seulement à la Saxe, mais encore au Hanovre et à la Hesse-Electorale, que les Prussiens avaient envahis en même temps. L'Autriche se déclara immédiatement prête à s'opposer avec toutes ses forces militaires aux mesures prises par la Prusse contre ces États, et la Prusse regarda à son tour cette déclaration comme une reconnaissance ouverte et officielle de l'état de guerre réel. Par le fait, l'Autriche pensait de même, et ce qui le prouve, c'est le manifeste publié. le 17 juin, par l'empereur d'Autriche et l'ordre de l'armée de *Benedeck*, daté du même jour, où il faisait savoir à l'armée du Nord « que l'empereur avait tiré l'épée pour l'honneur, l'indépendance et la puissance de l'Autriche et de ses alliés ! »

Occupation du Hanovre et de la Hesse-Electorale. — L'envahissement de ces deux États demandait des mouvements combinés de loin, qui n'étaient pas sans offrir de grandes difficultés, mais qui devaient être également exécutés le 16 juin, immédiatement après la déclaration de guerre. On ne voulait pas affaiblir le moins du monde, en leur prenant des détachements, les armées principales cantonnées en face de l'Autriche : en conséquence, le général *Vogel de Falkenstein* reçut en Wesphalie l'ordre de pénétrer dans les deux pays avec ses deux divisions et de les occuper militairement : il devait être rejoint par la plus grande partie de la division *Manteuffel* venant du Holstein. La division *Gœben* fut dirigée de Minden sur Hanovre, où devait également se rendre le général *Manteuffel;* la division *Beyer*, cantonnée à Wetzlar, devait aller oc-

cuper Cassel. L'armée hanovrienne, portée à 19,000 hommes, n'avait pas encore achevé sa mobilisation : il en était de même des troupes hessoises, fortes de 8 à 10,000 hommes. On pouvait donc, avec les trois divisions prussiennes, espérer de briser la résistance que pourraient opposer ces deux armées. Seulement, pour exécuter ces opérations, on était obligé de dégarnir de troupes deux points importants, le Holstein et Wetzlar. S'inspirant d'une confiance pleine de hardiesse dont les événements prouvèrent l'à-propos, on se hasarda à poursuivre le but le plus rapproché, le plus important, et à disposer pour cela, et des troupes du Holstein et de celles de Wetzlar : on ne croyait pas avoir grand'chose à craindre dans le Holstein des démonstrations en faveur du prince d'Augustembourg, et d'ailleurs on se hâta d'y expédier plusieurs bataillons de la landwehr pour remplacer ceux qui partaient : quant à Wetzlar, on supposait que, pour le moment, on n'avait pas à craindre de mouvement en avant de la part du 8e corps fédéral dont la formation ne faisait que commencer à Francfort.

Dans le Hanovre, la marche si extraordinairement rapide des événements et la déclaration de guerre de la Prusse apportée dans la soirée même du 15 juin, jetèrent dans les esprits la plus grande consternation et une extrême perplexité. Lorsque les Autrichiens eurent abandonné le Holstein et que leurs troupes, sur lesquelles on aurait pu s'appuyer au nord, se furent retirées, on renonça à défendre la capitale et on ne songea plus qu'à sauver l'armée par le sud. On la fit partir avec une telle précipitation, que l'on oublia un grand nombre de choses essentielles, telles que des munitions suffisantes, la pharmacie de campagne, etc.:

on en expédia la plus grande partie par le chemin de fer sur Gœttingue : le roi de Hanovre l'y suivit le 16 juin de grand matin, après avoir expédié sur un port de la mer du Nord, pour être mis en sûreté en Angleterre, sa fortune privée et plus d'un million des fonds de l'Etat. Les communications furent coupées sur les chemins de fer du Hanovre : au nord sur celui de Lunebourg; à l'est sur celui de Brunswick; à l'ouest sur celui de Minden, et au sud sur celui de Gœttingue après le passage des troupes. Le 17 juin, le général *Falkenstein*, venant de Minden, fit son entrée dans la capitale du Hanovre avec la division *Gœben*, après deux fortes journées de marche. La division Manteuffel, qui avait un long chemin à parcourir et de grands obstacles à vaincre au passage de l'Elbe, dut d'abord attendre la réparation du chemin de fer à laquelle on se mit avec une activité sans exemple : ses têtes de colonnes ne purent, par suite, le prendre et entrer à Hanovre que le 18 juin au soir. Comme en Saxe, les rouages de l'administration du pays reprirent bientôt leur marche sous la surveillance de la Prusse, et on ne rencontra dans ce pays aucune résistance. La marine prussienne avait en même temps commencé ses opérations pour s'emparer des points les plus importants des côtes hanovriennes sur la mer du Nord. Le 18 juin, de grand matin, un bataillon prussien surprit la petite place de Stade; la garnison hanovrienne, forte de 300 hommes, capitula après, un combat de courte durée et fut faite prisonnière. Le 19 juin, le fort Wilhelm et les batteries du Weser furent occupés : leurs garnisons les avaient évacués à la vue d'une escadre prussienne; deux jours après on était de même maître d'Emden et des batte-

ries de côte qui couvrent l'Ems, de sorte que, le 22 juin, les Prussiens étaient maîtres de tout le Hanovre jusqu'à la mer du Nord, à l'exception seulement de l'enclave de Gœttingue.

Le Hanôvre avait autrefois constamment repoussé toutes les démarches que la Prusse avait faites auprès de lui pour former une flotte allemande de la mer du Nord et compléter la défense des côtes d'après un plan convenu entre toutes les puissances, et il avait toujours affirmé qu'il saurait bien assurer lui-même la défense des côtes de la mer du Nord. On vit alors combien peu il avait fait pour cela, et combien étaient faibles et insuffisantes les mains auxquelles avait été confiée pendant de longues années la garde de ces côtes ! —La promptitude avec laquelle les Prussiens se portèrent en avant, fit tomber entre leurs mains tous les approvisionnements du Hanovre en armes et en munitions, et particulièrement tout le matériel de campagne de l'armée, en voitures et autres objets (60 canons, 10,000 fusils rayés neufs, 800 voitures, 2,000 quintaux de poudre), toutes choses de grande importance que la Prusse eut bien vite su utiliser pour ses nouvelles formations.

Dans la Hesse-Electorale, l'électeur réussit à sauver son armée du naufrage général, en l'envoyant dès le 16 juin, sans attendre qu'elle eût achevé de s'équiper pour entrer en campagne, vers les environs de Fulde, l'infanterie voyageant en chemin de fer. La Prusse ne put pas s'opposer à cette manœuvre, parce que les troupes les plus rapprochées de ce côté se trouvaient à Wetzlar, et le chemin de fer de Cassel à Marbourg avait été coupé. Le 19 juin, l'armée hessoise atteignait Hanau et y faisait sa jonction avec le 8e corps fédéral.

Le général *Beyer* avait concentré le 15 juin, à Wetzlar, sa division forte de 17,000 hommes : il en partit de bonne heure le 16 pour marcher sur Cassel en suivant la route d'étapes prussiennes par Giessen et Marbourg. Comme le chemin de fer était détruit, il avait à faire une route de 16 milles (1) à pied, par des marche très-fatigantes (faisant 7 milles par jour) et ne put, par conséquent, arriver que le 19 à Cassel avec ses troupes. Tout en continuant à se porter en avant, il avait fait travailler à la réparation du chemin de fer de Giessen à Cassel et, par une manœuvre habile, il avait réussi à faire occuper par un détachement, le chemin de fer de Cassel à Bebra, qui était encore praticable, et cela si promptement, qu'il intercepta un convoi considérable de munitions de guerre que ce chemin de fer devait porter aux troupes hessoises.

L'électeur de Hesse était resté à Wilhelmshohe, et n'opposa qu'une résistance passive à la prise de possession de la capitale par les Prussiens. Le général *Beyer* publia une proclamation dans laquelle il déclarait suspendue pour le moment l'autorité de l'électeur, prit la haute direction du gouvernement en conservant, autant que possible, l'organisation nationale de la Hesse, et promit à la population des conditions avantageuses; car, disait-il, la Prusse n'était pas entrée dans la Hesse en ennemie, mais en amie, pour apporter au pays des jours plus sereins et une situation meilleure. Aussi, les meilleurs rapports s'établirent-ils bientôt dans tout le pays entre la population et les Prussiens ; seul, l'électeur persistait à protester et à faire opposition. Resté à Wilhelmshohe dans un isolement

(1) Le mille allemand vaut 6 kilomètres.

caractéristique, il fut dirigé de là, le 24 juin, sur Stettin, qu'il avait choisi lui-même comme résidence à l'étranger.

Catastrophe de l'armée hanovrienne à Langensalza. — Bien qu'il nous faille anticiper sur la suite des événements militaires importants que nous avons suivis jusqu'ici d'après l'ordre chronologique, nous pouvons raconter dès à présent les derniers faits qui concernent l'armée hanovrienne, afin d'en finir avec les opérations des Prussiens dans l'Allemagne du centre. L'armée hanovrienne, forte de 18 à 19,000 hommes, avec une nombreuse et bonne cavalerie et 52 canons, était partie de Hanovre sans avoir eu le temps de se préparer, et il lui fallait plusieurs jours de repos pour s'organiser et créer un convoi dont elle avait absolument besoin et qu'elle n'avait pas encore. Il fallut aussi attendre et habiller les réserves appelées à Gœttingue, trouver des attelages pour une partie des canons. Elle fut ainsi obligée de demeurer jusqu'au 20 juin à Gœttingue, et laissa passer le moment où elle aurait pu sans danger continuer sa marche vers le sud pour passer en Bavière. Maintenant, les troupes prussiennes qui avaient occupé Cassel le 19 juin les en empêchaient et, le même jour, le général *de Falkenstein* partit de Hanovre et se mit à leur poursuite avec la division Gœben. Les Hanovriens avaient sur lui une avance de près de quatorze milles, d'autant plus précieuse que les Prussiens ne pouvaient pas se servir des chemins de fer puisqu'ils avaient été détruits sur plusieurs points. Le roi de Hanovre se décida donc à diriger son armée vers le sud-est, à traverser le territoire prussien par Heiligenstadt et Langensalza, puis à continuer par Gotha ou par Eisenach, pour gagner de

là la Bavière. Cette partie des provinces de Saxe était entièrement dégarnie de troupes, et il n'y avait à Gotha que le contingent du duché de Saxe-Cobourg-Gotha fort de deux bataillons dont le roi de Hanovre n'avait pas à redouter la rencontre. Ce projet aurait donc eu quelques chances de réussite si, d'une part, les Hanovriens avaient continué leur route à marches forcées et si, d'autre part, les Bavarois avaient poussé une forte pointe sur Cobourg pour faire leur jonction avec leurs malheureux alliés. Mais on n'agit ainsi ni d'un côté ni de l'autre. La Prusse, au contraire, qui n'avait pas prévu ce cas, prit sa détermination sur-le-champ : des dépêches télégraphiques furent envoyées de Berlin, on se servit des chemins de fer, et des troupes occupèrent au plus vite les principaux points par lesquels devaient passer les Hanovriens. Le *duc de Cobourg* s'était décidé à prendre ouvertement le parti de la Prusse. En conséquence, dès le 20 juin, le commandant du contingent de Cobourg, *colonel de Fabeck*, reçut de Berlin à Cobourg, par le télégraphe, l'ordre de s'établir à Eisenach avec ses deux bataillons, parce qu'on présumait que les Hanovriens chercheraient d'abord à percer par là. On lui envoya bientôt après d'Erfurt, comme renforts, 3 bataillons de landwher, 1 escadron de landwehr et une batterie de sortie (4 canons) prise dans la garnison de la place. En même temps le colonel *Fabeck* fut chargé de sommer l'armée hanovrienne de capituler. Le général *Beyer*, se portant en même temps de Cassel sur Eisenach occupait les passages de la Werra, entre Allendorf et Eisenach. D'après le plan convenu en premier lieu entre les Bavarois et les Hanovriens, ceux-ci devaient se diriger par Eschewege sur Fulde ; dans les circonstances présentes, le roi de Hanovre fut

obligé d'y renoncer et, à partir du 21 juin il dirigea la marche de son armée vers le sud sur Gotha; mais la cour formait un train considérable et les troupes ne vivaient que de réquisitions; aussi sa marche était-elle si lente, qu'il n'arriva que le 24 juin à Langensalza. Sur ses entrefaites, le colonel *Fabeck*, quittant sa position d'Eisenach, l'avait précédé à Gotha, et, pour garnir la ligne où il menaçait de passer, on expédia encore d'Erfurt sur Gotha un deuxième escadron de landwehr et un bataillon de dépôt, et de Berlin 2 bataillons du 4e régiment de la garde, l'un à Weimar, l'autre à Eisenach. Ainsi il y avait le 26 juin à Gotha, pour faire face aux Hanovriens, 6 faibles bataillons cobourgeois ou prussiens, 2 escadrons et 4 canons; cela ne fait donc pas une question : si le roi de Hanovre avait poussé de l'avant avec son armée avec promptitude et décision, le colonel *Fabeck* n'aurait pas été en état de l'empêcher de passer. Mais le roi laissa encore passer le dernier moment où il lui était possible de se frayer un chemin; après avoir repoussé la capitulation qu'on lui offrait, il s'adressa au duc de Cobourg, et le pria de s'interposer pour faire obtenir à lui et à son armée le passage libre jusqu'en Bavière, auquel cas l'armée s'engagerait par serment à ne pas combattre contre les Prussiens pendant six mois. Le roi de Prusse, animé du désir d'éviter une effusion de sang inutile, envoya une dépêche télégraphique pour annoncer qu'il consentait, mais seulement à la condition que le Hanovre donnerait des garanties de son abstention ; le même jour, il envoya à Gotha son aide de camp le général *Alvensleben* pour s'entendre avec le roi de Hanovre au sujet de ces garanties. Mais déjà, avant son arrivée,

le roi de Hanovre avait refusé d'en donner : la mission spéciale du général *Alvensleben* n'avait donc plus de but. En même temps, les Hanovriens avaient recommencé les hostilités : pendant les négociations, ils avaient gagné le chemin de fer de Gotha à Eisenach et l'avaient coupé le soir à Frœttstædt.

A la suite de ces événements, le général *Alvensleben*, arrivé à Gotha, somma le roi de Hanovre de capituler et lui donna six heures pour réfléchir ; bien qu'elles se fussent passées sans qu'il reçût de réponse, il se prêta, le 25 juin, de bonne heure, au désir du roi Georges, en allant continuer les négociations au quartier général hanovrien. On convint d'une nouvelle suspension d'hostilités, et le général *Alvensleben* retourna au plus vite à Berlin pour prendre les ordres du roi *Guillaume*.

Il est évident que les Hanovriens n'avaient entamé des négociations que pour donner aux secours, que la Bavière leur avait promis et qu'ils espéraient, le temps d'arriver. Le conseiller des archives *Onno Klopp*, bien connu comme furieux ennemi de Frédéric le Grand et comme admirateur de Tilly, fut envoyé en mission dans la nuit du 24 juin, au quartier général Bavarois à Bamberg, pour donner avis de la situation où se trouvaient les Hanovriens, et demander du secours au plus vite. Il a rapporté lui-même que, dans la conférence qu'il eut, le 25 juin, à Bamberg avec le commandant en chef de l'armée bavaroise, le prince *Charles* de Bavière en personne, il fut froidement accueilli, et que le prince Charles lui déclara qu'il pensait qu'une armée de 19,000 hommes pouvait bien se faire jour elle-même. A la suite de cette conférence, l'armée bavaroise envoya seulement une brigade de cavalerie légère jusqu'à Meiningen, dans le bassin de la Werra, pendant que

d'autres détachements s'avançaient sur la grande route vers Bacha.

Néanmoins, le roi, dans son indulgence, consentit à faire cesser les hostilités ; il ne pouvait pas refuser sa compassion à une armée brave et fière de son ancienne renommée, que des fautes politiques avaient réduite, sans qu'elle y fût pour rien, à une situation si affligeante et si précaire, et, par conséquent, il ne voulait négliger aucun moyen d'éviter d'engager avec elle une lutte d'extermination qui coûterait en tout cas beaucoup de sang prussien. Ordre fut envoyé par le télégraphe à tous les commandants prussiens de s'abstenir de toute hostilité contre les Hanovriens jusqu'au 24 juin à dix heures du matin ; en même temps, le colonel de *Dœring* était envoyé en mission particulière de Berlin à Langensalza, avec des pleins pouvoirs étendus et des conditions de capitulation honorables, pour négocier encore avec le roi *Georges*. Il lui offrit de nouveau l'alliance de la Prusse : adhésion à la réforme fédérale proposée par la Prusse, licenciement de l'armée et renvoi des hommes dans leurs foyers, garantie des possessions du Hanovre, *uti possidetis*. Tout fut inutile. Le parti de la guerre avait repris le dessus dans le camp hanovrien. Le roi *Georges* refusa, au nom de son armée, toute capitulation et insista pour passer librement, en Bavière. Cette funeste résolution devait coûter encore beoucoup de sang et beaucoup d'hommes, sans sauver l'armée ; elle devait appeler la fatalité sur la maison des Guelfes tout entière et mettre tout son avenir en question.

Bien que l'armistice fût expiré le 26 juin avant midi, le général *Falkenstein* ne reprit pas immédiatement les hostilités, car il avait eu connaissance des négocia-

tions entamées par le colonel de *Dœring*, et il en profitait pour concentrer davantage ses troupes. Les divisions Beyer et Gœben étaient entrées à Eisenach le 25 juin, et le général *Manteuffel* avait envoyé le général *Flies* avec 5 bataillons et 2 batteries à Gotha par le chemin de fer, en les faisant passer par Magdebourg et Halle, tandis que le reste de la division marchait vers le sud, se dirigeant sur Langensalza. Ce jour-là il était encore arrivé de Magdebourg à Gotha 2 bataillons du 20e régiment de landwehr et un escadron de dépôt, qui étaient partis le 20 au soir pour venir à la rencontre des Hanovriens. Le général *Flies* reçut le commandement de toutes les troupes réunies à Gotha (2 bataillons de Cobourg, et, comme troupes prussiennes : 5 bataillons d'infanterie de ligne, 5 bataillons de landwehr, 1 bataillon de dépôt[1], 2 escadrons de landwehr, 1 escadron de dépôt, 16 canons). Il partit en avant-garde, et s'avança jusqu'à Warza à mi-chemin entre Gotha et Langensalza. L'armée hanovrienne était encore à Langensalza ; elle comptait 18,000 hommes et, par conséquent, sa force était double de celle de l'avant-garde prussienne qui se trouvait devant-elle (9,000 hommes); mais elle était entourée, à une distance d'une journée de marche, par 40,000 à 42,000 Prussiens; elle ne pouvait donc plus songer à s'échapper par le sud.

Le 27 juin, l'armée hanovrienne commença à se mettre en mouvement; elle s'éloignait de Langensalza et dirigeait sa retraite vers le nord; peut-être avait-elle l'intention de retourner dans le Hanovre, puisqu'elle avait inutilement attendu le secours de la Bavière, que les Prussiens lui barraient le chemin et qu'ils étaient trop forts pour qu'elle pût se faire jour

4

sans la coopération de la Bavière. Voulant amener une affaire décisive et empêcher les Hanovriens d'échapper au danger de leur position, le général *Flies* fit attaquer, le 27 juin, l'arrière-garde hanovrienne laissée à Langensalza par l'avant-garde prussienne; cette attaque amena le combat sanglant de *Langensalza et de Merxleben*. Après un combat violent, les Hanovriens furent rejetés hors de Langensalza; ils se retirèrent alors à un tiers de mille au nord-est, derrière l'Unstrut, et prirent une très-forte position à Merxleben. C'est là que le combat prit son plus grand développement; les colonnes de l'armée hanovrienne, qui étaient parties les premières, étaient revenues sur leurs pas; les Hanovriens eurent bientôt une grande supériorité numérique, surtout en cavalerie (6 régiments de cavalerie contre 3 escadrons seulement de hussards prussiens) et en artillerie (52 pièces contre 16 prussiennes). Les troupes prussiennes, après avoir combattu, presque sans interruption, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures et demie du soir, par une chaleur brûlante, commencèrent à faiblir, mais elles repoussèrent encore solidement plusieurs charges de cavalerie. Le général *Flies* ne pouvait pas se risquer à recevoir le combat de l'armée hanovrienne entière. Il avait atteint son but, qui était d'arrêter la marche de l'armée ennemie vers le nord; il arrêta le soir ce combat sanglant et se retira de nouveau dans la position qu'il occupait d'abord à Warza. Les Hanovriens avaient aussi montré de la fermeté et de la bravoure dans ce combat; mais, à la fin, ils étaient eux-mêmes trop fatigués pour profiter de leur supériorité et engager la poursuite. Le lendemain, l'armée hanovrienne resta à Langensalza. Comme le général *Gœben* était arrivé pendant la nuit du 26 au

27 juin par le chemin de fer d'Eisenach à Gotha, le général *Falckenstein* l'entoura encore plus étroitement de tous les côtés, et ordonna, pour le 29, une attaque concentrique dont le résultat aurait été un grand carnage, peut-être la destruction totale de l'armée hanovrienne. Mais, cette fois, le roi *Georges* se voyant tombé dans une situation désespérée, se soumit et évita à son armée un désastre immense; il accepta, dans la nuit du 29 juin, la capitulation qui lui avait été offerte pendant la soirée précédente. Par cette capitulation, le roi fut libre de choisir sa résidence, toutefois en dehors du Hanovre; l'armée fut désarmée et renvoyée dans ses foyers, sous condition jurée de ne pas servir contre la Prusse. Les officiers conservèrent leurs armes, leurs effets et leurs chevaux.

Ainsi finissait l'existence de l'armée hanovrienne dont les drapeaux, fiers et victorieux, avaient paru sur tant de champs de bataille, notamment en Espagne. Elle fut sacrifiée à sa fidélité au devoir, et au devoir le plus pénible qui puisse être imposé à une brave et excellente armée.

La guerre contre le Hanovre était entièrement terminée en quatorze jours; la Prusse avait brisé toutes les résistances dans toute l'Allemagne du centre, depuis la mer du Nord jusqu'au Thuringerwald et à l'Erzgebirge, et l'occupation du Hanovre, de la Hesse-Électorale et de la Saxe avait rompu en peu de temps la coalition des États allemands du nord, ennemis de la Prusse. Elle pouvait, dès lors, tourner toutes ses forces, au grand complet, contre ses principaux ennemis, l'Autriche et les états de l'Allemagne du sud.

CAMPAGNE DE LA PRUSSE

CONTRE L'AUTRICHE.

Dans une proclamation datée du 16 juin et adressée à la nation, le roi de Prusse avait annoncé que l'indépendance du pays était menacée, et par la rupture de la Confédération germanique, qui avait eu lieu dans la Diète le 14 juin, et par les armements de ses adversaires, mais qu'il était déterminé à accepter la lutte et à y employer toutes ses forces pour sa propre conservation, et en même temps pour le développement de la nationalité allemande, que la force avait étouffée jusqu'à ce jour. On avait rejeté les offres qu'il avait faites pour constituer une nouvelle Confédération en convoquant immédiatement un parlement allemand et assurer ainsi la paix menacée : son devoir était donc de veiller à son propre salut et de faire passer aux troupes prussiennes les frontières des états voisins, car, dans un pareil moment, il ne pouvait laisser sur ses frontières et entre ses possessions, ni ennemis, ni amis douteux. Ce manifeste ne contenait pas de déclaration de guerre contre l'Autriche ; elle devait être déclarée et dénoncée en premier par l'Autriche, qui l'avait provoquée sciemment, par sa conduite hostile et ses armements, ainsi que par l'agitation qu'elle avait entretenue dans la Diète.

Le 16 juin, l'Autriche déclara qu'elle était prête à protéger immédiatement avec toutes ses forces, contre

les violences de la Prusse, les membres de la Confédération que menaçait cette puissance : la Saxe, le Hanovre et la Hesse-Electorale ; la Prusse dut d'autant plus regarder cette déclaration comme une proclamation ouverte et officielle de l'état de guerre contre elle, que, de son côté, elle avait déjà déclaré la guerre à ces trois états. Elle ne crut donc pas qu'il fût encore nécessaire d'envoyer à l'Autriche une déclaration de guerre en règle, et elle se contenta de faire savoir, peu de temps avant de commencer les opérations militaires, par l'intermédiaire des avant-postes, aux commandants de troupes autrichiennes stationnées en face de ses armées en Bohême, qu'elle allait commencer les hostilités.

Le 17 juin, l'empereur *François-Joseph* publia son manifeste et, le 18 juin, le roi *Guillaume* fit l'appel siuvant, qui électrisa toute la Prusse :

A mon Peuple !

« Au moment où l'armée de la Prusse part pour une lutte décisive, j'éprouve le besoin de parler à mon peuple, aux fils et aux petits-fils des pères vaillants auxquels, il y a un siècle, mon père, qui repose en Dieu, a adressé ces paroles qui n'ont pas été oubliées :

« La patrie est en danger ! »

« L'Autriche et une grande partie de l'Allemagne sont en armes contre nous !

« Il n'y a que quelques années que, de mon propre mouvement, et sans me rappeler les injures antérieures, je donnais à l'empereur d'Autriche une main fraternelle, quand il s'agissait de délivrer un pays allemand de la domination étrangère. Du sang versé en commun j'espérais qu'il naîtrait une confraternité d'armes qui conduirait à une alliance reposant sur l'estime et la

reconnaissance réciproques, et, avec elle, à toute l'action commune, dont devaient sortir comme fruit la prospérité intérieure de l'Allemagne et son importance extérieure. Mais mon espoir a été déçu. L'Autriche ne veut pas oublier que ses princes ont jadis dominé l'Allemagne ; dans la Prusse plus jeune, mais qui se développe vigoureusement, elle ne veut pas reconnaître un allié naturel, mais seulement un rival hostile. A son avis, la Prusse doit être combattue dans toutes ses tendances, parce que ce qui est utile à la Prusse est nuisible à l'Autriche. L'ancienne et funeste jalousie s'est enflammée de nouveau : il faut que la Prusse soit affaiblie, anéantie, déshonorée vis-à-vis d'elle ; les traités n'ont plus de valeur. Contre la Prusse, on ne fait pas seulement appel aux princes de la Confédération germanique, on les entraîne à la violation de la Confédération. De quelque côté que nous jetions les yeux en Allemagne, nous sommes entourés d'ennemis dont le cri de guerre est « l'abaissement de la Prusse ! »

« Mais dans mon peuple vit l'esprit de 1813. Qui nous enlèvera un pouce de terrain du territoire prussien, si nous sommes fermement résolus à sauvegarder les acquisitions de nos pères ; si roi et peuple, unis plus solidement que jamais par les dangers de la patrie, considèrent comme leur premier et plus sacré devoir de donner leurs biens et leur sang pour son honneur ? Dans la prévision pleine de sollicitude de ce qui vient d'arriver, j'ai dû, depuis des années, reconnaître comme premier devoir de mes fonctions royales, de préparer la partie du peuple prussien en état de porter les armes, pour un grand développement de puissance. Comme moi, tout Prussien jettera les yeux avec confiance et avec satisfaction sur la force armée qui couvre

nos frontières. Avec son roi en tête, le peuple de Prusse se sentira un vrai peuple en armes. Nos adversaires se trompent quand ils croient la Prusse paralysée par des dissidences intérieures. Vis-à-vis de l'ennemi, elle est une et forte. Vis-à-vis de l'ennemi, ce qui était opposé se concilie pour rester désormais uni dans la bonne et mauvaise fortune.

« J'ai tout fait pour épargner à la Prusse les charges et les sacrifices d'une guerre ; mon peuple le sait ; Dieu le sait aussi, lui qui sonde les cœurs. Jusqu'au dernier moment, j'ai cherché, de concert avec la France, l'Angleterre et la Russie, les voies d'un arrangement amiable et les ai trouvées ouvertes. L'Autriche n'a pas voulu, et d'autres États allemands se sont rangés ouvertement à son parti. Qu'il en soit donc ainsi ! Ce n'est pas à moi la faute si mon peuple est obligé de soutenir une lutte difficile, et peut-être, de supporter de rudes épreuves ; mais il n'est pas resté d'autre choix. Il faut que nous combattions pour notre existence, il faut que nous soutenions une lutte à la vie et à la mort contre ceux qui veulent précipiter la Prusse du grand Electeur, du grand Frédéric, la Prusse telle qu'elle est sortie des guerres de délivrance, du degré où l'ont élevée l'esprit et la force de ses princes, la bravoure, le dévouement et la moralité de son peuple.

« Implorons le Tout Puissant, celui qui régit les destinées des peuples, qui régit les batailles, pour qu'il bénisse nos armes.

« Si Dieu nous accorde la victoire, alors nous serons assez forts aussi, pour renouveler sous une autre forme, d'une manière plus ferme et plus salutaire, le lien relâché qui unissait les pays allemands, plus de nom que de fait, et que viennent de déchirer ceux qui re-

doutent le droit et la puissance de l'esprit national.

« Que Dieu soit avec nous ! »

Et en effet, Dieu fut visiblement avec la Prusse et avec son roi jusqu'à la fin des luttes difficiles qui suivirent bientôt, et où les armes prussiennes remportèrent des victoires telles, qu'il est difficile d'en rencontrer de plus glorieuses et de plus brillantes dans les annales des guerres.

Formation, forces et position des deux armées.

L'armée autrichienne du Nord occupait la Bohême, la Moravie et la Silésie autrichienne ; elle se composait de 7 corps d'armée d'infanterie, de 2 divisions de cavalerie légère et de 3 divisions de cavalerie de réserve ; ces corps d'armée et ces divisions de cavalerie étaient nouvellement réunis, car en temps de paix, l'armée autrichienne ne connaît que la réunion par brigades comme formation tactique. La réunion en division de plusieurs brigades d'infanterie, avec de la cavalerie, de l'artillerie, des troupes d'administration et du train, comme cela a lieu dans l'armée prussienne et dans beaucoup d'autres, est exceptionnelle mais non réglementaire dans l'armée autrichienne : d'autre part, chaque brigade d'infanterie se compose de 2 régiments d'infanterie à 3 bataillons actifs et d'un bataillon de chasseurs, et à chacune sont attachés un escadron de cavalerie (hussards ou hulans) et une batterie de 4. Les corps d'armée étaient formés chacun de 4 brigades ; le premier corps en avait cinq, parce qu'on l'avait augmenté de la brigade Kalik à son retour du Holstein. Les divisions de cavalerie légère (dragons et hussards) comptaient, la première 3, la deuxième 2 brigades à 2 régiments et une batterie à cheval ; les divisions de cavale-

rie de réserve (cuirassiers et hulans), chacune 2 brigades à 3 régiments et une batterie de cavalerie. L'artillerie n'avait que des canons rayés se chargeant par la bouche (des calibres de 4 et de 8), d'un système particulier à l'Autriche ; outre les batteries comprises dans les brigades, chaque corps d'armée avait une réserve d'artillerie de 4 batteries à pied et 2 batteries de cavalerie (moitié de 4 et moitié de 8), et une batterie de fuséens.

Ainsi l'armée du Nord comptait en tout :

174 bataillons d'infanterie.	177,000	hommes
28 bataillons de chasseurs	28,000	*id.*
169 escadrons	24,000	*id.*
82 batteries (à 8 pièces)	16,000	*id.*
Total.	245,000	combattants avec

600 canons et 7 batteries de fuséens.

A ces forces déjà disponibles, étaient venues s'adjoindre maintenant celles de l'*armée saxonne :*

16 bataillons d'infanterie et 4 bataillons de chasseurs.	20,000	hommes.
4 régiments de cavalerie (19 escadrons)	3,200	*id.*
7 1/2 batteries (comprenant 2 batteries à cheval et 2 batteries de canons obusiers)	1,600	*id.*
Pionniers.	200	*id.*
Total	25,000	combattants avec

46 pièces.

De sorte que *Benedek* réunissait en tout, sous son commandement, 270,000 combattants.

Les corps d'armée d'infanterie et les divisions de cavalerie de réserve attachés à l'armée du Nord étaient : le 1[er] corps d'armée (général de cavalerie comte *Clam-Gallas*), le 2[e] (feld-maréchal lieutenant comte *Thun*), le 3[e] (feld-maréchal lieutenant archiduc *Ernest*), le 4[e]

(feld-maréchal lieutenant comte *Festetics*), le 6e (feld-maréchal lieutenant baron *Ramming*), le 8e (archiduc *Léopold*), le 10e (feld-maréchal lieutenant baron *Gablenz*), la 1re division de cavalerie légère (général-major baron *Edelsheim*), la 2e division de cavalerie légère (général-major prince *de Tour et Taxis*), la 1re division de cavalerie de réserve (feld-maréchal-lieutenant prince de Schleswig-Holstein), la 2e division de cavalerie de réserve (général-major *de Zajtsek*), et la 3e division de cavalerie de réserve (général-major comte *Coudenhove*).

Les 4 brigades d'infanterie et l'artillerie de l'armée saxonne commandées par le prince royal de Saxe, furent placées sous les ordres du général de cavalerie *Clam-Gallas;* la cavalerie saxonne fut employée autrement.

Au milieu de juin, le quartier général du feldzeugmeister *Benedek* se trouvait à *Olmutz*. A l'aile gauche était placé, couvrant Prague et la rive gauche de l'Elbe, avec ses avant-postes du côté de la frontière de la Saxe (2 brigades à Bodenbach), le 1er corps d'armée, auquel étaient attachées, comme il a déjà été dit, la brigade Kalik venant du Holstein et l'armée saxonne. A l'aile droite, à Cracovie, il n'était resté qu'un corps de 6,000 hommes, qui se trouvait isolé, car le 4e corps d'armée avait appuyé plus à gauche et n'avait laissé que deux brigades dans la Silésie autrichienne, à Teschen et à Troppau. Au centre, le 2e corps d'armée était placé aux environs de Bœhmisch-Trubau, vers le comté de Glatz. On avait laissé en arrière comme réserves, à Olmutz, le 6e corps et à Brunn les 3e, 8e et 10e corps d'armée, échelonnés le long des lignes de chemins de fer, de manière à pouvoir être amenés rapidement au nord ou à l'est, lorsqu'on voudrait concentrer l'armée. Les deux divisions de cavalerie légère

avaient été envoyées aux frontières de la Silésie et de la Saxe, les 3 divisions de cavalerie de réserve étaient en arrière au sud d'Olmutz.

La *grande armée prussienne*, après l'occupation de la Saxe, était répartie de la manière suivante : l'armée de l'Elbe et le corps d'armée de réserve (2 1/2 corps d'armée), à Dresde; la 1re armée (3 corps d'armée et la cavalerie de la garde), à Gœrlitz, Bautzen, Zittau; la 2e armée (4 corps d'armée) en Silésie. Chaque corps d'armée était formé de 2 divisions à 2 brigades, chacune de 2 régiments d'infanterie à 3 bataillons; comme cavalerie divisionnaire à chaque division d'infanterie était attaché 1 régiment de cavalerie; le reste de la cavalerie était réuni en divisions de cavalerie. Dans la 1re armée on avait formé un corps particulier de cavalerie placé sous les ordres du prince Albert (père), et composé de la plus grande partie de la cavalerie de la garde et de la cavalerie de réserve des différents corps d'armée (5 régiments de cuirassiers, 4 de hulans, 4 de dragons, 2 de hussards, en tout 15 régiments). Dans la cavalerie de la 2e armée, il y avait plusieurs régiments de cavalerie de la landwehr : la cavalerie du corps d'armée de réserve était entièrement composée de landwehr.

Ainsi, l'armée d'opérations cantonnée en Saxe et en Silésie comptait en tout :

228	bataillons d'infanterie et de chasseurs	228,000 hommes.
198	escadrons de cavalerie	29,000 *id.*
114	batteries à pied à 6 pièces	23,000 *id.*
57	batteries à cheval à 4 pièces . . .	
	Total	280,000 combattants

avec 900 canons dont 5/8 étaient des canons en acier fondu rayés, et 3/8 des pièces de 12 courtes.

(Pour l'armée autrichienne comme pour l'armée prussienne, nous n'avons pas tenu compte du nombre d'hommes employés dans les deux armées pour le service du train, de l'administration, des hôpitaux et des vivres : nous n'avons indiqué que le chiffre des combattants réels).

Le résultat de la comparaison de ces chiffres est que l'effectif des forces de l'armée austro-saxonne et celui de l'armée prussienne se contrebalançaient ; seulement, dans la première, l'artillerie était plus faible. D'un autre côté, la Prusse ne pouvait pas, en prenant l'offensive en Bohême, y mener ses 280,000 hommes au complet, mais seulement 246,000 environ, car elle était obligée de laisser en Saxe le corps d'armée de réserve en entier, et en Silésie plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie pour garder le pays.

Remarquons encore que les bataillons et les régiments d'infanterie autrichiens et prussiens sont de la même force, tandis que les régiments de cavalerie légère autrichiens (hussards, dragons, hulans), qui sont tous formés à 5 escadrons, sont plus forts que les régiments de cavalerie prussiens, dont le plus grand nombre ne compte que 4 escadrons et quelques-uns seulement 5 escadrons. Les régiments de grosse cavalerie autrichiens (cuirassiers), n'étaient formés qu'à 4 escadrons de guerre. Les batteries autrichiennes avaient 2 canons de plus que les batteries à pied, et 4 de plus que les batteries à cheval prussiennes. L'armée autrichienne n'a pas d'artillerie à cheval ; toute l'artillerie est montée ; d'un autre côté, elle a des batteries spéciales de fuséens que l'armée prussienne ne connaît pas. Les brigades d'infanterie autrichienne sont plus fortes de 1 bataillon de chasseurs que les brigades

prussiennes ; les corps d'armée d'infanterie ont 3 bataillons de chasseurs en plus, et 1 régiment de cavalerie en moins. Des deux côtés, les corps d'armée ont à peu près le même nombre de canons : un corps autrichien n'a, il est vrai, que 80 canons et 8 affuts à fusées, tandis qu'un corps prussien à 96 canons, mais sur ce nombre il faut retrancher la plus grande partie des pièces de l'artillerie à cheval, attachée aux divisions de cavalerie. L'infanterie prussienne est entièrement armée de fusils à aiguille (les chasseurs et les régiments de fusiliers ont un modèle spécial); l'infanterie autrichienne est armée tout entière de fusils rayés se chargeant par la bouche; les bataillons de chasseurs ont une carabine rayée et le sabre-baïonnette. Les 2/3 des fusils de l'infanterie n'ont qu'une hausse fixe, et par suite les hommes qui les portent ne sont exercés au tir à la cible qu'aux distances comprises entre 150 et 300 pas. Les sous-officiers et les meilleurs tireurs ont seuls des fusils à hausse mobile et sont exercés à tirer aux grandes distances, mais pour eux-mêmes l'instruction n'est pas poussée avec l'étendue et les soins qu'on donne en Prusse au tir à la cible.

Plan d'opérations.

Par la décision, la rapidité et la soudaineté de sa marche contre la Saxe, le Hanovre et la Hesse-Electorale, la Prusse avait traversé les plans de ses adversaires et remporté par là en peu de jours des avantages inespérés. Une fois ses communications assurées de nouveau et une bonne position avancée prise en Saxe, elle résolut de ne pas laisser prendre l'initiative par l'Autriche, de prendre sans retard l'offensive en entrant en Bohême, et de chercher à amener le plus vite

possible une rencontre décisive. Entrait-il réellement dans les plans du feldzeugmeister *Benedek* de prendre lui-même l'offensive et de faire irruption en Silésie, ou de marcher directement sur Berlin par Zittau et Gœrlitz? Il est permis d'en douter, quoique dans tous ses ordres généraux il ait indiqué exactement la conduite que devraient tenir les troupes autrichiennes en pays ennemi et, il est de notre devoir de le faire remarquer, toujours ils sont marqués au coin de l'humanité la plus parfaite, et par conséquent bien loin de contenir des menaces incendiaires contre le Nord, que la presse irritée lui a prêtées à tort, en lui attribuant un ordre de l'armée controuvé. Au commencement tout à fait, comme l'Autriche voulait abaisser et amoindrir la Prusse et lui reprendre la Silésie s'il était possible, il entrait certainement dans ses projets de faire une guerre offensive et de frapper des coups rapides et terribles; mais l'armée prussienne eut presque entièrement pris ses positions pour protéger les Marches et la Silésie, avant que les Autrichiens eussent achevé leur concentration, de sorte qu'ils commencèrent à se demander si, malgré le changement qui s'était produit dans la situation, les forces autrichiennes existantes seraient en état d'envahir le pays ennemi et de s'y maintenir.

On affirme en Bavière que l'Autriche somma cette puissance de diriger l'armée bavaroise sur la Bohême pour y renforcer l'armée autrichienne du Nord, mais que la Bavière repoussa cette exigence, d'une part pour ne pas jouer un rôle secondaire, parce qu'elle rêvait et espérait un rôle de premier ordre et indépendant, dans la guerre contre la Prusse, et d'autre part parce qu'elle craignait que le 8e corps n'achevât pas sa formation si on ne le rattachait pas à l'armée bavaroise, et qu'ainsi

toute l'Allemagne du Sud ne se trouvât sans protection contre la Prusse.

Du côté de l'Autriche, on accuse la Bavière d'avoir paralysé l'activité de l'armée du Nord, en soulevant des difficultés et des objections ; on dit que, par égards pour ses alliés dont les armements étaient encore très en retard, le feldzeugmeister *Benedek* fut empêché de commencer immédiatement ses opérations.

Quoi qu'il en soit, l'armée du Nord laissa, sans donner signe de vie, la Prusse envahir la Saxe, pour ainsi dire sous ses yeux, et si elle agit les jours suivants, ce ne fut que passivement ; car le feldzeugmeister *Benedek*, se contenta de transporter son quartier général d'Olmutz à Bœhmisch-Trubau, et de concentrer davantage son armée entre Olmutz et Josephstadt.

Le nord de la Bohême est divisé par l'Elbe et la Moldau en deux théâtres d'opérations, l'un à l'est et l'autre à l'ouest ; sur le premier, se trouvaient les principales forces de l'ennemi, et les places de Josephstadt et de Kœnigsgrætz, et, plus au sud-est, Olmutz, point d'appui principal de l'armée autrichienne ; sur celui de l'ouest, la place de Theresienstadt et la capitale de la Bohême, Prague. Cette dernière ville n'avait par elle-même aucune importance militaire ; le but principal qu'on devait se proposer était de chercher à rencontrer et à battre l'armée autrichienne sur une direction qui permît d'arriver droit aux chemins les plus courts pour aller à Vienne.

En conséquence, la Prusse, en prenant l'offensive, choisit pour théâtre d'opérations celui de l'est de la Bohême. La position de la Silésie sur le flanc permettait, dans le cas présent, de pénétrer dans la Bohême en opérant un mouvement concentrique par le nord et

par l'est. En outre, une opération offensive ayant pour point de départ la Silésie, était le moyen le meilleur et le plus efficace de garantir cette province d'une invasion. Une offensive directe de l'armée de Silésie sur Olmutz aurait eu l'avantage de prendre encore plus en flanc l'ennemi campé en Bohême et de menacer ses communications avec le sud ; mais cette manœuvre aurait été trop hasardée, car les deux armées auraient été trop éloignées l'une de l'autre, et le feldzeugmeister Benedek aurait pu, sans obstacle, tomber avec toutes ses forces sur l'armée de Silésie qui se serait trouvée isolée. Il s'agissait de diriger les deux armées, chacune de leur côté, à travers les défilés de la Bohême, de telle sorte qu'elles pussent s'appuyer mutuellement et se réunir aussi promptement que possible après avoir débouché en Bohême, et enfin rencontrer l'armée ennemie réunie tout entière et lui livrer une bataille décisive. D'après ces considérations, on choisit, comme offrant le terrain le plus favorable, l'angle nord-est de la Bohême, qu'entourent, en formant un coude, les montagnes qui marquent les frontières de la Saxe et de la Silésie ; l'armée tout entière (8 1/2 corps d'armée) devait passer la frontière de la Bohême sur trois points principaux dans l'ordre suivant :

1° L'armée de l'Elbe, partir de Dresde, passant par Neustadt, traverser le défilé de Schluckenau et arriver à Gabel, formant l'extrême aile droite ;

2° La première armée et le corps de cavalerie, partir de Zittau, Gœrlitz, Laubau, traverser les défilés de Krottau, Friedland et Neustœdt, et arriver à Reichenberg, formant le centre ;

3° La deuxième armée, partir de Landshut et du comté de Glatz, traverser les défilés de Schatzlar pour

arriver à Trautenau et le défilé de Nachod pour arriver à Skalitz, formant l'aile gauche.

La distance de Schluckenau au comté de Glatz est de 20 milles : par conséquent, la grande armée prussienne, dans son mouvement en avant, avait un front de cette étendue. L'armée de l'Elbe et la première armée, n'étant séparées l'une de l'autre que par une distance de 6 à 7 milles, pouvaient, dans leur mouvement concentrique, se réunir vers l'Iser en quatre jours de marche; par conséquent, elles pouvaient déjà opposer à l'ennemi quatre corps d'armée et demi, dans le cas où *Benedek* aurait l'intention de prendre l'offensive au nord. D'un autre côté, le passage de la deuxième armée à travers les défilés de la Bohême, offrait de grandes difficultés, autant à cause de la nature du terrain qu'à cause de sa position stratégique, et l'exposait à être attaquée isolément. C'est pour cela qu'au moment de la formation, on avait donné à la deuxième armée un corps de plus qu'à la première. De plus, elle ne devait commencer à déboucher que quatre jours après la première; de cette manière, dans l'intervalle, l'armée de l'Elbe et la première armée auraient eu le temps d'achever leur mouvement sur la ligne de l'Iser, de reprendre leur marche en avant et pourraient dégager la deuxième armée, dans le cas où elle serait dans l'impossibilité de déboucher, ou même où elle aurait été rejetée dans les défilés. Si l'armée de Silésie pouvait atteindre le cours supérieur de l'Elbe, qui est parallèle à la frontière, ses communications avec la première armée et l'armée de l'Elbe étaient assurées. Il importait de cacher aussi longtemps que possible aux Autrichiens les points par où l'armée du prince royal devait pénétrer en Bohême, et de les obliger ainsi à conserver des positions

très-étendues. Pour cela, on procéda de la manière suivante : la deuxième armée s'était concentrée à Landshut et à Waldenbourg ; peu de temps avant le commencement des hostilités, elle en partit, ne laissant en arrière que le 1er corps d'armée, et se transporta à 11 milles plus au sud-est, aux environs de Neisse ; le corps de la garde fut envoyé à Brieg ; le prince royal, suivant ce mouvement, transporta son quartier général du château de Furstenstein à Neisse, afin de faire croire aux Autrichiens qu'il s'attendait à être attaqué de ce côté, ou bien qu'il voulait marcher au sud sur Olmutz.

L'occupation de la Saxe et des défilés de l'Erzgebirge garantissait un avantage précieux ; on pouvait se contenter de se tenir sur la défensive en Saxe, et laisser sans inquiétude la garde de ce pays, ainsi que celle des Marches et de Berlin, à un seul corps, le corps d'armée de réserve commandé par le général *Mulbe*. Cependant, par prudence, on éleva des retranchements au sud de Dresde, en prévision du cas où les Autrichiens voudraient faire irruption de la Bohême en Saxe, ou du cas où les Bavarois chercheraient à pénétrer en Bohême par Hof. Comme ni l'une ni l'autre de ces suppositions ne se réalisa, la Saxe entière jouit du calme le plus complet, et l'enchaînement bizarre des événements fit que ce fut justement ce pays, destiné inévitablement, d'après toutes les prévisions, à servir de théâtre à la lutte, qui ne connut pas les maux véritables de la guerre.

A l'aile gauche de la base d'opérations de la Prusse, la basse et la moyenne Silésie étaient suffisamment protégées contre une invasion ennemie par les opérations offensives de la Prusse et par les places de Glatz

et de Neisse; mais il n'en était pas de même de la haute Silésie, qui fait une longue pointe au milieu du territoire autrichien. Pour ne pas affaiblir l'armée d'opérations, on y organisa une défense nouvelle et spéciale au pays. On forma à cet effet deux corps de partisans, qui devaient se soutenir mutuellement et se retirer sur la place de Kosel dans le cas où ils éprouveraient des échecs trop considérables: l'un des deux fut placé, sous les ordres du général de *Knobelsdorf* (3 bataillons d'infanterie, quelques bataillons de landwehr, un régiment de cavalerie de la ligne et une batterie) à Ratibor; l'autre, composé seulement de troupes de la landwehr (6 bataillons, 2 régiments de cavalerie, 2 compagnies de chasseurs et 1 batterie), sous les ordres du général comte *Stolberg*, à Nicolaï. Ces corps de partisans ne devaient pas seulement surveiller la frontière et s'opposer à une invasion de l'ennemi; ils devaient encore dépasser la frontière, inquiéter l'ennemi par des courses, et couper ses communications en détruisant les chemins de fer. Il s'ensuivit, sur la frontière de la haute Silésie, une guerre de détachements très-active, qui offre dans ses détails beaucoup de faits intéressants et qui prouve que le soldat prussien possède toutes les qualités requises pour la petite guerre, la persévérance, la promptitude, la hardiesse et, lorsqu'il le faut, la ruse. Ces deux détachements ont rempli admirablement la belle tâche qui leur était échue; l'ennemi n'a réussi que sur un petit nombre de points, et momentanément, à passer la frontière prussienne; ils ont tenu en échec les troupes autrichiennes de la Gallicie occidentale et ont fait subir à l'ennemi un grand nombre de pertes considérables; non-seulement ils ont puni sur-le-champ tous

les désordres et toutes les cruautés que les troupes autrichiennes commettaient sur le territoire de la Silésie, mais encore ils ont si complétement détruit le chemin de fer autrichien d'Oswiecsin à Oderberg, qui longe la frontière de la Silésie, que les communications par le chemin de fer, de Cracovie avec la Bohême et avec Vienne, furent entièrement interrompues.

C'est le 23 juin que les hostilités devaient commencer et que la 1re armée et l'armée de l'Elbe devaient passer la frontière de la Bohême. Si l'on songe qu'on avait non-seulement à régler la concentration et la marche de l'armée, mais encore à assurer sa nourriture, à diriger les convois de vivres et de munitions, à prévoir tous les besoins des ambulances, à assurer pour plus tard les approvisionnements et les transports, on a lieu d'être étonné qu'un travail aussi gigantesque ait pu être mené à bonne fin dans le peu de jours dont on disposait entre le moment où la guerre avait été décidée et celui où elle devait commencer réellement. Le plan d'opérations de la Prusse était tracé de main de maître; il était mûrement réfléchi dans tous ses détails, il prévoyait toutes les circonstances importantes; il fut suivi avec un tel talent et une telle sûreté d'exécution, qu'on dut reconnaître que tout y avait été calculé avec la plus grande exactitude.

Honneur à tous ceux qui ont travaillé à ce plan d'opérations dont les résultats ont été si beaux; mais aussi honneur à ceux qui, pendant de longues années, ont travaillé à donner à l'armée une organisation qui a fait ses preuves d'une manière si brillante ; honneur enfin à ceux qui ont apporté des soins incessants à mettre l'armée prussienne en état de se présenter bien instruite,

admirablement équipée sous tous les rapports, conduite par des chefs habiles, pleine de courage et de confiance en elle-même, au moment de la lutte violente, colossale, qu'elle allait maintenant engager.

Opérations offensives de la Prusse en Bohême.

Lorsque le feldzeugmeister *Benedek* reconnut que l'intention de ses adversaires était de prendre l'offensive, il n'était pas lui-même en état de les prévenir et il dut attendre leur attaque en Bohême en se tenant sur la défensive. Ne voulant pas diviser ses forces en agissant sur les deux théâtres d'opérations de la Bohême, il ne laissa que de faibles détachements sur la rive gauche de l'Elbe, à Prague et sur l'Erzgebirge, rappela sur la rive droite l'armée saxonne, le 1er corps avec la brigade Kalik et la 1re division de cavalerie légère, et donna le commandement de toutes ces troupes, montant à plus de 60,000 hommes, au général *Clam-Gallas*, en le chargeant d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans la partie nord-est de la Bohême, par les routes de Gabel et de Reichenberg. Ce général devait arrêter l'ennemi sur la ligne de l'Iser, qui court parallèlement à la frontière et qui avait une importance d'autant plus grande qu'elle est longée par la route transversale de Turnau à Prague; il devait ainsi donner à *Benedek* le temps d'aller avec les autres corps au-devant de l'armée du prince royal qui débouchait de la Silésie, de la rejeter dans les défilés et de revenir promptement au nord pour se réunir à lui et se jeter sur les deux armées prussiennes qui auraient pénétré en Bohême de ce côté.

Mais il s'était trompé dans son calcul. Pour que

Clam-Gallas eût quelques chances d'arrêter avec 60,000 hommes l'armée de l'Elbe et la 1re armée, qui à elles deux réunissaient 140,000 hommes, il aurait fallu qu'il fût d'une habileté hors ligne et qu'on eût préparé d'avance une forte position sur la ligne de l'Iser en construisant des retranchements. Malheureusement pour lui aucune de ces deux suppositions n'était réalisée, et surtout, on n'avait même pas songé à couvrir d'ouvrages de campagne les passages les plus importants de l'Iser. Il s'est produit dans cette campagne un fait surprenant : c'est que ces mêmes Autrichiens qui, en 1859, en Italie, avaient déployé un véritable luxe de retranchements, n'ont essayé cette fois de renforcer par des travaux de fortifications que la seule place de Kœnigsgrætz. Dans ses opérations contre l'armée de Silésie, *Benedek* se trompa également en supposant qu'un corps d'armée autrichien devait suffire, en tout cas, pour repousser un corps prussien, en l'attaquant au moment de son déploiement à la sortie du défilé. Il faisait peut-être trop peu de cas de la valeur, et en tout cas, de la force de résistance et de la solidité des troupes prussiennes, même dans les circonstances les plus difficiles, et par suite il négligea d'assurer, comme il pouvait le faire, à ses troupes une supériorité numérique encore plus grande sur les points décisifs à la sortie des défilés.

Le feldzeugmeister *Benedek* transporta son quartier général à Josephstadt; il avait réuni autour de cette ville les 4e et 6e corps, venant des environs d'Olmutz, et les 8e et 10e corps venant des environs de Brunn, ainsi que la 1re division de cavalerie de réserve, afin de pouvoir opposer en première ligne à l'ennemi les 10e et 6e corps, lorsqu'il déboucherait de la

Silésie. Le 3e corps fut encore laissé en arrière avec les 2e et 3e divisions de cavalerie de réserve pour servir de réserve générale ; le 2e corps resta à Bœmisch-Trubau, au sud du comté de Glatz, afin d'être prêt à tomber sur la tête de colonne de l'armée de Silésie, dans le cas où elle déboucherait par la route de Mittelwald.

Entrée de l'armée de l'Elbe et de la première armée en Bohême. — Le 23 juin, de grand matin, les colonnes prussiennes du général *Herwarth* et du prince *Frédéric-Charles* passèrent, à la grande joie des soldats et sans rencontrer de résistance, la frontière qui sépare la Saxe de la Bohême, le général *Herwarth* suivant la grande route par Schluckenau et Rumbourg, le prince *Frédéric-Charles* se prolongeant le long du chemin de fer de Zittau à Reichenberg avec le 4e corps d'armée, et suivi par le 2e corps d'armée et le corps de cavalerie, tandis que le 3e corps partant plus à l'est, de Seidenberg et de Marklissa, s'avançait par les défilés de Schœnwald et de Neustædt sur Friedland.

Le général *Clam-Gallas* n'avait envoyé au delà de Reichenberg que de la cavalerie légère. Elle livra aux troupes prussiennes quelques petites escarmouches, dans lesquelles les hussards, les dragons et les hulans prussiens firent voir que sous le rapport du courage et de l'habileté en équitation, ils valaient les fameux hussards hongrois. Le 24 juin, le prince *Frédéric-Charles* occupa Reichenberg ; il ordonna immédiatement de remettre le chemin de fer de Bohême en état jusqu'à ce point, et d'y rétablir la circulation, ce qui fut fait en peu de temps. Cette mesure rétablit la communication par Lœbau avec tous les chemins de fer de la Saxe et de la Silésie ; cette communication avait une très-grande importance pour les transports des vivres

et des munitions de l'armée. Comme les chemins de fer avaient la plus grande importance dans les opérations de la guerre, et comme on pouvait prévoir que l'ennemi détruirait ceux de la Bohême, on avait attaché à chacune des armées d'opérations prussiennes une section spéciale des chemins de fer de campagne, composé de pionniers, d'architectes et d'ingénieurs des chemins de fer. Cette section était destinée à rétablir promptement la circulation sur les tronçons de chemins détruits, à diriger la marche du service et aussi, dans les endroits où cela était nécessaire, à rendre impraticables quelques tronçons de lignes. On a reconnu pendant toute la guerre l'excellence de cette création nouvelle et utile qui constituait, avec la télégraphie de campagne, un mécanisme nouveau à ajouter dans l'organisation d'une armée; elle a rendu, pour le rétablissement des communications par les chemins de fer, des services véritablement considérables et surprenants.

Le général *Clam-Gallas* avait réuni son armée au sud de la ligne de l'Iser à Munschengrætz, et il n'avait placé comme avant-garde, au nord de cette ligne, que la brigade Poschacher établie sur la route de Reichenberg. C'était cette même brigade qui, en 1864, dans le Schleswig, avait mérité par sa bravoure, à l'assaut et à la prise de Kœnigsberg, le surnom de « brigade de fer, » et maintenant elle allait se trouver en première ligne pour ouvrir les hostilités contre ses alliés d'alors.

L'avant-garde de la première armée prussienne, formée par la division Horn, du 4e corps d'armée, rencontra pour la première fois l'ennemi, le 25 juin, à Liebenau, à moitié chemin entre Reichen-

berg et Turnau. Elle lui livra un combat d'artillerie qui dura près de 5 heures ; la batterie prussienne de 4, d'avant-garde, soutint bravement la lutte contre les 18 canons des Autrichiens, et les dragons prussiens trouvèrent moyen de charger l'infanterie autrichienne et de faire les premiers prisonniers. La brigade Poschacher se retira sur Podol, pour conserver ce point de passage important ; l'Iser est traversé en cet endroit, non-seulement par la chaussée de Munschengrætz, mais encore par la ligne de chemin de fer transversale qui va de Turnau à Kralup et à Prague. Le 26 juin, le général *Horn* avança jusqu'à l'Iser et occupa Turnau, point de jonction des chemins de fer de Reichenberg et de Prague ; il fit construire un pont de bateaux pour remplacer le pont qui avait été coupé, et résolut de s'emparer, dès le même jour, du pont de Podol, situé à 1 mille de Turnau.

Combat de Podol, pendant la nuit du 26 *au* 27 *juin*.— Les Autrichiens avaient barricadé le village, qui est situé sur la rive nord de l'Iser. Néanmoins, un bataillon de l'avant-garde prussienne y pénètre le soir et s'établit dans les premières maisons. Les 7 bataillons de la brigade Poschacher cherchent en vain à rejeter hors du village ce bataillon, qui, pendant longtemps, reste isolé. Deux compagnies de chasseurs s'y distinguent particulièrement ; elles ont occupé les maisons qui se trouvent à l'entrée du village et reçoivent pendant plusieurs heures les attaques les plus violentes sans céder et sans faiblir. La nuit était tombée, mais la lune vint éclairer la scène ; les bataillons autrichiens se lancèrent quatre fois dans la rue étroite qui traverse le village pour reprendre ces maisons ; un feu rapide, bien ajusté, et exécuté à courte distance, fauchant les masses

profondes de la brave « brigade de fer » fit échouer tous ses efforts ; vers minuit, après avoir éprouvé des pertes considérables (en prisonniers seulement, plus de 500 hommes), comme 4 nouveaux bataillons prussiens venaient prendre part au combat, elle dut battre en retraite, et si vite, que non-seulement le village, mais encore le pont de l'Iser, tomba intact aux mains des Prussiens.

Ainsi, dans le premier combat important de cette guerre, on avait eu des preuves brillantes de l'impétuosité des troupes prussiennes dans l'attaque et de leur solidité dans la défense, contre les troupes renommées de l'armée autrichienne, et en même temps de l'excellence du fusil à aiguille, même pendant la nuit, où l'on ne peut tirer qu'aux petites distances. Ce qu'on reproche au fusil à aiguille, c'est qu'avec lui on court le danger d'épuiser facilement les munitions : les compagnies qui défendirent les maisons pendant plusieurs heures évitèrent si bien ce danger, qu'elles n'avaient pas même consommé la moitié de leurs munitions, ce qui prouve qu'elles avaient bien su ménager leur feu et le réserver pour les moments décisifs. Les résultats du combat de Podol étaient, sous tous les rapports, faits pour augmenter la confiance du fantassin prussien en lui-même et dans son arme, et pour avoir, au contraire, une influence décourageante sur les troupes autrichiennes.

Du côté de l'armée de l'Elbe, *Clam-Gallas* n'avait également envoyé que quelques régiments de hussards en observation dans les montagnes de la Lusace, mais il avait posté une brigade au sud du point où l'on sort de ces montagnes, à Hunerwasser (à 2 milles nord-ouest de Munchengrætz). Le général *Herwarth* put donc traverser sans obstacle les défilés de la montagne, et

ne rencontra de résistance qu'à cet endroit. Le 27 juin, les 2 bataillons et les 2 escadrons qui formaient la pointe de l'avant-garde prussienne, attaquèrent immédiatement l'ennemi posté à *Hunerwasser*, et le repoussèrent malgré sa supériorité numérique, forçant de ce côté comme de l'autre, les Autrichiens à abandonner complétement la rive droite de l'Iser; la communication fut ainsi parfaitement rétablie entre l'armée de l'Elbe et la première armée. Les deux armées purent alors achever leur mouvement et se porter en avant de conserve, le 28 juin, pour prendre possession de toute la ligne de l'Iser. Le général *Clam-Gallas* avait concentré son armée sur la rive gauche de l'Iser, occupé Munchengrætz et détruit le pont qui traverse l'Iser à l'ouest de la ville.

Combat de Munchengrætz, le 28 juin. — Par le combat victorieux de Podol, l'avant-garde de la première armée (division *Horn*) avait conquis le pont qui traverse l'Iser en cet endroit (à un peu plus d'un mille au nord-est de Munchengrætz) ; elle put, par conséquent, se porter sur Munchengrætz par la rive gauche de cette rivière, et elle y fut suivie par les autres divisions du 4ᵉ corps (*Fransecky*), tandis que la division comte *Munster*, de l'armée de l'Elbe, se dirigeait sur cette ville par le nord-ouest. Cette manœuvre donna lieu simultanément, à l'est et à l'ouest de Munchengrætz, sur les deux rives de l'Iser, à des combats importants, que la chaleur brûlante de la journée et la nature montagneuse du terrain rendaient extrêmement pénibles pour les assaillants.

A l'est de Munchengrætz, à moins d'un mille de distance, s'élève à pic dans les rochers un plateau, coupé par des ravins profonds et resserrés, qui domine

tous les environs. Le groupe de montagnes isolées du mont Muskey offrait aux Autrichiens d'excellentes positions défensives, et ils y trouvaient en particulier pour leur artillerie des emplacements dominants et inexpugnables : aussi *Clam-Gallas* avait-il établi sur cette élévation 3 brigades (*Kalik*, *Piret*, *Leiningen*), comprenant en tout 21 bataillons, pour couvrir son flanc gauche. La division *Horn* s'avança sur elles par la rive gauche de l'Iser, mais elle rencontra bientôt à Brzczyna une résistance si énergique qu'on dut engager également la division *Fransecky*. Après une lutte violente et des efforts presque surhumains, cette dernière réussit à prendre d'assaut le plateau de rochers : elle fut grandement secondée dans cette opération par un mouvement tournant heureusement exécuté par le colonel *de Zychlinski* avec 2 bataillons du 27e régiment d'infanterie, malgré toutes les difficultés qu'il eut à surmonter au milieu des sentiers rocheux et des profonds ravins de la montagne. Après une résistance valeureuse, les 3 brigades autrichiennes furent rejetées entièrement hors du groupe de rochers par les 4 brigades prussiennes, et même celles-ci leur enlevèrent le village de Bossin, qui est situé au pied des rochers.

Pendant ce temps, la division *Munster* s'était avancée jusqu'à l'Iser et avait jeté un pont de bateaux sous la protection de son artillerie à Haber, à l'ouest de Munchengrætz. Sur ce point les Prussiens avaient devant eux des troupes saxonnes : celles-ci s'efforcèrent, mais en vain, d'empêcher la construction du pont, qui fut achevée à midi, et de s'opposer au passage de la rivière. Comme, à ce moment, l'Iser avait été également franchi sur d'autres points par des corps de troupes

du 3ᵉ corps d'armée, le général *Clam-Gallas*, menacé sur son flanc, abandonna complétement la position de Munchengrætz et se retira au plus vite dans la direction du sud-est sur Furstenbruck. Il avait perdu 2,000 hommes, dont 12 à 1600 prisonniers, tandis que les pertes des Prussiens ne montaient pas à plus de 150 à 200 hommes, preuve de la supériorité des soldats prussiens sur leurs adversaires dans toutes les circonstances, même les plus difficiles et les plus défavorables (1).

---

(1) Le grand nombre des prisonniers autrichiens qui ont été faits dans presque tous les combats et dans les batailles de cette guerre, est un fait surprenant pour qui songe à la ténacité et à la bravoure reconnues avec lesquelles se battent les Autrichiens. Il ne peut s'expliquer que par la supériorité morale du soldat prussien, par sa confiance illimitée dans son fusil, comme arme de jet et comme arme blanche, et enfin par l'entrain irrésistible avec lequel furent exécutées toutes les attaques. Les soldats prussiens montrèrent en outre plus d'adresse et d'intelligence pour profiter du terrain, plus d'enthousiasme et d'esprit de sacrifice dans le combat que ne le faisait le soldat autrichien; de plus, celui-ci, mal commandé, perdait vite la tête et le courage, et subissait son sort avec apathie.

On avait fait en Autriche la grande faute de déprécier, sous tous les rapports, la valeur de l'ennemi; et lorsque dans ses rencontres avec les Prussiens, le soldat autrichien s'aperçut de leur supériorité bien décidée, aussi bien sous le rapport de l'armement que sous celui de la manœuvre, il fut d'autant plus surpris et véritablement abasourdi, et plus il connut les effets meurtriers du fusil à aiguille, l'impétuosité de l'attaque à la baïonnette des Prussiens, plus il sentit s'éteindre en lui la confiance et l'espoir de leur résister. Depuis la campagne d'Italie on avait constamment prêché aux soldats autrichiens que le secret des succès à la guerre était dans l'offensive et dans l'attaque à la baïonnette, et ils avaient suivi ce précepte dans le Schleswig, où ils ne redoutaient pas de très-grandes pertes. Ici, en Bohême, ils étaient de tous les côtés obligés de se tenir sur la défensive et ils s'y sentaient mal à l'aise. Toutes les fois qu'ils prirent l'offensive, le fusil à aiguille leur fit éprouver des pertes si écrasantes qu'ils commencèrent à douter complétement de leur propre valeur;

Les Prussiens occupèrent Munchengrætz et toute la ligne de l'Iser. Ils trouvèrent la ville à peu près complétement abandonnée par les habitants : dans les villages, tout s'enfuyait devant eux, car on avait fanatisé toute la population de la Bohême contre les Prussiens et elle s'attendait à les voir tout mettre à feu et à sang, même chez les habitants paisibles. Mais les Tchèques ne se contentaient pas d'abandonner toutes leurs habitations pour prouver la force de leur haine ; ils anéantissaient leurs récoltes, comblaient leurs fontaines, exerçaient des violences contre les petits détachements prussiens isolés. Le chemin de fer ne marchait que jusqu'à Reichenberg ; à partir de là, il fallait porter aux troupes tous leurs approvisionnements sur des voitures. Comme elles ne cessaient pas d'avancer, les convois les suivaient difficilement, et cet inconvénient fut d'autant plus sensible pour les troupes prussiennes que, tout autour d'elles, le pays, ravagé et désolé, ne pouvait pas fournir de réquisitions de vivres, et que les habitants avaient caché leurs chevaux et leurs bestiaux dans les forêts. Malgré toutes les peines qu'ils se donnèrent, malgré l'emploi de toutes leurs forces, les soldats prussiens eurent des moments de privation très-pénibles. Après avoir perdu la ligne de l'Iser, le général *Clam-Gallas* s'était retiré dans la direction du sud vers Gitschin (à plus de 4 milles de Munchengrætz) et il avait pris une forte position sur le terrain fort montagneux de cette contrée.

Combat de Gitschin, le 29 juin. — La 1re armée suivait

---

en même temps leur confiance dans leurs chefs s'éteignait chaque jour, tandis que celle des soldats prussiens dans leurs officiers et leur dévouement, prenaient chaque jour plus de développement.

une ligne d'opérations inclinée vers le sud-est, pour se rapprocher de la 2[e] armée et faire sa jonction avec elle. Le 28 juin, le 4[e] corps avait dû faire une pointe à l'ouest, sur Munchengrætz, pour ouvrir à l'armée de l'Elbe le passage de l'Iser et exécuter sa jonction avec lui, après avoir rejeté l'ennemi plus loin. Le combat victorieux de Munchengrætz lui ayant permis d'atteindre ce résultat, le prince *Frédéric-Charles* reprit sa direction vers le sud-est; dès le 28, il fit partir les deux corps d'armée qui jusque-là étaient restés en réserve, le 2[e] aux environs de Podol et le 3[e] à Turnau, et les dirigea directement sur Gitschin (à 3 milles au sud-ouest de Turnau) par deux routes différentes. Ce furent les deux divisions qui marchaient en tête de ces colonnes, la 3[e] (général de *Werder*) et la 5[e] (général de *Tumpling*) qui remportèrent la victoire à Gitschin en même temps qu'elles reçurent le baptême du feu. L'avant-garde de la 3[e] division avait déjà eu à soutenir un sanglant *combat de nuit à Podkost* (à 1 mille et un quart au sud-est de Podol), dans la nuit du 29 juin; le 14[e] régiment d'infanterie dut ouvrir aux troupes qui le suivaient le passage, que fermait sur ce point un château fort. Le 29 juin, vers 3 heures de l'après-midi, les avant-gardes de la 3[e] division rencontrèrent l'ennemi sur leur route au-dessus de Lochow, celles de la 5[e] au-dessus de Libun, à 1 mille environ au nord-ouest de Gitschin.

Le général *Clam-Gallas* avait réuni son armée et lui avait fait occuper les hauteurs: il avait laissé en arrière, à Gitschin, à peu près la moitié de l'armée saxonne, formant la réserve. Un combat des plus vifs s'alluma immédiatement sur les deux routes; bien que l'ennemi, supérieur en nombre, eût tiré le meilleur

parti des difficultés du terrain, il fut, des deux côtés, rejeté sur Gitschin par l'attaque irrésistible des deux divisions. Le point que les Autrichiens avaient occupé le plus fortement était un coteau abrupt et boisé, près de Brada, entre les deux routes; ils y avaient placé plusieurs lignes qui se dominaient mutuellement. Deux bataillons du 18e régiment, placés à l'aile droite de la 5e division, durent monter à l'assaut de ces rochers. Ce fut un rude combat: après trois heures et demie de lutte, à la nuit tombante, ils parvinrent à déloger les Autrichiens de toutes les positions qu'ils occupaient sur ce monticule isolé. *Clam-Gallas*, partout repoussé et menacé sur son aile droite par un mouvement tournant, se retira jusqu'en arrière de Gitschin, en laissant dans cette ville une arrière-garde saxonne. La fatigue de la marche et un combat opiniâtre de plusieurs heures n'avaient nullement épuisé le courage et la ténacité de l'infanterie prussienne. Quoique la nuit fût venue, on résolut d'enlever la dernière position de l'ennemi, Gitschin. Vers minuit, la 6e brigade de la 3e division s'approche de la ville; l'avant-garde pénètre dans les rues étroites et obscures; tout d'un coup, elle est assaillie par une vive fusillade. Ce sont les Saxons et quelques habitants qui tirent des fenêtres et des rues voisines. Un furieux combat de nuit s'engage dans les rues de la ville; il est d'autant plus pénible pour les troupes prussiennes, qu'à plusieurs reprises elles sont trompées par les clairons saxons, qui exécutent des sonneries prussiennes et leur font croire qu'elles combattaient dans l'obscurité contre leurs camarades. Le cri des Saxons : « Ce sont les Prussiens », achevait de les tromper et de les paralyser dans la situation extrêmement pénible où elles se trouvaient, au milieu d'une

ville inconnue, dans des rues étroites et complétement obscures, où l'ennemi revenait aussi vite qu'il disparaissait. Quelques bataillons des 8e, 12e et 48e régiments d'infanterie, appartenent à la 5e division, étaient accourus au feu. En réunissant leurs efforts et en affrontant courageusement la mort, ils réussirent, vers le matin, à se rendre maîtres de la ville, mais ils avaient éprouvé des pertes sensibles.

Les Prussiens avaient perdu dans la glorieuse journée de Gitschin environ 2,000 hommes, tués et blessés ; les ennemis avaient perdu 2,000 prisonniers, sans compter leurs autres pertes, qui étaient nombreuses. La lassitude et la conviction que, malgré tous leurs efforts, ils ne pourraient pas résister aux Prussiens, avaient tellement abattu le courage des Autrichiens, que le sergent *Fischer*, du régiment des hussards de Zieten, suivi de 4 hussards, put exécuter un coup d'audace surprenant et faire à lui seul 350 prisonniers.

Le général *Clam-Gallas* ramena en arrière ses troupes épuisées et découragées, et se dirigea au sud-est sur Milletin et Horzitz. Le prince *Frédéric-Charles* dut aussi accorder du repos à son armée à Gitschin. Il avait mis hors de combat l'armée qui était venue à sa rencontre et rétabli ses communications avec l'armée du *Prince royal*, qui, sur ces entrefaites, avait débouché de la Silésie et s'était avancé à sa hauteur sur le haut Elbe. Le premier but stratégique, la jonction des deux grandes armées prussiennes, était atteint sans encombre.

Opérations de la 2e armée pour déboucher de Silésie en Bohême. — Les montagnes qui bornent le comté de Glatz et qui déterminent la frontière de la Silésie et de la Bohême ont la forme d'un bastion dont le saillant, très-proéminent, est dirigé vers le sud-ouest. De Glatz,

quatre grandes routes conduisent sur le territoire autrichien, au nord-ouest par Neurode (1) sur Braunau, à l'ouest par Reinerz sur Nachod et Josephstadt, au sud par Mittelwald sur Gabel et Wildenschwert, au sud-est par Wilhemsthal sur Altstadt, dans la Silésie autrichienne. Il y a de plus, à l'est du comté de Glatz, la route qui de Neisse se dirige sur Olmutz, par Ziegenhals et Wurbenthal; à l'ouest, la route qui va de Landshut par Liebau à Trautenau et plus loin vers Josephstadt. Pour faire déboucher la 2e armée, on avait le choix entre ces six routes qui, toutes, traversent la frontière dans la moyenne Silésie. Mais il y avait une considération stratégique, qui faisait qu'on ne devait pas trop s'éloigner de la 1re armée, afin de pouvoir rétablir aussitôt que possible, avec elle, des communications assurées en Bohême; en conséquence, on se décida pour les trois routes de Trautenau, Braunau et Nachod; elles avaient de plus l'avantage de permettre de marcher concentriquement sur trois grandes colonnes pouvant se soutenir mutuellement. Les deux routes des ailes étaient belles; cependant, entre Reinerz et Nachod, le chemin formait un défilé d'un mille de long, qui ne permettait de se déployer qu'à Nachod. La route de Braunau, au centre, avait cela de bon que, comme la frontière de la Bohême fait en cet endroit une saillie de quatre milles au nord-est, c'était celle où l'ennemi pouvait le moins s'avancer, et que, par conséquent, les troupes qui déboucheraient par là pourraient se déployer à l'aise pour venir au secours de l'une ou de l'autre des ailes, si ces der-

---

(1) Neurode est situé près de Wunschelbourg et à l'est de cette ville (V. la carte).

nières rencontraient des obstacles à leur débouché.

Mais, en même temps, il s'agissait de tenir le plus longtemps possible l'ennemi dans l'ignorance du point réel de passage, pour le forcer à diviser ses forces entre plusieurs positions d'observation.

L'entrée en Bohême de l'armée du *Prince royal* fut, en conséquence, précédée d'une démonstration. En effet, dès le 22 juin, les deux divisions du 6e corps d'armée passaient la frontière sur la direction de Neisse à Braunau, et avançaient vers le sud dans les districts-frontières montagneux de Friedberg, Freywald et Zuckmantel, en répandant la nouvelle qu'ils étaient l'avant-garde des autres corps d'armée, et que ceux-ci les suivaient. Elles eurent de petits engagements avec les régiments de hussards autrichiens postés dans ces cantons, et il semble que cette démonstration ait eu pour effet de faire rester le 2e corps d'armée autrichien sur la ligne de Hohenmauth à Bœmisch-Trubau, ce qui fait que *Benedek* ne put pas s'en servir pour l'opposer aux Prussiens, lorsqu'ils débouchèrent réellement sur Trautenau et Nachod ; du moins peut-on trouver là une explication de la conduite de *Benedek*, puisque, sur les 6 corps d'armée dont il pouvait disposer du côté de la Silésie, il n'en opposa que 4 au débouché des colonnes du *Prince royal*, quand il lui importait, avant tout, de le rejeter dans les défilés, en allant au devant de lui avec une supériorité de forces accablante. Le quartier général du *Prince royal* était resté à Neisse; le 5e corps d'armée avait été concentré dans les environs d'Ottmachau, le corps de la garde à Munsterberg ; le 1er corps d'armée était à Landshut, le 6e déjà de l'autre côté de la frontière, dans la Silésie autrichienne. Les trois premiers devaient passer la

frontière de la Bohême le 27 juin, dans l'ordre suivant : à l'aile droite le 1er corps, à Liebau et Schœmberg; au centre, et marchant en arrière des autres, le corps de la garde, à Neurode ; à l'aile gauche le 5e corps, entre Lewin et Nachod. Le 6e corps devait suivre cette dernière colonne, en passant par Glatz et Reinerz, lorsqu'il aurait achevé sa démonstration. Dans ce but, les trois premiers corps furent envoyés, le 26 juin, tout près de la frontière, de sorte que le mouvement pouvait commencer sur les trois points à la fois le matin du 27 juin.

Du côté des Autrichiens, le 10e corps (feld-maréchal lieutenant *de Gablenz*) avait été envoyé jusqu'à Pilnikau (à 1 mille à l'ouest de Trautenau) et le 6e corps (feld-maréchal lieutenant *Ramming*) avec la 1re division de cavalerie de réserve (feld-maréchal lieutenant *prince de Schleswig-Holstein*) jusqu'à Opotschna (à 2 milles au sud de Nachod) ; le 4e corps (feld-maréchal lieutenant *Festetics*) s'était arrêté en deuxième ligne à Kœnisgshof et le 8e (archiduc *Léopold*) à Josephstadt. Le quartier général de *Benedek* était encore à Josephstadt.

1° Les deux colonnes de l'aile droite et du centre.

Combat de Trautenau le 27 juin. — L'avant-garde du 1er corps d'armée (général *de Bonin*), formant la colonne de l'aile droite de l'armée de Silésie, arriva par la grande route de Liebau à Trautenau ; là, trompée par les assurances amicales des autorités du pays, elle fut reçue inopinément à coups de fusil, non-seulement par les troupes autrichiennes, mais aussi par les habitants. L'avant-garde eut vite fait de chas-

ser les ennemis de la ville ; puis, se portant en avant au pas de course, elle prit encore les hauteurs qui la couronnent au sud, mais elle y rencontra bientôt de forts détachements d'infanterie ennemie, qui s'étaient postés dans les grands blés. C'était une brigade du 10e corps, que le feld-maréchal lieutenant *de Gablenz* avait envoyée de Pilnikau à Trautenau. Le combat se maintint sur ce terrain accidenté, difficile à embrasser du regard, jusqu'à l'arrivée du gros du 1er corps, dont une partie était venue à Trautenau par la route de Schœmberg, qui se trouve plus à l'est. A partir de ce moment, l'ennemi fut repoussé de mamelon en mamelon, de position en position, quoique le feld-maréchal lieutenant *Gablenz* eût envoyé une deuxième brigade au secours de la première. Les Prussiens gagnèrent, à la faveur d'un feu violent et ininterrompu et d'attaques à la baïonnette souvent répétées, un terrain d'un demi-mille d'étendue et prirent encore le village de Hohenbruck situé au sud de Trautenau. Le 1er régiment de dragons avait mis en fuite le régiment autrichien des dragons Windischgrætz; mais il s'emporta dans la poursuite et s'exposa au feu de l'infanterie ennemie, qui lui fit éprouver des pertes sensibles. Il était 3 heures de l'après-midi : la marche, un combat de plusieurs heures, sans interruption, sur un terrain fortement coupé, avaient épuisé l'infanterie ; on fit halte sur toute la ligne. Le général *de Bonin* regardait le combat comme terminé, car l'ennemi avait battu en retraite devant lui, et en conséquence, comptant sur ses propres forces, il refusa le secours de la 1re division de la garde; cette division, après avoir traversé Braunau, était arrivée à midi à Qalitsch, à un mille à l'est de Trautenau et lui avait fait offrir de

venir à son aide. Elle continua donc dans l'après-midi sa marche vers le sud, d'après les ordres généraux qu'elle avait reçus, et s'éloigna encore plus du 1er corps d'armée. Mais la retraite des Autrichiens n'était qu'une fausse manœuvre : le feld-maréchal lieutenant *Gablenz*, ramenant avec lui deux brigades fraîches, exécuta, vers cinq heures de l'après-midi, un mouvement en avant, avec tant de vigueur et de vivacité, que les troupes prussiennes, épuisées par une chaleur brûlante, par la marche et par 8 heures de combat, ne purent pas lui résister. Le 1er corps d'armée se retira dans le plus grand ordre sur Trautenau; mais il fut encore obligé d'abandonner cette ville et toute la ligne de l'Aupa et de continuer à battre en retraite sur la route de Liebau jusqu'à Goldenælse. L'ennemi ne le poursuivit que jusqu'à Trautenau ; mais là encore, les troupes isolées eurent à subir, à leur passage, des attaques perfides de la population ; non-seulement les habitants fanatisés leur tiraient des coups de fusil des maisons, mais même ils versaient sur elles de l'eau bouillante, et ils exercèrent encore bien d'autres cruautés contre les blessés. Le combat avait été malheureux pour le 1er corps d'armée; après lui avoir coûté des pertes considérables, il s'était terminé par une retraite; mais le solide courage des troupes n'avait été ébranlé ni par ce malheur, éprouvé dès l'ouverture de la campagne, ni par l'affaissement moral que produit un excès de fatigue. Les régiments prussiens subirent vaillamment cette difficile épreuve, et l'ordre tactique fut promptement rétabli ; pas une voiture, pas un drapeau, pas un seul canon n'avait été perdu pendant une retraite de plus d'un mille et demi, exécutée dans des circonstances défavorables. Dès le lendemain, c'était le tour des ennemis vainqueurs en

ce jour de battre en retraite : mais on ne devait pas la leur laisser exécuter aussi honorablement et sans leur faire abandonner des trophées.

La perte du 1er corps d'armée est évaluée à 1400 morts ou blessés ; celle des Autrichiens doit avoir été encore plus considérable.

Le corps de *Gablenz* était ébranlé par la lutte, de sorte que, le lendemain, lorsqu'il fut attaqué par les troupes fraîches du corps de la garde, il se trouva dans une situation d'autant plus défavorable que, de son côté, il ne pouvait pas compter sur le secours de troupes fraîches.

Le corps de la garde, ayant sa 1re division en avant-garde, avait passé, le 26 juin, la frontière de la Bohême à Neurode, et de là il s'était avancé par Braunau, jusqu'à Weckelsdorf. Le 27, le corps entier devait aller jusqu'à l'Aupa en se dirigeant vers le sud-ouest pour établir la communication entre le 1er corps à droite et le 5e à gauche. A midi, la 1re division de la garde, en marche sur Eypel, était arrivée à Qalitsch, et, mise en éveil par le feu violent qu'on entendait à Trautenau, avait offert au général *de Bonin* son secours, qu'il avait refusé, comme nous l'avons déjà dit. La 1re division de la garde reprit donc dans l'après-midi sa marche vers le sud, et arriva le soir aux environs d'Eypel sur l'Aupa, tandis que la 2e division de la garde avançait jusqu'à Kosteletz (à un mille au sud-est d'Eypel). L'artillerie de réserve et la grosse cavalerie étaient encore en arrière d'une journée de marche.

Le général commandant le corps de la garde, prince *de Wurtemberg*, reçut pendant la nuit avis de l'issue du combat de Trautenau et de la retraite du 1er corps d'armée sur Liebau : il résolut immédiatement de passer l'Aupa le lendemain de grand matin, d'attaquer le

corps du feld-maréchal lieutenant *Gablenz*, de dégager ainsi le 1[er] corps d'armée et de rétablir avec lui les communications interrompues. Quelques heures plus tard, il lui arrivait du quartier général du *Prince royal*, à la suite du rapport transmis par le général *Bonin*, un ordre parfaitement d'accord avec sa pensée.

Combat de Burgersdorf et Staudenz, le 18 juin (appelé également *deuxième combat de Trautenau*).—D'après les dispositions prises par le prince de *Wurtemberg*, la 1[re] division de la garde devait déboucher par Eypel, pour se diriger de là à l'ouest, et la 2[e] division de la garde devait se porter de Kosteletz à Eypel, pour servir de soutien à la 1[re]. En conséquence, le 28 juin, à cinq heures du matin, la 1[re] division de la garde défila dans Eypel, traversa l'Aupa et expédia immédiatement des patrouilles de cavalerie, et sur les chemins de Trautenau, et du côté de Kœnigshof. On apprit par ces patrouilles que le feld-maréchal lieutenant *Gablenz* bivouaquait avec le gros de son corps à Neu-Rognitz (à 1/2 mille au sud de Trautenau), et que Trautenau était gardée par une forte avant-garde. Ainsi, ses dispositions étaient prises pour faire face au nord, tandis que maintenant il se trouvait menacé sur son flanc droit par le corps de la garde venant d'Eypel. Les reconnaissances prussiennes firent encore savoir que les bagages du 10[e] corps autrichien étaient en train de partir sur la route de Kœnigshof, et encore à peu près à un mille de cette localité. C'est dans des conditions stratégiques aussi engageantes et aussi favorables que la 1[re] division de la garde reçut l'ordre d'attaquer immédiatement l'ennemi au delà de Staudenz, dans la direction de Kœnigshof, tandis que la 2[e] division de la garde servirait de réserve et traver-

serait le pont d'Eypel. En même temps, 2 bataillons de cette dernière division, du régiment de grenadiers Empereur-François, furent dirigés au nord-ouest vers Trautenau, pour couvrir à Alt-Rognitz la marche du corps de la garde sur son flanc droit.

Le feld-maréchal lieutenant *Gablenz*, se voyant menacé sur son flanc droit, essaya de faire exécuter un changement de front au gros de ses forces pour faire face au sud-ouest; se faisant couvrir par la brigade *Knebel*, il déploya toute son artillerie sur les hauteurs qui se trouvent entre Neu-Rognitz et Burgersdorf; son intention était de former son nouvel ordre de bataille en arrière d'elles, parce qu'il pouvait se relier par là à une brigade (*Fleischhacker*) du 4e corps d'armée, qui se trouvait à Prausnitz. Mais le mouvement de sa droite ne réussit pas, et il dut y renoncer et se replier sur Pilnikau.

La 1re division de la garde ne se laissa effrayer ni par la supériorité de l'artillerie de l'ennemi (64 canons autrichiens contre 2 batteries seulement de l'artillerie de la garde), ni par ses forces supérieures en infanterie (28 bataillons autrichiens, y compris la brigade *Fleischhacker* du 4e corps, contre 13 bataillons prussiens de la garde); se confiant dans ses forces encore fraîches et dans le courage inébranlable des troupes de la garde, elle marcha à l'assaut des hauteurs de Burgersdorf. Après un combat violent, où l'on éprouva des deux côtés des pertes considérables, l'artillerie autrichienne fut obligée de se retirer, car les deux batteries de la garde s'étaient hardiment approchées à courte portée, au milieu d'un feu nourri d'obus; elles avaient accepté la lutte, malgré leur infériorité numérique, et les bataillons de la garde avançaient avec un élan irrésistible. La position fut prise et l'ennemi pour-

suivi jusqu'à Burgersdorf. La 1re division de la garde fut récompensée de sa bravoure par un butin considérable : 10 canons, 1 drapeau, un grand nombre de prisonniers tombèrent entre ses mains. La hardiesse avec laquelle elle s'était portée en avant avait encore contribué à faire remporter sur un autre point du champ de bataille de grands succès qui devaient lui valoir de nombreux trophées et augmenter la gloire de cette journée.

Les deux bataillons de grenadiers envoyés dans la direction de Trautenau pour couvrir le flanc droit des Prussiens rencontrèrent à Alt-Rognitz un ennemi supérieur en nombre et établi dans une forte position : ils n'en continuèrent pas moins à avancer, sous un feu croisé des plus vifs, avec une bravoure irréfléchie, et enlevèrent le village d'assaut. Les deux bataillons éprouvèrent de grosses pertes, surtout en officiers ; c'est là que le lieutenant-colonel *de Gaudy* tomba à la tête de son bataillon, qui fut lui-même tellement décimé, qu'à la fin du combat il ne restait plus autour du drapeau que 7 officiers et 600 hommes. La brigade autrichienne qui avait combattu à Alt-Rognitz fut rejetée sur Trautenau, et là, séparée complétement du corps dont elle faisait partie, elle fut anéantie. La 2e division de la garde, qui était restée en réserve, reçut l'ordre de se porter sur Trautenau par Alt-Rognitz ; elle enleva la ville d'assaut, prit un drapeau, mit la brigade en déroute et lui fit plus de 3,000 prisonniers. La plus grande partie des bagages du 10e corps autrichien fut également prise. La garde avait perdu en tout 1100 hommes ; les pertes du 10e corps autrichien montaient à 5,000 prisonniers, 3 drapeaux, 10 canons, plus un chiffre de morts et de blessés à peu près aussi élevé. Les débris du corps de *Gablenz* s'enfuirent au

delà de l'Elbe à Neuschloss ; la brigade *Fleischhacker* du 4e corps, qui avait passé la nuit à Sohr, se replia le lendemain matin sur Kœnigshof pour couvrir le mouvement du 10e corps, obligé de continuer à battre en retraite et de traverser l'Elbe pour passer à l'arrière-garde à Kœnigshof.

La 1re division de la garde appelle le combat qu'elle livra ce jour-là le combat de *Sohr :* le soir du 28, elle bivouaqua à Burgersdorf ; la 2e division de la garde à Trautenau. Le revers éprouvé la veille par le 1er corps d'armée était réparé de la manière la plus brillante ; la communication fut rétablie avec ce corps et avec la division de cavalerie de la 2e armée, qui devait suivre le 1er corps, mais que le mouvement de recul de celui-ci avait empêché de déboucher.

Enlèvement de Kœnigshof le 29 juin. — L'avant-garde de la 1re division de la garde (4 bataillons de fusiliers, 2 compagnies de chasseurs de la garde, 3 escadrons de hussards de la garde, une batterie de 6 et une batterie de 4) devait, dans l'après-midi, se rendre maîtresse du passage de l'Elbe à Kœnigshof. La brigade Fleischhacker du 4e corps d'armée le défendait et avait établi dans les champs de blé, au nord de la ville, plusieurs colonnes d'infanterie couvertes par des lignes de tirailleurs. Les tirailleurs prussiens les eurent bientôt repoussées, et, comme elles battaient en retraite, le fusil à aiguille leur fit éprouver des pertes considérables qu'elles auraient pu éviter, si elles n'avaient pas commencé par essayer de se défendre sur un terrain découvert. La défense de la ville avait été confiée au régiment Coronini ; là, s'engagea un combat très-violent, car ce brave régiment défendait avec acharnement et pied à pied chaque îlot de maisons. Mais les

fusiliers de la garde enfoncèrent tout ce qui leur résistait et s'emparèrent du pont de l'Elbe avant que les Autrichiens eussent évacué les maisons, de sorte qu'ils firent 400 prisonniers et enlevèrent 2 drapeaux. L'enlèvement d'un drapeau par le fusilier *Bochnia*, du 1er régiment de la garde, mérite une mention particulière, car c'est un trait véritablement héroïque. Pendant le combat, ce brave grenadier, avec quelques compagnons seulement, se jeta dans la ville, au milieu des ennemis, voulant, disait-il auparavant avec conviction, prendre les drapeaux ennemis qui flottaient au vent; dans une mêlée corps à corps, il arracha le drapeau des mains d'un porte-drapeau, et, quoique blessé d'un coup de sabre, d'un coup de feu et de deux coups de baïonnette, rien ne put le lui faire lâcher. Couvert de blessures, dont quelques-unes graves, il revint sanglant et tout joyeux apporter à ses camarades le drapeau qu'il avait enlevé. Son nom est assuré de trouver une place d'honneur dans l'histoire des héros prussiens!

Les faibles restes du régiment Coronini se retirèrent sur Milletin; le corps de la garde se concentra aux environs de Kœnigshof, et le 1er corps d'armée s'avança jusqu'à Pilnikau.

Pendant ce temps, le feldzeugmeister *Benedek* avait fait venir son 2e corps aux environs de Josephstadt; mais il arrivait trop tard pour défendre à Kœnigshof la ligne de l'Elbe; le pont important de cette ville était déjà au pouvoir de la garde prussienne, et le feld-maréchal lieutenant comte *Thun* ne put qu'échanger avec le corps de la garde, d'une rive à l'autre de l'Elbe, une courte canonnade sans résultat : le corps de la garde alla ce jour-là bivouaquer sur la rive gauche de l'Elbe

à Gradlitz (à 1/2 mille à l'est de Kœnigshof). Le 1er corps d'armée avança également jusqu'à l'Elbe, à Arnau (à 1 mille et demi au nord de Kœnigshof).

2° Marche de l'aile gauche de l'armée de Silésie.

Combat de Nachod, le 27 juin. — C'était au 5e corps d'armée (général *de Steimnetz*), qui devait déboucher du comté de Glatz à Nachod, qu'était échue la tâche la plus difficile de toutes celles qu'avait à remplir l'armée de Silésie : en effet, il ne pouvait suivre à travers le comté de Glatz qu'une seule route resserrée entre les montagnes, et, même en Bohème, il fallait traverser, précisément sur la frontière, à Nachod, un défilé long et difficile, avant de pouvoir songer à déployer ses forces. Or, un corps d'armée obligé de suivre une seule route avec ses convois et ses bagages, forme une colonne qui occupe un espace de 4 milles : si l'on ne compte que les troupes seules, les convois de munitions qui les suivent immédiatement lorsqu'on s'attend à combattre et les ambulances volantes, la colonne tient encore une longueur d'au moins 2 milles.

Pour assurer le débouché, l'avant-garde du 5e corps (général *de Lœwenfeld*) avait été envoyée en avant dès le matin du 26 juin, avec ordre de passer la frontière et de se porter sur Nachod. Les Autrichiens ne gardaient que faiblement le défilé, de sorte que les Prussiens purent s'en emparer sans grande résistance. Mais cette opération avait l'inconvénient de désigner le point sur lequel les Prussiens avaient l'intention de déboucher, de sorte que l'ennemi pouvait prendre ses dispositions pour s'y opposer. Le feld-maréchal lieutenant *Ramming*, qui se trouvait à un peu plus de 2 milles au sud de Nachod,

à Opotschna, avec le 6e corps et une partie de la 1re division de cavalerie de réserve, reçut, le 26, du feldzeugmeister *Benedek*, l'ordre de marcher sur Skalitz (à 1 mille à l'ouest de Nachod) : il devait, le lendemain, attaquer et rejeter en arrière les Prussiens, au moment où ils déboucheraient : en même temps, le 8e corps (archiduc *Léopold*) arrivait de Josephstadt par le chemin de fer, pour former sa réserve.

Le 27 juin, l'avant-garde prussienne s'était avancée jusqu'à 1/2 mille vers l'ouest, à Wissoka, dans le but d'y contenir l'ennemi, pour donner au gros du corps le temps de sortir du défilé et de se former. Vers 9 heures et demie, elle fut attaquée par 2 brigades autrichiennes, une artillerie nombreuse et plusieurs régiments de cavalerie : une troisième brigade suivait en réserve. Le général *Lœwenfeld* dut se retirer devant des forces supérieures, et le fit lentement. Il y eut des moments dangereux et graves. Deux escadrons seulement étaient sortis du défilé : ils attaquent audacieusement et hardiment un régiment de cuirassiers autrichiens et réussissent même à le percer sur un point ; mais ils sont débordés et rejetés sur le défilé, précisément à l'instant où l'artillerie commence à déboucher. Mais l'infanterie prussienne tient si vaillamment sur le terrain élevé qu'elle occupe, qu'elle fait échouer tous les efforts de la cavalerie autrichienne pour arriver jusqu'au défilé. Peu à peu débouchent de nouveaux corps de troupes ; on accélère de plus en plus, dans le défilé, la marche des colonnes suivantes. Malgré une chaleur accablante, une poussière épaisse qui oppressait la respiration, une soif brûlante, qu'on ne pouvait pas étancher, tout le monde courait en avant, roidissant ses forces jusqu'à l'épuisement. Le moment dan-

gereux passa ainsi, et, à midi, les deux divisions du corps purent se former en arrière des hauteurs qui les couvraient, et sur lesquelles se maintenait l'avant-garde. A peine la formation était-elle achevée, que le général *Steinmetz* prit à son tour l'offensive, et, à partir de ce moment, il ne fut plus question ni de fatigue ni d'épuisement.

Bien souvent, au commencement de la guerre, on avait exprimé des inquiétudes au sujet de la cavalerie prussienne : on craignait qu'elle ne fût pas en état de se mesurer avec la célèbre cavalerie autrichienne, qui avait acquis la réputation d'être la meilleure de toute l'Europe. Mais, dès le premier grand combat de cavalerie, qui eut lieu dans cette journée de Nachod, les cavaliers autrichiens devaient perdre cette auréole, et on devait avoir la preuve que non-seulement les cavaliers prussiens étaient leurs égaux, mais encore qu'ils leur étaient supérieurs, et dans la charge et dans le combat individuel. Lorsque le 5e corps se porta en avant, le 1er régiment de hulans et le 8e régiment de dragons attaquèrent deux régiments de cuirassiers autrichiens avec une telle vigueur, que non-seulement ils les culbutèrent, mais que, de plus, ils leur enlevèrent 2 étendards dans la mêlée. Plus tard, ces deux braves régiments culbutèrent encore d'autres troupes de cavalerie et les chassèrent du champ de bataille, et, de plus, le 8e régiment de dragons enfonça encore un carré de chasseurs autrichiens.

Le feld-maréchal lieutenant *Ramming* avait la réputation d'être un des généraux les plus habiles et du plus grand talent de l'armée autrichienne : il devait, ce jour-là, après avoir manqué l'occasion d'écraser l'avant-garde prussienne avec des forces supérieures,

apprendre à connaître la vigueur des Prussiens dans l'attaque. Il avait fait entrer en ligne jusqu'à sa dernière brigade ; mais son infanterie, quoique supérieure en nombre de quelques bataillons, ne put pas résister aux ravages que faisait le fusil à aiguille et aux impétueuses attaques à la baïonnette des Prussiens. Repoussé de position en position, à 3 heures du soir, le 6ᵉ corps autrichien était en pleine retraite et vivement poursuivi par la cavalerie prussienne. Outre les 2 étendards dont nous avons parlé, les vainqueurs recueillirent encore de nombreux trophées, 1 drapeau, 5 canons et 2,000 prisonniers. La victoire fut achetée par une perte de 600 hommes tués et blessés ; parmi ces derniers se trouvaient les généraux d'*Ollech* et de *Wnuck*.

Le 5ᵉ corps d'armée avait dû, ce jour-là, déboucher d'un défilé d'un mille de long au milieu des montagnes, en face d'un ennemi plus fort que lui de 6 bataillons ; il s'était brillamment acquitté de cette tâche, et, après avoir marché pendant 3 milles et avoir combattu près de huit heures, il était, dès le lendemain, assez reposé, il avait assez réparé ses forces, pour que le général *Steinmetz* pût continuer son mouvement offensif sans interruption. Le 6ᵉ corps autrichien, au contraire, était tellement épuisé et ébranlé par le combat du 27 juin, qu'après s'être retiré de nouveau sur Skalitz, le feld-maréchal lieutenant *Ramming* fut obligé, comme on le sut par une dépêche qui fut interceptée, d'envoyer dans la soirée demander un secours de deux brigades au 8ᵉ corps, qui se trouvait à Josephstadt, parce que le sien n'était pas en état de combattre le lendemain. Le feldzeugmeister *Benedek* ordonna en conséquence

au 8e corps de se rendre à Skalitz et d'entrer en première ligne pour combattre de nouveau; le 6e corps fut rappelé en réserve.

Combat de Skalitz, le 28 juin. — Le 6e corps d'armée prussien devait suivre le 5e par Glatz et Nachod; dès le 27 juin, une brigade de ce corps avait paru sur le champ de bataille de Nachod, de sorte que le général *Steinmetz* l'avait à sa disposition pour le moment où il reprendrait sa marche. Mais, d'un autre côté, lorsqu'il continua son mouvement offensif, le 28 juin au matin, il rencontra, à son départ de Nachod, où il avait bivouaqué, les troupes ennemies toutes fraîches. Le huitième corps autrichien s'était avancé, de son côté, dans l'intention de reprendre aux Prussiens le défilé de Nachod; mais il dut bientôt se retirer devant les colonnes prussiennes, dont l'entrain était irrésistible. Le terrain empêchait d'employer la cavalerie, mais l'infanterie prussienne n'en conquit que plus de lauriers : admirablement soutenue par l'artillerie, elle renversa l'ennemi de tous les côtés. A Skalitz, sur l'Aupa, le 8e corps prit, en arrière des chaussées élevées du chemin de fer, une dernière position extrêmement forte, et surtout appuyée par de nombreuses batteries ; mais les Prussiens l'enlevèrent également, à la baïonnette, non pas, il est vrai, sans éprouver de grandes pertes, et prirent Skalitz après un violent combat. L'archiduc *Léopold* dut se retirer avec le 8e et le 6e corps sur les hauteurs situées à l'ouest de Skalitz et abandonner aux Prussiens tout le terrain situé sur les bords de l'Aupa. Dans cette deuxième journée, le général *Steinmetz* avait encore remporté une victoire décidée, et, à partir de ce moment, il avait déjà mis deux corps d'armée hors d'état

de lui résister. 4,000 prisonniers, 8 canons et plusieurs drapeaux étaient les trophées conquis par la fermeté du général et la bravoure de son corps d'armée, qui, doué d'un élan invincible, devait encore se reposer par une nouvelle victoire, de trois journées de combat.

Combat de Jaromirz (ou mieux de *Schweinschædel*) le 29 juin. — En partant de Skalitz, le général *Steinmetz* devait appuyer à l'ouest, du côté de Kœnigshof, pour se rapprocher des autres corps de l'armée du *prince royal*, car, maintenant que les diverses colonnes avaient réussi à déboucher heureusement, la première chose à faire était de réunir l'armée entière, avant de reprendre la suite des opérations comprises dans le plan général. Des troupes fraîches ennemies étaient postées à Schweinschædel pour empêcher ce mouvement. C'était le 4ᵉ corps (feld-maréchal lieutenant *Festetics*) que *Benedeck* envoyait de Jaromirz à la rencontre du général *Steinmetz* après avoir rappelé à lui le 6ᵉ et le 8ᵉ corps. Mais, pas plus que les autres, ce corps ne put arrêter le 5ᵉ corps prussien sur le chemin de la victoire. Le général *Steinmetz* attaqua l'ennemi bien reposé, avec les mêmes troupes qui, pendant deux journées consécutives, avaient exécuté des marches fatigantes, soutenu des combats terribles et remporté des victoires décisives. La brigade Fleischhacker du 4ᵉ corps était détachée à Kœnigshof, où elle eut le même jour un combat à soutenir contre l'avant-garde du corps de la garde : le 4ᵉ corps, fort par conséquent seulement de 3 brigades, fut délogé de la position qu'il occupait à Schweinschædel après une lutte de 3 heures, et poursuivi par les Prussiens jusqu'à Jaromirz, sous le canon de Josephstadt. Ce jour-là, le combat fut surtout un grand combat d'artillerie, auquel prirent part

à la fin les canons de Josephstadt. Du reste, le feld-maréchal lieutenant *Festetics* avait eu la prudence d'ordonner la retraite à temps, de sorte que ses pertes furent insignifiantes, comparativement à celles que les autres corps autrichiens avaient éprouvées les jours précédents. En fait de prisonniers, il ne perdit que 800 hommes environ. Le général *Steinmetz* ne pouvait pas se hasarder à avancer isolément plus loin dans cette direction ; il plaça seulement devant Josephstadt un détachement d'observation, et appuya, au contraire, avec son corps, au nord-ouest, vers Gradlitz (à 1/2 mille à l'est de Kœnigshof), où se faisait la concentration de l'armée du *Prince royal*. Il y arriva dans la nuit du 30 juin, et rencontra le corps de la garde dans le voisinage. Le 6e corps, qui était parti de Glatz derrière le 5e, mais dont une seule brigade avait pris part aux combats du 28 et du 29, avec le corps du général *Steinmetz*, rejoignit également le 5e corps à Gradlitz le 30 juin, de sorte qu'à ce moment trois des corps de l'armée de Silésie étaient concentrés aux environs de Kœnigshof. Le 1er corps d'armée s'était arrêté à Arnau (à 1 mille et demi au nord de Kœnigshof) ; ainsi, quatre jours après son entrée en Bohême, toutes les colonnes de l'armée du *Prince royal* s'étaient heureusement réunies et avaient conquis la ligne de l'Elbe, depuis Arnau jusque vers Josephstadt. Quatre corps autrichiens, formant un ensemble plus fort que l'armée de Silésie tout entière, avaient été repoussés par elle, trois d'entre eux, complétement battus, et avaient laissé entre ses mains environ 10,000 prisonniers, 20 canons, 5 drapeaux et 2 étendards. Trois corps d'armée prussiens avaient fait toute cette besogne à eux seuls, car il n'y avait eu encore qu'une seule

brigade du 6e corps d'engagée, et ils avaient acquis ainsi, dès l'ouverture de la campagne, une telle prépondérance sur les troupes autrichiennes, qu'à partir de ce moment, si celles-ci combattirent, c'était plutôt pour l'honneur des armes que dans l'espoir de vaincre.

L'armée du prince *Frédéric-Charles* et l'armée de l'Elbe, numériquement supérieures à l'armée austro-saxonne qui leur était opposée, n'avaient eu jusque-là à livrer que de grands combats d'avant-garde, dans lesquels leurs forces avaient été sagement ménagées, et où n'avaient paru que deux ou, au plus, trois divisions. Il y avait donc plus de la moitié de l'armée prussienne entrée en Bohême par le nord, qui n'avait pas encore été engagée, car une petite moitié avait parfaitement suffi; elle avait, par des manœuvres habilement combinées et des attaques audacieuses, chassé l'ennemi des positions très-fortes qu'il occupait, dans la plupart des cas, avec des forces supérieures, et l'avait rejeté en huit jours, sur tous les points, à 14 milles en arrière.

Gitschin avait été désigné à l'avance comme point de réunion de toutes les armées qui entraient en Bohême : non-seulement, à la fin de juin, la 1re armée y était arrivée, mais encore, après y avoir livré un combat victorieux, elle l'avait dépassé et avait continué à marcher du côté du sud-est, et ainsi, elle s'avançan d'un côté, et l'armée de Silésie s'avançant de l'autre jusqu'à l'Elbe, des communications directes étaient établies et assurées entre toutes les armées.

Le Feldzeugmeister *Benedeck* avait dirigé de Josephstadt les mouvements isolés des divers corps de l'armée du nord, et se voyait forcé par la marche victorieuse des armées prussiennes au nord et à l'est, de prendre,

à la fin de juin, la détermination d'abandonner toutes les manœuvres isolées et de concentrer son armée à Kœnigsgrætz. Il était grand temps ; mais ce qui l'obligeait à prendre cette détermination, ce n'était pas seulement le mouvement de retraite de l'armée du général *Clam-Gallas*, comme il le disait dans son rapport à l'Empereur du 30 juin, mais aussi et surtout les échecs considérables que l'armée du *prince-royal* avait infligés à son aile droite. Sur les sept corps dont se composait son armée, cinq (le 1er corps et les Saxons, le 4e, le 6e, le 8e et le 10e) avaient été positivement battus et avaient subi de grandes pertes ; quelques corps de troupes étaient à peu près anéantis ; un autre corps (le 3e) avait également été au feu et y avait éprouvé des pertes sensibles, de sorte qu'il n'en restait plus qu'un seul (le 2e) qu'on pût regarder comme frais et entièrement intact. Il ne pouvait pas compter sur de nouveaux soutiens ni sur des renforts ; il fallait donc qu'il rassemblât toutes ses forces, pour tenter une dernière fois d'arrêter les progrès de ses ennemis.

En somme, l'armée du nord avait perdu en tout au moins 35 à 40,000 hommes, et la confiance superbe dont elle était autrefois remplie devait être profondément ébranlée, d'autant plus que, parmi les nombreux et rudes combats qui avaient été livrés depuis le commencement de la guerre, elle ne pouvait en citer qu'un seul où elle n'eût pas été battue. Le chiffre démesurément élevé des prisonniers devait également donner à réfléchir au Feldzeugmeister *Benedeck* pour l'avenir, et le confirmer dans la pensée de chercher son salut dans la défensive, et de faire une dernière tentative pour arrêter l'ennemi dans une forte position préparée d'avance.

Le prince *Frédéric-Charles* s'était avancé avec la

première armée formant le centre, jusqu'à Horsitz, à deux milles trois-quarts au nord-ouest de Kœnigsgrætz; l'armée de l'Elbe, formant l'aile droite, se trouvait à un mille trois-quarts plus au sud-ouest, à Smidar; les deux armées faisaient face au sud-est. L'armée de Silésie, formant l'aile gauche, était arrivée le 30 juin sur la ligne de l'Elbe et faisait face à l'ouest; elle fut donc obligée, pour se placer sur la ligne de bataille générale de l'armée, de faire, le 1er et le 2 juin, une grande conversion à gauche (1) avec Kœnigshof comme pivot. En conséquence, le corps placé à l'aile droite (1er corps), partit d'Arnau et s'avanca à deux milles et demi au sud vers Milletin; la première division de la garde avança de son côté vers Kœnigshof, tandis que la 2e division de la garde restait à Rettendorf et que les 5e et 6e corps demeuraient entre Gradlitz et Kukus sur la rive gauche de l'Elbe.

Du côté des Prussiens, on croyait que le Feldzeugmeister *Benedeck* accepterait la bataille décisive sur la rive gauche de l'Elbe, entre Josephstadt et Kœnigsgrætz, son front couvert par le fleuve, et ses deux ailes appuyées sur ces deux places, qui sont à deux milles l'une de l'autre; cette position aurait été assurément la meilleure qu'il pût prendre, à moins qu'il ne préférât se retirer immédiatement par Pardubitz et prendre position en arrière de l'Elbe.

Dans cette supposition, on laissa deux corps et demi de l'armée de Silésie sur la rive gauche de l'Elbe. Ils étaient en même temps chargés d'observer Josephstadt, et, dans le cas où la garnison de cette place exécuterait sur la rive gauche de l'Elbe une sortie offen-

---

(1) C'est un changement de front sur le centre, l'aile droite en avant.

sive, ayant pour but de menacer et de couper les communications avec la Silésie, ils devaient être en état de la repousser. Cette mesure, indiquée par la situation même des choses, eut une influence décisive sur la marche de la bataille de Kœnigsgrætz, car les deux corps d'armée et demi laissés sur la rive gauche de l'Elbe, ne purent arriver sur le champ de bataille que dans l'après-midi, parce qu'ils avaient eu non-seulement à passer l'Elbe, mais encore à faire une course de deux milles et demi.

Les trois armées d'opération étaient réunies sur une seule grande ligne de bataille, longue de plus de 4 milles : le moment était venu, où le roi devait prendre sur place le commandement en chef et la direction générale des opérations. Le 30 juin, *le Roi* quitta Berlin et, le 2 juillet, il rejoignit l'armée à Gitschin, à 3 milles d'Horsitz, et prit le commandement en personne. Vingt-quatre heures après, à la tête de la plus grande armée prussienne qui eût jamais été réunie sur un seul champ de bataille, il avait remporté la plus belle, la plus admirable victoire qui soit dans l'histoire des guerres.

Bataille de Kœnigsgrætz, le 3 juillet.

Le feldzeugmeister *Benedeck* avait choisi sa position en avant de Kœnigsgrætz, sur la rive droite de l'Elbe : placé en arrière de la Bistritz, petite rivière marécageuse, il avait derrière lui l'Elbe à 1 mille de distance : c'est là qu'il résolut de réunir toute son armée et d'offrir la bataille à l'ennemi. Au point de vue purement tactique, le champ de bataille était bien choisi pour une bataille défensive ; en effet, à partir de la Bistritz s'élevaient en pente douce des mouvements

de terrain et des groupes de collines séparés par des entonnoirs peu profonds, couverts de petits bois et de villages : ils offraient d'excellentes positions, surtout à l'artillerie, et permettaient d'établir des masses d'infanterie parfaitement à couvert dans les fonds. C'est à Chlum, au milieu du champ de bataille, près de la grande route d'Horsitz à Kœnigsgrætz par Sadowa, que les hauteurs atteignent leur plus grande élévation. De là, on pouvait étendre la vue sur tout le terrain en avant, tandis que du côté de l'ennemi, placé en bas, le regard ne pouvait nullement pénétrer dans la position choisie par *Benedeck* et surtout dans le terrain situé en arrière des hauteurs qui dominent le champ de bataille. Les positions des batteries étaient choisies avec une grande circonspection et pouvaient donner place à 500 canons au moins : les batteries pouvaient se soutenir mutuellement, et, comme elles étaient placées sur plusieurs lignes qui se commandaient, elles pouvaient concentrer un feu accablant sur quelques points importants. Pour les garantir du feu de l'ennemi, on avait creusé leurs emplacements (1); les portées des canons étaient marquées d'une manière particulière sur le terrain en avant et on avait débarrassé le champ de tir de tout ce qui pouvait l'obstruer dans quelques direc-

(1) Comme une partie des crêtes des hauteurs étaient étroites, on n'avait pas pu laisser les caissons et les chevaux tout près des batteries. C'est pour cela que, lorsque les Autrichiens battirent en retraite, ils ne purent atteler et emmener qu'une très-faible partie de leurs canons, et que la plupart restèrent sur place et tombèrent entre les mains des Prussiens. Ajoutons à cela que l'artillerie autrichienne continuait à tirer avec sang-froid jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour songer à sauver les pièces. Ainsi s'explique le nombre étonnant de canons que les Autrichiens ont perdus dans cette bataille ; il monte à plus du tiers du chiffre total.

tions importantes, en rasant des bouquets de bois. En un mot, on ne s'était épargné aucune peine, pour s'assurer des avantages les plus essentiels dans une bataille défensive, et pour favoriser le jeu de l'arme incontestablement la meilleure de l'armée autrichienne, c'est-à-dire de l'artillerie. On avait bien fait quelque chose pour la défense de l'infanterie ; on avait fait des abatis et construit des barricades, mais d'une manière tout à fait insuffisante, et surtout, les passages des cours d'eau et les villages situés dans les vallées en forme d'entonnoirs auraient dû être protégés davantage et mieux qu'ils ne l'étaient, et disposés pour la défense. L'aile droite de la position était couverte jusqu'à un certain point par la Trotina, ruisseau dont le cours forme un angle droit avec l'Elbe et qui coule dans une vallée profondément encaissée, marécageuse et difficile à traverser ; mais on aurait dû quand même assurer avec plus de soin la défense des points de passage par des travaux de fortification. L'aile gauche, au contraire, était en l'air et on n'avait pu l'appuyer qu'en la repliant en arrière sur les dernières hauteurs, et en l'établissant à Problus et à Prim.

D'un autre côté, par le fait qu'elle était placée *en avant* de l'Elbe, cette position présentait des inconvénients essentiels au point de vue de la stratégie ; en effet, entourée concentriquement par l'ennemi, elle pouvait être menacée sérieusement sur les flancs ; on ne pouvait exécuter dans l'intérieur que des mouvements offensifs sans étendue et, de plus, sur les derrières, l'Elbe était trop rapproché pour ne pas devenir dangereux dans le cas où l'on battrait en retraite, et encore plus dans celui où l'on subirait une défaite ; on avait tenté de prévenir ce danger en

jetant plusieurs ponts sous le canon de Kœnigsgrætz.

Le 1er et le 2 juillet, le feldzeugmeister *Benedeck* rappela à lui les corps qui se trouvaient encore sur l'Elbe au-dessus de Josephstadt : il concentra ainsi tout entière, sur le champ de bataille qu'il avait choisi, l'armée du Nord, dont la force montait encore à environ 170 à 180,000 hommes, et se prépara à livrer bataille. Beaucoup d'éléments faibles et douteux (1) avaient disparu de l'armée; mais aussi, bien des troupes d'élite avaient été décimées, la plupart des corps avaient éprouvé la supériorité de leurs adversaires, et l'armée avait subi de grandes pertes de matériel.

Mais plusieurs jours de repos avaient effacé les impressions décourageantes, et les troupes autrichiennes envisageaient la bataille sans rien perdre de leur courage et de leur désir de combattre; et même, par orgueil, les soldats l'appelaient de leurs vœux les plus ardents, pour réparer le plus tôt possible les brèches qui avaient été faites à l'honneur des armes autrichiennes. Les provisions d'armes, de munitions et de vivres rassemblées en abondance dans la place voisine de Kœnigsgrætz permirent de fournir à l'armée tout ce qui lui était nécessaire pour combattre, de sorte que,

---

(1) A ces éléments douteux appartenaient notamment les régiments italiens, qui ne combattaient qu'à contre-cœur sous les drapeaux de l'Autriche. On avait été obligé de tenir tous les régiments italiens loin du théâtre de la guerre d'Italie, et, par suite, 6 régiments d'infanterie et 2 bataillons de chasseurs, qui se recrutaient en Italie, avaient été attachés à l'armée du Nord, et le régiment italien Wernhardt, qui était en garnison à Mayence, avait été envoyé au 8e corps de la Confédération. De plus, dans l'armée du Nord, on avait, par prudence, évité de réunir les régiments italiens en brigades particulières; on les avait répartis isolément dans des brigades différentes.

bien armée, bien nourrie et reposée, elle attendait avec ses forces rafraîchies et avec confiance l'attaque de l'ennemi.

Les troupes prussiennes étaient fatiguées par une série continue de marches très-pénibles et de rudes combats, et, par suite, on avait l'intention de leur accorder un jour de repos le 3 juillet, peut-être même le 4 et de ne reprendre les opérations que le 4 ou le 5. Après l'arrivée du roi à Gitschin, cette mesure fut discutée et arrêtée dans un conseil de guerre tenu le 2 juillet à midi, et l'ordre d'exécution fut aussitôt expédié, de sorte que toute l'armée se voyait assurée d'avoir un jour de repos devant elle. Le prince *Frédéric-Charles* avait fait faire, dans la matinée du 2 juillet, quelques reconnaissances du côté de l'ennemi : elles revinrent dans l'après-midi, rapportant toutes l'avis que des masses de troupes considérables semblaient se concentrer en avant de Kœnigsgrætz. On en conclut que le feldzeugmeister *Benedeck* avait l'intention de recevoir la bataille de ce côté de l'Elbe. Comme on désirait amener le plus tôt possible une affaire décisive, on ne voulut pas laisser échapper l'avantage que l'on avait à livrer bataille sur la rive droite de l'Elbe. Le prince *Frédéric-Charles* envoya donc le soir, lorsque tous les rapports des reconnaissances furent arrivés, son chef d'état-major, le lieutenant général de *Voigts-Rhetz* au quartier général du roi à Gitschin, en le chargeant de lui annoncer cette importante nouvelle et de lui proposer de marcher sans retard, dès le lendemain, sur Kœnigsgrætz, pour offrir la bataille au feldzeugmeister *Benedeck*. Le général de *Voigts-Rhetz* arriva le soir à 11 heures à Gitschin; le roi donna immédiatement son consentement, et il était à peine minuit, que les ordres de détails étaient

envoyés aux commandants des corps d'armée, pour faire marcher en avant les trois armées entières le lendemain.

Le quartier général du prince royal était à cinq milles, celui du général *Herwarth* à trois milles de Gitschin; néanmoins, dès quatre heures du matin, ils avaient l'ordre entre les mains, et, vers sept heures, tous les corps d'armée étaient en marche.

Du côté des Prussiens, la bataille de Kœnisgrætz fut donc une bataille offensive, improvisée hardiment et subitement. Le plan général était le suivant : l'armée du prince *Frédéric-Charles*, qui se trouvait au centre et la plus rapprochée de l'ennemi, devait le contenir de ce côté de l'Elbe, pendant que les armées du *Prince royal* et du général *Herwarth*, qui étaient plus éloignées, se hâteraient d'accourir pour tomber sur ses flancs, le premier à droite et le second à gauche. Ce qu'on se proposait, ce n'était ni de repousser simplement l'ennemi, ni de le forcer seulement, par des manœuvres, à abandonner sa position. On voulait lui livrer une bataille décisive et d'extermination dans toute la force de l'expression; la seule crainte, l'unique souci que l'on eût au quartier général pendant la matinée du jour suivant, c'était que le Feldzeugmeister *Benedeck* n'acceptât pas la bataille et ne se retirât à temps, tellement tout faisait sentir la nécessité d'en finir.

Le *roi de Prusse* avait à peine rejoint son armée, encore étendue sur un espace considérable ; fatigué du voyage, il avait l'intention de s'assurer le lendemain en personne de la situation des choses et de l'état des troupes, et voilà que rencontrant tout d'un coup des chances de livrer une grande bataille, il avait repoussé toutes les hésitations que pouvait susciter la difficulté de mettre immédiatement en mouvement l'armée

entière, et pris, sans balancer, la résolution hardie de faire venir, dès le lendemain, 200,000 hommes de leurs bivouacs, répandus jusqu'à deux et trois milles en arrière, et de les concentrer pour livrer une bataille décisive.

L'histoire des guerres n'a rien à mettre à côté de cela. Cette détermination si importante avait été prise avec résolution; c'est avec la même résolution, avec la même promptitude que les ordres furent donnés, que les dispositions furent arrêtées en quelques heures de nuit, en vue d'une bataille gigantesque, qui devait être très-importante et très-grave par ses résultats, et décider du sort de deux grandes monarchies et de l'Allemagne entière.

Les troupes prussiennes avaient déjà besoin de repos; une partie devait être encore plus fatiguée par une marche de deux à trois milles, et, de plus, elles ne pouvaient venir que successivement prendre leur place de bataille; on allait les envoyer à la rencontre d'un ennemi, moins nombreux il est vrai, mais de bien peu, et bien reposé, qui attendait l'attaque dans une position choisie par lui, et, par conséquent, assurément forte, on pouvait le penser. Il était certain, qu'aux fatigues de quatre à cinq heures de marche qu'il fallait pour venir sur le champ de bataille, succéderait immédiatement une lutte terrible et harassante, qui durerait jusqu'à la nuit tombante. Mais toutes ces considérations n'avaient pas pu détourner le roi de sa résolution bien arrêtée, car il savait combien il pouvait compter sur l'enchaînement solide, et cependant souple de tout le mécanisme de l'armée prussienne. Il avait une confiance pleine et entière dans le courage inflexible, dans le dévouement, dans le grand fonds des soldats,

dans l'habileté et dans la promptitude d'intelligence de ses généraux et de ses officiers, et il était fermement convaincu que, même sans prendre de longues dispositions, ils seraient en état de marcher sans hésitation, même au milieu des circonstances très-compliquées et très-difficiles d'une bataille improvisée.

Pour la première fois, depuis les temps glorieux de Frédéric le Grand, l'armée prussienne était jugée digne d'avoir le bonheur d'être conduite à la bataille par son *roi*, par son chef en personne; elle était au plus haut point à la hauteur de cette confiance ; ni la faim, ni la soif, ni l'épuisement d'une marche longue et fatigante sur un terrain détrempé, ne purent paralyser son élan ; les pertes les plus fortes n'arrivaient pas à étouffer son enthousiasme et son abnégation, et, sur le champ de bataille, sous les yeux de leur *roi*, les divers corps furent saisis d'une noble et ardente émulation, et firent assaut de bravoure inébranlable et de persévérance calme et joyeuse au milieu du danger.

Le prince *Frédéric-Charles*, qui était le plus près de l'ennemi, craignant que celui-ci ne pût s'échapper par Kœnigsgrætz, avait réuni, dès minuit, ses trois corps à Millowitz, à un demi-mille au sud d'Horsitz, afin d'être prêt quand même, dans le cas où le Feldzeugmeister *Benedeck* voudrait profiter de la concentration de son armée pour attaquer la 1[re] armée sur la grande route d'Horsitz. Le 3 au matin, le prince se porta en avant sur la route de Kœnigsgrætz, jusqu'à Dub, où il s'arrêta dans une position couverte, de manière qu'il ne se trouvait plus qu'à un demi-mille environ de la position présumée de l'ennemi. D'Horsitz, il avait déjà détaché la 7[e] division (général de *Fransecky*) à Cerewitz (à un demi-mille au nord-est

du Dub) pour couvrir son flanc gauche. Un brouillard interrompu de temps à autre par une pluie fine et qui dura presque toute la journée, empêchait la vue de s'étendre au loin; il avait plu les jours précédents, et le sol était tellement détrempé, qu'il était extrêmement difficile d'exécuter aucune manœuvre en dehors du chemin, surtout pour l'artillerie. La reconnaissance de cavalerie de l'avant-garde envoyée du côté de la Bistritz, vint rendre compte que Sadowa, où la route traverse la Bistritz, était fortement occupé ainsi que les hauteurs de l'autre côté de la rivière. Bientôt s'engagea un combat d'artillerie à grande distance, entre les batteries autrichiennes, établies de l'autre côté de Sadowa, et les batteries prussiennes qui s'avançaient à ce moment et qu'on renforça peu à peu. Quoique manœuvrant à découvert, en face des nombreuses batteries autrichiennes qui étaient abritées, les batteries prussiennes soutinrent bravement le feu de l'ennemi, pour le détourner des masses d'infanterie qui avançaient.

Il était huit heures lorsque le *roi* rejoignit l'avant-garde de l'armée du prince *Frédéric-Charles* et prit le commandement sur place; l'avant-garde, formée par la division Horn du 4[e] corps, avançait sur Sadowa. La bataille ne s'engagea d'abord qu'au centre; plus tard, elle gagna l'aile droite, et en dernier lieu seulement l'aile gauche, de sorte, que pendant trois heures et demie, la 1[re] armée et l'armée de l'Elbe se trouvèrent seules en face de l'armée autrichienne tout entière, et encore, pendant ce temps, il n'y eut en réalité que trois corps d'armée (le 2[e] et le 4[e], une division du 7[e] et une division du 8[e]), qui soutinrent la lutte, car la première avait laissé en réserve le

3e corps, et la seconde, la 1re division (Etzel). Le soutien que devait donner l'armée du *prince royal* n'arriva que peu à peu à l'aile gauche; ce fut d'abord, vers onze heures et demie, la 1re division de la garde seule, bientôt après, le 6e corps d'armée, puis, vers quatre heures, le 1er corps d'armée, et vers cinq heures, la 2e division de la garde (1). Le 8e corps avait été désigné au départ pour servir de réserve; du 1er corps d'armée, l'avant-garde seule entra en ligne; du corps de la garde, ce fut surtout la 1re division qui fut engagée. Ainsi, il ne parut à cette bataille que six corps d'armée, le corps de cavalerie et la cavalerie de réserve de la 2e armée; par conséquent, le nombre des combattants s'éleva à peine à 150,000, chiffre inférieur à celui des forces de l'armée autrichienne, qui montaient à 180,000 hommes.

Le feldzeugmeister *Benedek* avait rangé son armée en bataille sur les hauteurs : de la droite à la gauche, de Ratschitz à Prim, son front de bataille avait une

(1) Pendant la nuit du 3 juillet, l'armée du prince royal bivouaquait extrêmement loin du champ de bataille. Le corps de la garde avait sa 1re division à Kœnigshof, sur la rive droite de l'Elbe, et la 2e à Rettendorf sur la rive gauche. La première avait 1 3/4 mille à faire pour arriver au champ de bataille; la deuxième en avait 2 1/2, et, de plus, il fallait passer l'Elbe. Cela explique comment la 1re division de la garde, qui, du reste, fut, à ce qu'il paraît, avertie plus tôt et prit au plus court en marchant à travers champs, put arriver sur le champ de bataille plusieurs heures avant la 2e. Le 1er corps d'armée bivouaquait à Chraustow sur la rive droite de l'Elbe, et avait 1 3/4 mille à faire; le 6e et le 5e corps, qui se trouvaient sur la rive gauche de l'Elbe, entre Gradlitz et à Kukus, avaient 2 1/4 milles à faire, et, de plus, à passer l'Elbe. Le 6e corps d'armée n'avait que trois brigades; il dut, en passant devant Josephstadt, en laisser une sur place, ce qui fait qu'il n'arriva que deux brigades sur le champ de bataille.

étendue de 1 3/4 mille. L'armée saxonne, établie à Prim et à Problus, formait l'aile gauche ; puis venaient, en allant vers la droite, d'abord le 10[e] et le 8[e] corps, puis le 4[e] corps, à cheval sur la route, et, à l'aile droite, le 3[e] et le 2[e] corps ; ces deux derniers corps devaient recevoir le choc de l'armée du *prince royal*, et par conséquent occupaient la place la plus dangereuse : c'étaient ceux qui avaient jusque-là éprouvé le moins de pertes, et c'est peut-être pour cette raison qu'on les avait choisis pour les placer à l'aile droite.

Les lignes des hauteurs offraient aux Autrichiens plusieurs positions favorables, situées les unes en arrière des autres, et garnies de fortes batteries; le point principal, la clef de toute la position était au centre, à Lipa et à Chlum. La Bistritz, qui couvrait le front, les ponts les plus importants, à Sadowa et à Nechanitz, étaient fortement gardés. Deux corps d'armée (le 1[er] et le 4[e]) étaient placés en réserve à Rozberitz, en arrière du centre, ayant à leur gauche toute la cavalerie de réserve (28 régiments de cavalerie).

Peu après huit heures, l'avant-garde de la 1[re] armée, la division Horn, s'était emparée du pont de la Bistritz à Sadowa ; mais on ne pouvait pas encore voir quelles étaient la position et la force de l'ennemi ; on pouvait seulement conclure du nombre des batteries ennemies, qui arrivaient de plus en plus nombreuses, que la plus grande partie des forces de l'armée autrichienne étaient réunies en avant de Kœnigsgrætz. Pour contenir l'ennemi, l'obliger à déployer ses forces et se rendre en même temps compte de sa position, le roi donna vers neuf heures au centre l'ordre de se porter sur la Bistritz : dans ce mouvement, le 2[e] corps devait passer à droite près de

Tresowitz, la division Horn, au centre, près de Sadowa, tandis que la division Fransecky, à gauche, avancerait de Cerekwitz vers Benatek. Ces quatre divisions s'élancèrent en effet en avant, mais elles rencontrèrent bientôt des forces supérieures, et se trouvèrent exposées aux coups de batteries d'obusiers, dont le feu causa dans leurs rangs de tels ravages, qu'elles durent se contenter de garder le terrain qu'elles avaient conquis. Ces divisions furent pendant plusieurs heures dans une situation pénible, s'obstinant à rester là où elles étaient, couvertes seulement en partie et accablées d'obus par l'ennemi. Elles ne devaient et ne pouvaient pas avancer, et, d'un autre côté, les ordres qu'elles avaient reçus et l'honneur militaire leur interdisaient de reculer. Elles ne pouvaient être que faiblement soutenues par l'artillerie, car l'artillerie ennemie qui couvrait les positions était beaucoup trop supérieure : il fallut des efforts presque surhumains, pour amener, sous un feu extrêmement violent, quelques batteries sur les hauteurs situées en avant d'elles et pour soutenir une lutte aussi inégale avec un véritable mépris de la mort. Les pertes étaient considérables au centre, mais toutes les troupes tenaient héroïquement à leurs postes d'honneur. La division Fransecky surtout, qui formait l'aile gauche, obligée de combattre dans une position à peu près isolée à Benatek, avait la place la plus dure, et on pouvait regarder comme un bonheur que l'ennemi, qui se trouvait en force devant elle, et dont l'aile droite n'avait pas encore autre chose à faire, ne l'eût pas réunie tout entière, pour accabler cette division.

Le plan général des Prussiens consistait à attendre le mouvement décisif qui devait anéantir les deux ailes

de l'ennemi, et, jusque-là, à maintenir le combat au centre. On ne devait et on ne pouvait donc pas craindre de faire de grands sacrifices sur ce point, pour atteindre le but principal de la bataille, l'anéantissement de l'ennemi.

A l'aile droite, l'armée de l'Elbe, partie de Smidar, avait 1 1/4 mille à faire; elle devait passer la Bistritz à Nechanitz, en face de l'aile gauche de l'ennemi, et ensuite menacer son flanc gauche. Les Saxons avaient coupé le pont de la Bistritz à Nechanitz; l'avant-garde dut le rétablir sous le feu de l'ennemi et put alors se porter sur Lubno. Les Saxons, repliés en arrière, occupaient sur le flanc à Prim et à Problus une position extrêmement bonne : la division Munster marcha en avant pour l'attaquer de front, tandis que la division Canstein cherchait à la tourner par le flanc gauche. La lutte fut longue et sanglante : les Saxons défendirent les deux villages avec opiniâtreté et avec une grande bravoure; mais enfin, au bout d'une heure, les deux divisions Munster et Canstein réussirent à enlever Prim et Problus : alors s'engagea une lutte désespérée autour de chaque maison ; mais les Prussiens finirent par rester maîtres des deux villages : les Saxons tentèrent encore de reprendre leurs positions, mais ils furent repoussés. L'artillerie saxonne postée à Prim et à Problus était plus nombreuse que l'artillerie prussienne, et il avait fallu que celle-ci fît les plus grands efforts pour la faire taire et la dompter : outre des canons-obusiers dont la construction lui était particulière, elle avait des canons se chargeant par la culasse, qui lui avaient été donnés précédemment par la Prusse, comme cadeau d'ami et de confédéré, de sorte que sur ce point du champ de bataille il y avait des deux

côtés des canons du modèle prussien et fabriqués en Prusse, qui tiraient les uns sur les autres et cherchaient à se détruire.

Immédiatement après l'armée de l'Elbe et à sa gauche, venait le 2e corps d'armée; après avoir passé la Bistritz, il s'était dirigé à gauche vers Dohalicka; là il eut à soutenir, dans les bois et les villages qui couvrent la vallée de la Bistritz, une lutte qui dura plusieurs heures, avec des alternatives de succès et de revers, qui lui coûtèrent de lourds sacrifices. Lorsqu'enfin il les eut enlevés à l'ennemi après un rude combat, les nombreuses batteries autrichiennes (près de 200 pièces) qui couvraient les hauteurs l'accablèrent d'obus, tellement que d'heure en heure le danger d'une destruction complète devenait pour lui de plus en plus imminent. Les braves Poméraniens durent rester six heures pleines sous ce feu infernal des obusiers, sans manger, trempés, gelés, fatigués par les efforts qu'ils avaient faits et par une marche de nuit, et, ce qui était le plus dur pour eux, condamnés à le supporter passivement. Ce sont les épreuves les plus difficiles et les plus dures que les soldats puissent avoir à supporter; le corps d'armée de Poméranie les supporta avec résignation et fermeté, sans murmurer et sans faiblir, inébranlable dans la conviction de la nécessité de ce sacrifice.

Les deux divisions du 4e corps d'armée se trouvaient dans une situation également dangereuse : la 8e division (*Horn*), dans un petit bois à l'est de Sadowa, qu'elle prit après un rude combat, la 7e (*Fransecky*), au sud-est de Benatek, dans un bois situé en avant de ce village, par où elle devait établir sa communication avec la 8e division, et où elle soute-

nait un combat violent. La situation périlleuse de ces deux divisions, et les graves pertes que leur avait fait subir la grêle continue d'obus dont les couvrait l'ennemi, paraissaient près d'épuiser leurs forces ; vers midi, le prince *Frédéric-Charles* se vit obligé de diriger sur Sadowa le 3e corps d'armée, sa dernière réserve d'infanterie, pour être prêt, en cas de malheur, à recueillir et à soutenir la 8e division, ou à la relever. Mais le secours de l'armée du *prince royal*, que l'on attendait depuis si longtemps et que l'on désirait si ardemment, arrivait enfin à la 7e division par la gauche : à onze heures un quart, la 1re division de la garde, marchant en tête du corps de la garde, avait atteint les hauteurs de Chotieborek après une véritable marche forcée ; sans perdre un moment, et sans attendre les troupes de la 2e armée dont une partie était encore loin, elle se dirigea immédiatement sur l'aile droite de l'ennemi.

La 7e division avait surtout besoin d'être dégagée ; la 1re division de la garde lui rendit ce service, et il était grand temps, car elle avait été obligée de céder devant les assauts répétés d'un ennemi supérieur en nombre et de reculer jusqu'à Benatek : c'est là que son chef, le général *Fransecky*, fit entendre ces paroles héroïques : « Assez reculé ! Mourons ici ! » qui électrisèrent officiers et soldats ; c'est là que tous jurèrent de résister jusqu'au bout, en bravant la mort. Les treize bataillons qui composaient la 1re division de la garde, protégés par leur artillerie, que vinrent appuyer quatre batteries du 6e corps, s'élancèrent vers Horzinowes, point extrême de l'aile droite de la position ennemie : l'ennemi dut cesser la lutte qu'il soutenait contre le général *Fransecky*, et où il

avait la supériorité, pour courir avec toutes ses forces au-devant du nouvel adversaire qui lui surgissait. Une grande partie de l'artillerie autrichienne, qui avait jusqu'à ce moment tellement accablé l'aile gauche de l'armée du prince *Frédéric-Charles*, dut s'éloigner pour prendre position sur le flanc, à l'est d'Horzinowes, en face de la 1re division de la garde et du 6e corps d'armée qui commençait à se montrer.

Les premiers coups de canon du combat d'artillerie qui commença sur ce point vers midi moins un quart, ranimèrent les espérances au centre de l'armée prussienne, car ils annonçaient clairement et d'une voix de tonnerre que le prince royal était arrivé à l'aide et qu'il allait bientôt se produire dans la situation un changement qui promettait la victoire.

Le 6e corps (général *de Mutius*) était arrivé par le nord sur la Trotina; la 11e division (*Zastrow*) la traversa à Ratschitz, après un violent combat, tandis que la 12e division (*Prondzynsky*) se dirigeait plus au sud-ouest, tout contre l'Elbe, vers le village de Trotina. Pendant que la 1re division de la garde allait heurter l'extrême aile droite de l'ennemi, le 6e corps d'armée menaçait tellement son flanc droit, qui restait à découvert, que les Autrichiens durent replier toute leur aile droite, depuis Horzinowes jusqu'à la hauteur de Sendraschitz et l'établir là, sur le flanc, dans une position qui faisait à peu près un angle droit avec leur ligne de bataille. Le pont important de la Trotina, sur lequel passe, à Trotina, la route de Josephstadt à Kœnigsgrætz, fut confié à la brigade « noire et jaune » du 2e corps, qui s'était illustrée dans le Schleswig par sa bravoure, et se composait des régiments Grand-Duc de Hesse et Roi des Belges et du 3e bataillon de chasseurs. Ces

troupes d'élite furent encore renforcées de quelques détachements saxons et particulièrement d'artillerie à cheval.

Mais cette nouvelle position fut à son tour bientôt enlevée aux Autrichiens ; s'élançant irrésistiblement en avant, la division de la garde enleva Moslowied, pendant que la 11e division enlevait Sendraschiz et la 12e, Trotina. L'aile droite des Autrichiens, forte de deux corps d'armée, dut se retirer devant les trois divisions prussiennes, pour prendre une troisième et dernière position, en suivant les hauteurs, de Chlum à Nedelist, prise en flanc par le feu des 42 canons du 6e corps d'armée, dont le général *Herkt* avait formé une seule grande batterie, tandis que l'artillerie de la garde, soutenue par une partie de l'artillerie du 6e corps, continuait à exercer ses ravages sur son front.

La manière énergique dont les trois divisions de l'armée du prince royal avaient pris part à la bataille avait permis à l'armée du prince *Frédéric-Charles* de respirer, et le feu terrible de l'ennemi n'eut pas plutôt commencé à diminuer, que toutes les troupes, électrisées, s'élançèrent de nouveau. Le 3e corps d'armée fut envoyé au delà de Sadowa, pour soutenir la division Horn et la relever en partie, et là, dans la vallée de la Bistritz, il eut occasion de montrer sa solidité et sa ténacité sous un feu d'obusiers encore meurtrier ; mais bien que ce fussent des troupes fraîches, elles ne purent pas avancer plus près des positions principales de l'ennemi. D'un autre côté, vers midi et demi, l'artillerie de réserve de la 1re armée avait réussi à s'établir au nord-est de Sadowa, dans une position d'où elle pouvait battre efficacement la principale position de l'ennemi à Chlum, de sorte qu'à ce moment, il y avait

bien sur toute la ligne 500 canons prussiens en action. De son côté, la division Fransecky avait rompu le charme qui l'arrêtait, et, marchant en avant en même temps que la 1re division de la garde et à sa droite, elle avait pris Cistowes. La communication était ainsi établie entre l'armée du prince *Frédéric-Charles* et celle du *prince royal,* et elle fut complétée et assurée par l'arrivée du 1er corps d'armée, qui vint remplir cette lacune.

La 1re division de la garde, renversant tout devant elle, se trouva bientôt en face de la position centrale des Autrichiens, entre Chlum et Rozberitz. Les obstacles du terrain avaient empêché l'artillerie de la garde de la suivre; la 2e division de la garde n'était pas encore arrivée; la 1re division de la garde se trouvait donc isolée et abandonnée à ses propres forces. Mais son brave commandant, le lieutenant général *Hiller de Gœrtringen,* digne fils du héros de Mœckern, reconnut d'un coup d'œil l'importance de ce moment, et, comptant sur la bravoure de ses troupes, il dirigea hardiment et intrépidement sa division, au milieu d'un feu meurtrier, sur le centre de la résistance des Autrichiens, c'est-à-dire sur la hauteur où se trouve la forte position de Chlum. Il ne devait pas voir le triomphe obtenu par son héroïque détermination; il trouva dans cette attaque la mort des héros; mais ses braves bataillons montèrent à l'assaut de la hauteur, enlevèrent un grand nombre de canons, puis Chlum et Lipa, après une vigoureuse résistance de l'ennemi. Un peu plus à gauche, un détachement enlevait en même temps le village de Rozberitz, en arrière duquel il se trouvait tout d'un coup en face de la réserve autrichienne tout entière réunie sur ce point.

Evidemment, sur tous ces points importants les Au-

trichiens avaient été surpris par la hardiesse et l'entrain de l'attaque des troupes de la garde, car, au moment décisif, il n'y avait à Chlum que la brigade Appiano du 3e corps, qui fût en place pour défendre la clef de toute la position. Le feldzeugmester *Benedek* s'était porté peu de temps auparavant à son aile droite, qui combattait encore contre le 6e corps à Nedelist, et ce fut seulement en revenant, qu'il apprit que l'ennemi avait poussé une pointe hardie qui le plaçait sur ses derrières ; il courut même le danger d'être fait prisonnier, car, en retournant, avec sa suite, vers sa réserve, il se heurta contre des détachements prussiens. Le premier moment de surprise passé, les corps autrichiens, et particulièrement la réserve, firent tout leur possible pour reprendre la position perdue. La division de la garde, assaillie de tous les côtés, se trouvait dans une situation difficile pour défendre le terrain qu'elle avait gagné ; Rozberitz, faiblement occupé, fut perdu, puis repris par le 2e bataillon du 3e régiment de la garde, et, malgré les assauts livrés par des masses supérieures en nombre, il s'y maintint solidement, grâce à la rapidité du tir du fusil à aiguille ; les colonnes autrichiennes revinrent quatre fois à l'assaut pour reprendre Lipa et Chlum, et, pour les conserver, la division de la garde dut employer jusqu'à son dernier homme. Enfin, après bién des alternatives et plusieurs heures de combat pour conserver Chlum, le prix de la victoire, la division de la garde vit arriver un secours efficace : l'avant-garde du 1er corps d'armée parut sur le champ de bataille, et, pour remercier la 1re division de la garde de ce qu'elle avait fait pour lui à Trautenau, elle vint se placer à côté d'elle, et s'y comporta si vaillamment, que les

Autrichiens renoncèrent à tenter de reprendre leur position centrale.

Les Autrichiens avaient perdu la bataille ; peu à peu le feu de leur artillerie faiblit, et les corps d'infanterie du centre et de l'aile gauche commencèrent à battre en retraite, en faisant encore assez bonne contenance. Mais le tableau devait bientôt changer. Toute la ligne prussienne s'élança en avant et gravit les hauteurs au pas de course; du sommet de chacune d'elles les canons et les fusils à aiguille lancèrent la mort et la destruction dans les colonnes qui se retiraient, et bientôt les rangs commencèrent à se rompre; les hommes accélérèrent de plus en plus le pas et finirent par prendre complétement la fuite. Les canons établis sur le flanc du 6e corps d'armée exercèrent surtout de véritables ravages dans les masses profondes qui se précipitaient vers la vallée de l'Elbe.

Vers 3 heures et demie, le roi s'était mis à la tête de toute la cavalerie de réserve, pour poursuivre l'ennemi et écraser tout ce qui pouvait encore essayer de résister. Ces puissantes masses de cavalerie se dirigèrent sur Stresetitz, situé au sud de Chlum et de la chaussée. Alors eut lieu, dans cette vaste plaine unie, une terrible rencontre entre elles et toute la cavalerie de réserve autrichienne, qui se sacrifiait pour couvrir la retraite de l'infanterie et de l'artillerie. La belle et brave cavalerie impériale, l'orgueil de l'armée autrichienne, succomba, et avec elle fut brisée la dernière résistance sur le champ de bataille. La poursuite fut continuée sans interruption jusqu'au moment où la tombée de la nuit, l'Elbe et les canons de Kœnigsgrætz vinrent y mettre fin. Une partie de la cavalerie autrichienne se dirigea au sud vers Pardubitz; ce qui

restait des autres corps de l'armée se retira vers l'est, sur Kœnigsgrætz et au delà de l'Elbe.

La perte totale des Autrichiens pouvait monter à 40,000 hommes; 174 canons, 18,000 prisonniers et 11 drapeaux tombèrent entre les mains des Prussiens, qui avaient acheté cette belle et brillante victoire au prix d'une perte de 10,000 morts et blessés,

Une seule journée d'été, qui avait été pour les troupes prussiennes un jour de marche et de bataille, avait suffi pour briser les forces d'une grande puissance et la mettre hors d'état de résister; dans le court espace de moins de 24 heures, la bataille est subitement résolue, les dispositions sont prises, les troupes exécutent des marches de plusieurs milles pour se concentrer sur le champ de bataille, enfin une bataille colossale est livrée et finit par la défaite et l'anéantissement d'un adversaire brave et fort!

Le roi avait donc bien raison, dans son ordre de l'armée du 4 juillet, de remercier ses braves troupes de ce qu'elles avaient fait, par ces paroles aussi belles que vraies :

« *La journée de Kœnigsgrætz a coûté de lourds sacrifices, mais c'est une journée glorieuse pour toute l'armée, sur qui la patrie a les yeux fixés avec orgueil et admiration.* »

Quant à lui, comme il le disait lui-même, il voyait la plus belle récompense de ses soins et de ses peines *dans les yeux de ses soldats*, qui, le voyant sur le champ de bataille partager avec eux le danger, la fatigue, la faim et la soif, faisaient éclater sans fin, de tous côtés, leur joie d'avoir été conduits par lui à la bataille, à la victoire!

CAMPAGNE DE L'ARMÉE DU MEIN.

Le général *Vogel de Falckenstein* était chargé de garder les provinces occidentales de la Prusse, et avait toute liberté d'action; pour lui former une armée, on avait momentanément abandonné tous les points d'importance secondaire, et on l'avait composée de troupes tirées de la Westphalie, des duchés de l'Elbe et des places fédérales évacuées par les Prussiens et les Autrichiens: elle montait à 53,000 hommes environ. Ces formations nouvelles, au commencement d'une guerre, ont un côté délicat; des troupes jusqu'à ce jour étrangères les unes aux autres, sont réunies sous les ordres de chefs qui leur sont inconnus, pour former un ensemble dans lequel ne peuvent pas exister encore de bas en haut et de haut en bas une confiance ferme, profondément enracinée pendant la paix, et l'esprit de corps. Mais comme on voulait avant tout, dans cette guerre, pouvoir arriver sur le point décisif, en Bohême, avec autant de forces et des forces aussi intactes que possible, on fut obligé de prendre cette mesure d'économie militaire, du reste aussi habile qu'énergique; le général auquel on confia ce commandement sut faire en peu de temps un tout solide des éléments épars de son armée, de sorte que le sentiment de la confraternité d'armes la plus intime et d'une confiance mutuelle s'y répandit bien vite.

Une deuxième difficulté se présenta au général *de Falckenstein:* c'est qu'avant de s'occuper de la tâche principale qui lui était confiée, il eut à remplir d'autres

missions, importantes et difficiles : d'abord, il fut chargé d'occuper deux États de la confédération, et ensuite, d'une autre mission qui se rattachait à celle-là, c'est-à-dire de poursuivre l'armée hanovrienne et de la mettre hors d'état de nuire. Au lieu de pouvoir concentrer son armée, il dut la disperser dans toutes les directions et en perdre de vue une partie. Il perdit ainsi 14 jours précieux pour son opération principale, et fut obligé de laisser à ses adversaires un temps dont ils avaient le plus grand besoin pour achever leurs armements et leurs formations. Il n'est pas douteux que s'il avait pu, dès le 18 ou le 19 juin, se concentrer à Wetzlar et marcher de là sur Francfort avec 2 ou 3 divisions, la formation du 8e corps fédéral n'aurait pas été achevée et que ses éléments auraient été dispersés avant que la prudente armée bavaroise eût fait un seul pas en avant.

D'un autre côté, au milieu des autres affaires qui lui tombaient subitement sur les bras, le général *de Falckenstein* put voir une faveur du sort dans ce fait que ses principaux adversaires, l'armée bavaroise et le 8e corps fédéral, restèrent inactifs et se contentèrent de faire de petites démonstrations, pendant tout le temps qu'il fut occupé, et qu'ils ne commencèrent à entrer réellement en action qu'à la fin de juin, lorsque la capitulation de l'armée hanovrienne lui avait rendu toute la liberté de ses mouvements et qu'à la suite des opérations exécutées contre cette armée, il avait concentré toute son armée à Gotha et à Eisenach.

Forces des deux partis.

L'armée du général *de Falckenstein* fut, à partir de

ce moment, désignée officiellement sous le nom d'*«Armée du Mein»*; elle se composait de 3 divisions: la 13e division du 7e corps d'armée (lieutenant général *de Gœben*), la division formée des garnisons des places fédérales de Mayence, Rastadt, Luxembourg et Francfort-sur-le-Mein, et la division combinée qui avait occupé le Schleswig (lieutenant général *de Manteuffel*). Elle comptait en tout :

15 régiments d'infanterie.	45,000	hommes.
4 régiments de cavalerie.	2,400	*id.*
2 bataillons de Saxe-Cobourg. . . . . } 1 bataillon de Lippe-Detmold . . . . }	3,000	*id.*
16 batteries.	3,000	*id.*
Total	53,400	et 96 canons.

Les 5 bataillons de landwehr qui avaient combattu à Langensalza étaient rentrés dans leurs garnisons.

L'effectif de l'*armée bavaroise* (16 régiments d'infanterie, 3 bataillons de chasseurs, 12 régiments de cavalerie, 136 canons) monte en tout, sur le pied de guerre, à 86,000 hommes, sans compter les réserves et la landwehr. Maintenant, les hommes à imagination, en Bavière, ajoutaient encore à ce chiffre les nombreux hommes de la réserve et de la landwehr, et arrivaient ainsi à un effectif formidable de près de 150,000 hommes, en supposant que l'ennemi laissât seulement le temps absolument nécessaire pour achever ces nouvelles formations, et ce temps n'était pas peu de chose.

Mais, en Bavière, ni les réserves ni la landwehr ne peuvent peser dans la balance dans une guerre promptement commencée et vivement conduite (1). De plus,

(1) En Bavière, les *réserves* équivalent à la landwehr en Prusse;

sur les 86,000 hommes que compte la véritable armée sur le pied de guerre, il y a des déductions considérables à faire, par exemple, 20,000 hommes de troupes de dépôt qu'on ne peut pas employer immédiatement, au moins 16,000 hommes de garnison dans les places du pays et dans celles de la confédération, de sorte qu'en réalité, *l'armée active* se réduit à environ 50,000 hommes.

Le commandement en chef de cette armée avait été confié au vieux prince *Charles de Bavière;* elle était formée de 3 divisions d'infanterie (à 2 brigades de 2 régiments d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, 1 régiment de cavalerie, 1 batterie) et une brigade d'infanterie de réserve, une réserve de cavalerie de 8 régiments avec 2 batteries à cheval, et une réserve d'artillerie de 10 batteries. Les bataillons d'infanterie étaient de 960 hommes, les régiments de cavalerie de 600, une division d'infanterie de 11,000 environ. L'armée avait 136 canons.

Le 8e *corps fédéral allemand* qui se formait à Francfort-sur-le-Mein sous les ordres du prince *Alexandre de Hesse*, feld-maréchal lieutenant de l'armée autrichienne, ne se composait, d'après l'organisation militaire de la confédération, que de contingents du Wurtemberg,

---

mais elles n'ont pas de cadres en temps de paix, et on n'apporte pas un soin suffisant à l'entretien de leur effectif, de leur habillement et de leur armement. Elles figurent dans les comptes sur le papier, mais dans le cours de la campagne, nous le verrons plus loin, elles n'ont paru qu'une fois, à Bayreuth, et encore pas de manière à prévenir en faveur de l'institution. Il est de notre devoir de protester au nom de la brave landwehr prussienne contre tout parallèle entre elle et les réserves bavaroises. La *landwehr* bavaroise n'est pas autre chose qu'une garde nationale des villes, sans organisation militaire fixe, et n'a aucune valeur pour la guerre.

du grand-duché de Bade et de la Hesse-Darmstadt : chacun de ces États devait lui fournir une division. Mais on y avait encore ajouté, illégalement si l'on se plaçait au point de vue du droit fédéral, le contingent du duché de Nassau, qui faisait partie d'un autre corps fédéral, l'armée de la Hesse-Électorale, et enfin une division autrichienne, formée des garnisons de Francfort et des places fédérales de Rastadt et de Mayence.

Par suite de ces adjonctions, le 8ᵉ corps fédéral était composé ainsi qu'il suit :

Divison wurtembergeoise (lieutenant général de Hardegg).

(6 régiments d'infanterie, en 2 brigades, 14 escadrons, 52 canons) . . . . 14,000 h

Division badoise (lieutenant général prince Guillaume de Bade).

(4 régiments d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, 2 bataillons de fusiliers, en 2 brigades, 11 escadrons, 38 canons). . . . . 12,000 h.

Division de Hesse-Darmstadt.

(4 régiments d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, en 2 brigades, 8 escadrons, 24 canons) . . . . 10,000 h.

Contingent de Nassau.

(2 régiments d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs). . . 5,000 h.

Armée de la Hesse-Électorale.

(3 régiments d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, 1 bataillon de tirailleurs, 8 escadrons, 25 canons). . . . . 9,000 h.

Division autrichienne (feld-maréchal lieutenant comte Neipperg).

(4 régiments d'infanterie). . . . . 12,000 h.

TOTAL : 23 régiments d'infanterie, 7 bataillons de fusiliers, chasseurs et tirailleurs, 41 escadrons, 139 canons. . . . . 62,000 h.

Dans la séance de la diète du 14 juin, Bade avait

9

voté contre la proposition de l'Autriche et, par conséquent, avait l'intention de ne prendre aucune part à la mobilisation demandée pour faire la guerre à la Prusse. Cependant, la pression exercée sur le grand-duc de Bade par les autres États de l'Allemagne du sud et par le parti ultramontain autrichien qui dominait dans le pays, l'obligea, après une longue résistance, à mobiliser son armée et à l'envoyer rejoindre le 8ᵉ corps fédéral. De là il résulta naturellement, on le comprend, que cette mobilisation ne se fit pas avec une hâte fiévreuse et que les Badois ne se battirent contre les Prussiens que parce que leur souverain et les nécessités de la guerre les y obligeaient. L'armée de la Hesse-Électorale n'avait non plus nulle envie de combattre à mort contre la Prusse, et d'ailleurs elle était peu apte à exécuter les opérations d'une campagne, car elle était toujours restée immobile dans sa patrie. En outre, l'armée de la Hesse-Électorale se trouvait prise dans une espèce de dilemme : d'un côté, son souverain lui avait donné l'ordre de se retirer sur le pays de Fulde; mais, d'un autre côté, il ne lui avait pas ordonné de quitter le pays, ni de se joindre au 8ᵉ corps fédéral, auquel elle n'appartenait en aucune façon. Son commandant en chef, le général de *Lossberg*, l'avait fait sous sa responsabilité, sur un ordre de la Diète. Par suite, les Hessois se tinrent à distance du théâtre réel de la lutte et restèrent jusqu'au dernier moment à Mayence ou aux environs. Mais, même en retranchant du 8ᵉ corps fédéral le chiffre de l'armée de la Hesse-Électorale en entier, il restait encore plus de 50,000 hommes disponibles. Ainsi, au moment où les opérations allaient commencer, il y avait deux armées de l'Allemagne du sud, chacune de 50,000 hommes, contre une armée

prussienne de 53,000 hommes seulement. A elles deux, ces deux armées avaient deux fois plus d'infanterie et trois fois plus de cavalerie et d'artillerie que l'armée prussienne.

Néanmoins, le général *de Falckenstein* prit l'initiative, d'après l'habitude adoptée par la Prusse pendant toute cette guerre, et n'hésita pas un instant à prendre résolûment l'offensive contre des adversaires supérieurs en nombre.

Attitude des troupes fédérales de l'Allemagne du sud jusqu'à la fin de juin, et événements généraux.— Le rassemblement du 8e corps fédéral ne se faisait que peu à peu, aux environs de Francfort-sur-le-Mein; les Wurtembergeois se réunirent d'abord aux troupes de la Hesse-Darmstadt et de Nassau, puis vinrent les Autrichiens, qui arrivèrent le 23 juin, et en dernier lieu les Badois, qui n'avaient été mobilisés que le 20 juin. Quoique les troupes des contingents fussent arrivées au rendez-vous, il y avait encore bien des préparatifs à faire, bien des objets d'équipement à acheter, pour pouvoir commencer les opérations; il fallait surtout former les convois de munitions et de vivres et les ambulances de campagne indispensables dans toute guerre. Le 8e corps avait toujours été renommé en temps de paix pour les soins de l'éducation militaire qu'on y prenait plus que dans tout autre, en prévision du cas où une guerre éclaterait. Mais maintenant, la pratique ne répondait pas à la théorie et il s'en fallait encore du tout au tout, que ce corps fût apte à mener rapidement des opérations de guerre. Son commandant en chef s'en aperçut parfaitement; par suite, il se contenta provisoirement de faire exécuter des mouvements stratégiques aux troupes, en les faisant changer continuellement d'em-

placement, et en leur faisant faire des marches et des contre-marches, sans changer de place au bout du compte. Formant une espèce de grande sauvegarde autour des restes de la Diète qui continuaient à siéger à Francfort, le 8e corps fédéral ne faisait que tourner dans les environs de cette ville, sans s'en éloigner; enfin, à la fin de juin, il prit au nord de Francfort une grande position, habilement choisie : la raison de ce choix était évidemment de couvrir surtout ce point contre toute attaque qui viendrait de l'ouest, du nord ou de l'est. Le quartier général était à Friedberg. Le véritable front était tourné du côté du nord, bien que pour le moment il n'y eût pas de troupes prussiennes de ce côté et qu'on ne dût même pas les attendre par là prochainement. Depuis le départ de la division Beyer, Wetzlar, l'enclave prussienne, était complétement abandonnée par les troupes prussiennes; mais ce ne fut que le 2 juillet que les troupes fédérales prirent possession, pour quelques jours, de cet appeau laissé sans défense devant elles.

Pendant que la Prusse ouvrait la guerre de la manière la plus large et la plus brillante, conquérait en quelques jours trois des Etats moyens les plus importants, et, sans perdre de temps, allait chercher son principal adversaire jusque dans son propre pays, les Etats de l'Allemagne du sud ne faisaient que donner des coups d'épingle, qui pouvaient bien blesser et irriter la Prusse, mais non pas lui porter de profondes atteintes. A Francfort et à Hombourg, les stations du télégraphe prussien furent saisies et détruites ; dans la capitale de la confédération et à Mayence, on chassa de la ville d'une manière méprisante et inhumaine tous les employés prussiens et leurs familles; à Rastadt et Francfort, on

opéra, par ordre de la Diète, la saisie du matériel des casernes et des hôpitaux que les garnisons prussiennes avaient laissé à leur départ; enfin, pour pousser ces petitesses jusqu'au bout, on enleva leurs armes aux soldats prussiens laissés malades à l'hôpital de la place fédérale de Rastadt. De plus, le 25 juin, la Diète avait chargé le Wurtemberg de saisir la principauté de Hohenzollern au nom de la confédération, afin d'avoir au moins entre les mains un petit gage appartenant à la Prusse, en compensation du Hanovre, de la Saxe et de la Hesse-Électorale, que cette puissance avait occupés. Le Wurtemberg exécuta cet ordre avec le plus grand empressement : dès la nuit suivante, un bataillon wurtembergeois entra dans la principauté, en prit solennellement possession au nom de la confédération, et chassa les autorités prussiennes, car le commissaire wurtembergeois voulait les obliger à rompre le serment qu'elles avaient prêté au roi de Prusse et à prêter serment de fidélité et d'obéissance à une nouvelle puissance imaginaire. Quelle différence avec la conduite des commissaires prussiens dans la Saxe, le Hanovre et la Hesse-Électorale ! Ils cherchaient par tous les moyens à faciliter aux employés la continuation tranquille de l'exercice de leurs fonctions, pour le bien de leur pays, même dans une situation différente de ce qu'elle était précédemment.

Le 18 juin, le prince de Hohenzollern-Sigmaringen avait pris le commandement supérieur des provinces rhénanes et de la Westphalie, et, à la fin de juin, il avait fait entrer les troupes de landwher prussienne dans le duché de Nassau. Là, comme dans le bassin du Rhin et aux environs, surgit une petite guerre qui, du côté de la Prusse, ne pouvait avoir pour objet que

d'empêcher, par des escarmouches et des courses de partisans, les forces du Nassau et de la Hesse de rejoindre le 8e corps, et elle y réussit parfaitement(1). Les faibles forces que présentaient les bataillons de landwehr dont on pouvait disposer, ne permettaient pas à la Prusse de songer à exécuter de grandes opérations.

La place fédérale de Mayence joue, dans cette guerre, un rôle tout particulier. Les places fédérales, nous l'avons déjà dit, avaient été évacuées par les troupes autrichiennes et prussiennes, afin de pouvoir conserver la neutralité. Mais il n'en fut pas ainsi de Mayence. Le gouverneur bavarois nouvellement nommé prit entièrement le parti de la coalition de l'Allemagne du sud et fit, par suite, des changements continuels dans la garnison de la place. Elle devait être formée des contingents des duchés de Saxe-Weimar et de Meiningen et des principautés d'Anhalt et de Lippe, et de deux bataillons bavarois. Mais les bataillons d'Anhalt et de Lippe étaient du parti prussien ; ils partirent, et on envoya à Mayence, pour les remplacer, d'autres troupes, notamment de la Hesse-Electorale.

L'*armée bavaroise* avait sur le 8e corps l'avantage d'être une grande armée, et, par conséquent, d'avoir plus de cohésion et une organisation plus solide, tandis que le 8e corps n'était qu'un mélange bigarré de troupes : elle avait été mobilisée de bonne heure,

(1) Il y a un fait qu'on peut citer comme une curiosité historique de cette guerre ; le 28 juin, un officier de hussards prussiens entra à Ems, à la tête de quelques partisans, et y obtint, en quelques heures, un résultat que toutes les déclamations humanitaires de l'Allemagne s'étaient vainement efforcées d'atteindre depuis des années, la suppression de la banque de jeu française dans cette ville. Pour qu'il y eût un côté comique dans cette expédition, on fit également les visites de circonstance aux caves ducales de Rudesheim et de Johannisberg.

réunie dans de grands camps, et, dès le 18 juin, elle était concentrée à Bamberg et à Schweinfurt. Comme les différentes armes possédaient une instruction excellente, on en attendait de grandes choses, et les espérances enthousiastes des Allemands du sud allaient beaucoup plus loin que ne le permettent la modestie et la connaissance de soi-même. Nous verrons bientôt, en racontant leurs opérations, ce que les Bavarois étaient réellement capables de faire ; pour le moment, contentons-nous d'une remarque générale : c'est que les soldats bavarois ont été accusés de s'être livrés en détail, contre leurs « frères ennemis allemands », à des irrégularités nombreuses et même à des brutalités que l'on n'a eues à reprocher aux soldats prussiens ni dans la Hesse, ni en Bavière, ni dans le Nassau, ni en Bohême, ni en Moravie. On peut trouver une raison de cette différence surprenante dans le système du remplacement adopté dans l'armée bavaroise, et qui fait que les éléments civilisés y font défaut dans la classe des soldats, tandis que, dans l'armée prussienne, ils tiennent en bride et ne laissent pas paraître les éléments incultes qui s'y trouvent naturellement. On ne peut obtenir une armée nationale civilisée, humaine, qu'à la condition que tout homme physiquement bon pour le service paie en personne l'impôt du service militaire. Lorsque l'intelligence est répandue jusqu'aux derniers rangs d'une armée, elle en accroît extraordinairement les qualités, et c'est à cette *intelligence plus élevée* de ses soldats, ainsi qu'à leur *ardeur raisonnée pour les grands intérêts de leur patrie*, que la Prusse doit ses victoires, bien plus qu'au fusil à aiguille ou à une tactique supérieure ; tout Prussien peut regarder avec orgueil et avec confiance les éléments de la supériorité

de la Prusse. Mais si c'est la bravoure intelligente des soldats prussiens qui leur a assuré la victoire dans le combat, ce sont leur éducation, leur parfaite discipline, qui leur ont gagné les cœurs et la confiance des populations pacifiques, même en pays ennemi. Les conquêtes morales qu'a faites sous ce rapport ce qu'on appelait autrefois la soldatesque «prussienne,» partout où le soldat prussien a paru, sont une des belles acquisitions de cette guerre, et qui vaut bien la peine d'être célébrée à côté des succès remportés sur les champs de bataille.

On a reproché à la Bavière de n'avoir rien fait de décisif pour aider les Hanovriens à se faire jour à travers l'armée prussienne. Par le fait, ce reproche est bien fondé, car le commandant de la division bavaroise à Schweinfurt connaissait, dès le 18 juin, la position dans laquelle se trouvait l'armée hanovrienne à Gœttingue, et son intention de se diriger sur la Bavière. Au lieu de se mettre immédiatement en communication avec le roi de Hanovre, qui se trouvait à Gœttingue, pour convenir d'un plan commun d'opérations, ce qui alors n'eût souffert aucune difficulté, le commandant en chef de l'armée bavaroise resta en position d'attente passive jusqu'au 21 juin, où lui arriva une nouvelle demande, officielle cette fois, du Roi de Hanovre, pour réclamer son aide et lui faire savoir que l'armée hanovrienne devait passer par Fulde. A la suite de cette démarche, une division bavaroise fut envoyée à marches forcées de Schweinfurt sur Fulde, mais elle n'y rencontra point les Hanovriens, car, sur ces entrefaites, ils avaient dû se diriger sur Langensalza, parce que la division Beyer leur avait fermé la route de Fulde en occupant les ponts de la Werra. La division bava-

roise retourna sur ses pas le 23 juin sans plus s'inquiéter de son alliée : si elle avait continué à marcher en avant pour chercher à opérer quand même sa jonction avec l'armée hanovrienne, elle aurait mis dans l'embarras la division Beyer en arrivant sur ses derrières, et elle aurait pu au moins éloigner cette division de l'armée hanovrienne et dégager celle-ci. Le prince *Charles de Bavière* reçut, le soir du 23 et le 24 juin, avis définitif du changement de direction des Hanovriens, et mit toute son armée en mouvement le 25 juin. Il la fit partir de Bamberg et de Schweinfurt, et la dirigea sur le nord vers la vallée de la Werra et le Thuringerwald; il s'était fait précéder à Meiningen, par une division de cavalerie légère, en lui faisant faire une marche de vingt heures.

La distance de Bamberg à Langensalza est de 28 milles; on pouvait faire en chemin de fer une partie de la route, jusqu'à Schweinfurt (7 milles) : cependant, l'armée bavaroise ne pouvait arriver du côté de Langensalza que le 2 juillet au plus tôt, c'est-à-dire trop tard pour empêcher la catastrophe de l'armée hanovrienne, qui capitula le 29 juin; mais ce n'eût peut-être pas été trop tard, si elle lui avait fait savoir d'une manière certaine qu'elle arrivait à son secours, parce qu'alors celle-ci aurait différé de quelques jours sa capitulation. Il paraît que, loin de donner cette assurance au roi de Hanovre, on ne lui donna même pas avis de la marche de l'armée bavaroise. Au contraire, le prince *Charles* de Bavière eut connaissance du combat de Langensalza par le roi de Hanovre qui l'appelait encore une fois à son aide, et ajoutait que l'armée hanovrienne pouvait encore tenir huit jours, pourvu que les vivres ne vinssent pas à lui manquer.

Le 29 juin, l'armée bavaroise, divisée en trois colonnes, passa la frontière et avança jusqu'à Cobourg, Hildburghausen et Meiningen; le 30 juin, les têtes de colonne arrivaient à Suhl et à Schmalkalden. Ce jour-là, le prince *Charles* apprit à Meiningen la capitulation des Hanovriens; sa marche sur Gotha n'ayant dès lors plus de but, il forma le plan de continuer sa marche vers le nord-ouest, pour opérer sa jonction avec le 8e corps fédéral. Les enragés ne parlaient plus que de pousser, immédiatement après, une forte pointe sur Berlin, sans réfléchir que, dans ces beaux projets, l'armée prussienne du Mein avait à dire son mot et que ce mot avait son importance.

Offensive de l'armée du Mein, d'Eisenach à Francfort-sur-le-Mein, du 1er au 16 juillet.

Le 1er juillet, le général *Falckenstein* concentra ses trois divisions à Eisenach; il était, dès lors, prêt à se retourner contre l'armée bavaroise et le 8e corps fédéral. Malgré la supériorité numérique de ses adversaires, il se décida pour l'offensive, et résolut de s'introduire comme un coin entre les deux armées, qui n'étaient pas encore réunies, et de les battre isolément.

Francfort est à 22 milles d'Eisenach; la grande route par Fulde et Hanau est resserrée entre le Vogelsgebirge à l'ouest, le Rhœngebirge et le Spessart à l'est; à Schluchtern, à Gelnhausen et à Hanau, il y a des défilés difficiles à traverser et faciles à défendre. C'est cette route que prit l'armée du Mein; mais, au bout de quelques jours, le voisinage de l'armée bavaroise sur son flanc gauche, dans la vallée de la Werra et celle de la Fulda, l'obligea à appuyer à gauche; il fallait commencer par repousser cet ennemi, qui

se trouvait en ce moment le plus rapproché des deux.

Le 2 juillet, l'armée du Mein était arrivée à Marksuhl et l'armée bavaroise aux environs de Meiningen, à 5 milles au sud de Marksuhl ; pendant ce temps, le 8e corps fédéral était encore au repos, à 16 ou 18 milles de là, dans la Wetterau, au nord de Francfort, et avait envoyé quelques divisions encore plus au nord, du côté de Wetzlar et de Giessen. Le lendemain, l'armée bavaroise avança au nord-est jusqu'à Kalten-Nordheim ; une de ses divisions occupa Rossdorf et Neidhartshausen, à 3/4 de mille de Dermbach, dans la vallée de la Fulda ; en même temps, on envoyait une colonne de cavalerie à 4 milles plus à l'ouest, vers Hünfeld, pour tâcher de se relier au 8e corps fédéral. Le 4 juillet, le général *Falckenstein* ne laissa que la division Beyer sur la grande route et la fit avancer jusqu'à Geysa ; la division Gœben fut chargée de couvrir son flanc gauche, en poussant une pointe vigoureuse contre les Bavarois ; la division Manteuffel resta à Lengsfeld, comme réserve générale.

Bataille de Dermbach (désignée aussi sous le nom de combats de Neidhartshausen, Zelle, Wiesenthal et Rossdorf), le 4 juillet. — Le général *Gœben* se porta hardiment à la rencontre des deux divisions ennemies avec sa division, qui ne comprenait que 4 régiments d'infanterie et 1 régiment de cavalerie ; sa colonne principale (général *Kummer*) se dirigeait par Dermbach sur Neidhartshausen et sa colonne de gauche (général *Wrangel*) sur Wiesenthal. Toutes deux eurent à livrer, sur ces deux lignes, des combats sanglants et importants ; les Bavarois, qui occupaient de fortes positions, se battirent bien ; mais, quoiqu'ils fussent deux contre un, ils finirent par être repoussés. Le général *Gœben*

fait enlever par la brigade Kummer, renforcée de quelques bataillons de la brigade Wrangel, Neidhartshausen d'abord, puis Zelle, où les Bavarois étaient allés occuper une deuxième position. Mais, n'oubliant pas que ses instructions lui prescrivent de ne pas aller trop loin, il ne se laisse pas entraîner à la poursuite des Bavarois, qui se retirent de tous côtés; ceux-ci reviennent alors à la charge, mais ils sont repoussés et couvrent le terrain de leurs morts. Pendant ce temps, le général *Wrangel*, à la tête de 3 bataillons, avait pris le village de Wiesenthal, occupé par 2 bataillons bavarois, et enlevé d'assaut le Nebelberg, près de Rossdorf. Sur ce point comme sur les autres, les Bavarois revinrent plusieurs fois à l'attaque, pour reprendre les positions qu'ils avaient perdues, et, pour contenir l'ardeur des bataillons prussiens, il fallut que le général *Gœben* défendît positivement d'aller plus loin. Le général *Wrangel* n'avait, en tout, à sa disposition, que 5 bataillons, 1 batterie de 4 et une batterie de 12; il avait devant lui toute la division bavaroise Hartmann (10 bataillons, 2 batteries, 1 régiment de cavalerie). Il avait donc à combattre des forces doubles des siennes, et, néanmoins, il lutta victorieusement contre elles, à travers un terrain fortement coupé, et les repoussa jusqu'auprès de Rossdorf. Le soir, la brigade Wrangel, se conformant aux dispositions générales, se retira sur Dermbach; le général *Gœben* voulait concentrer de nouveau sa division entière pour la nuit; les Bavarois la suivirent pas à pas. De là vient que les Bavarois se sont attribué la victoire dans les combats du 4 juillet. Mais ce qui prouve que cela est faux, c'est que le lendemain, au lieu de poursuivre leurs prétendus avantages et de

se porter en masse en avant, toutes les divisions de l'armée bavaroise se mirent en retraite et se dirigèrent vers le sud. Le prince *Charles* abandonnait, comme inexécutable, le projet qu'il avait formé de se réunir au 8e corps fédéral dans cette direction, et voulait maintenant chercher à opérer sa jonction à 5 milles plus au sud. Ainsi, une seule division prussienne avait suffi, non-seulement pour arrêter l'armée bavaroise tout entière, mais encore pour lui faire abandonner son premier plan de réunion. Le même jour, la colonne de cavalerie bavaroise avait rencontré les Prussiens à *Hunfeld*, que le général *Beyer* avait fait occuper, mais, dès les premiers coups de canon qu'on lui tira, elle retourna sur ses pas sans avoir rien fait.

Par suite de la convention d'Olmutz, du 14 juin, le commandement du prince *Charles* de Bavière s'étendait également sur le 8e corps fédéral ; mais celui-ci n'avait rien fait pour venir à sa rencontre et réaliser les projets de réunion ; et cependant, l'aile droite du corps avait des détachements isolés qui s'étendaient jusqu'à Schlitz (à 2 milles à l'ouest de *Hunfeld*); on n'a pas encore pu, jusqu'à présent, avoir l'explication du motif pour lequel le 8e corps fédéral resta, le 4 et le 5, complétement immobile en avant de Francfort, faisant, par conséquent, toujours face au nord. Le prince *Charles* de Bavière et le prince *Alexandre* de Hesse s'accusèrent mutuellement d'avoir fait échouer le plan de réunion ; c'est là surtout qu'on peut voir ce qui fait la perte des coalitions auxquelles la consistance fait défaut : le manque d'entente, l'égoïsme et la défiance, qui mettent dans l'impossibilité de faire la guerre avec tant soit peu d'énergie.

Le général *Falckenstein* resta, le 5 juillet, dans les po-

sitions qu'il occupait, pour attendre l'attaque de l'armée bavaroise, dans le cas où elle reviendrait à la charge. Lorsqu'il se fut assuré, par des renseignements certains, qu'elle se retirait vers le sud, il reprit lui-même sa marche vers le sud, par la grande route, de sorte que les deux armées marchèrent parallèlement pendant environ 4 milles. Le 8e corps fédéral retira prudemment les détachements qu'il avait étendus au loin, au nord et à l'est, pour savoir ce qui se passait, se concentra plus près de Francfort, et fit occuper par la division wurtembergeoise, à Gelnhausen, les forts défilés de la route d'Eisenach.

Il se sentait ainsi à l'abri du premier choc, et attendait tranquillement la suite des événements.

L'armée du Mein arriva à Fulde le 6 juillet, y séjourna le 7, et poursuivit le 8, sans être inquiétée, sa marche sur Schluchtern. Apprenant que les Bavarois avaient exécuté une conversion à 4 ou 5 milles du point où se trouvaient les Prussiens et qu'ils avaient pris position sur la Saale franconienne, le général *Falckenstein* résolut de frapper sur eux un deuxième coup, plus sensible cette fois que le premier, pour se débarrasser une fois pour toutes de leur voisinage. En conséquence, il rassembla, le 3, à Bruckenau (à 2 1/2 milles à l'est de Schlüchtern), ses trois divisions, et leur fit traverser, le 10, le Rhœngebirge, pour attaquer l'armée bavaroise dans la vallée de la Saale.

Combats sur la Saale franconienne, à Waldaschach, Kissingen, Hammelbourg, le 10 juillet. — La Saale est profondément encaissée : l'armée bavaroise l'avait occupée depuis Waldaschach jusqu'à Hammelbourg, sur une longueur de 3 milles, et avait tout préparé pour une défense énergique. C'était une excellente position

sur le flanc des Prussiens, et, de plus, ceux-ci ne pouvaient y arriver qu'après une marche extrêmement fatigante, qui se prolongeait pendant 3 milles au milieu des montagnes. La division Gœben, suivie de la division Mauteuffel formant la réserve, fut placée à l'aile gauche des Prussiens et dirigée sur Kissingen; la division Beyer, à l'aile droite, sur Hammelbourg, de sorte que des combats très-violents s'allumèrent simultanément, vers midi, sur ces deux points très-importants de la ligne de la Saale. La division Gœben avait à remplir la tâche la plus difficile, car la situation du défilé de Kissingen était extrêmement favorable à l'ennemi; la rive gauche, qui domine la droite, était fortement occupée, et tous les passages avaient été coupés, jusqu'à un pont de pierre, dont on avait fait sauter le tablier. Ce fut d'abord un combat d'artillerie; l'artillerie prussienne ne réussit qu'au bout de 2 heures et demie à faire taire les canons bavarois et à les obliger à se retirer (1) : l'infanterie se mit immédiatement en mouvement pour attaquer. Le pont de pierre fut réparé sous la fusillade de l'ennemi, de manière à donner passage aux hommes un à un; d'autres passèrent la Saale sur des poutres, et lorsqu'il y eut ainsi 2 bataillons et demi de passés, ils attaquèrent la ville, qui était barricadée et bien disposée pour la défense. Il fallut combattre corps à corps dans

---

(1) C'est dans cette affaire que la « batterie de Stade » reçut le baptême du feu. Elle se composait de canons hanovriens trouvés à Stade, lors de la prise de la ville, le 18 juin. Cette batterie, destinée à l'armée du Mein, fut montée dans le Hanovre en chevaux et en hommes, assez vite pour pouvoir être attachée au grand complet, le 28 juin, à la division Manteuffel, à Gotha. Elle voyait le feu pour la première fois à Kissingen, et elle y fit parfaitement son devoir sous tous les rapports.

chaque maison, dans chaque rue ; les Bavarois se défendirent bravement, mais les soldats prussiens avançaient énergiquement ; vers quatre heures, ils étaient entièrement maîtres de Kissingen ; chargeant encore l'ennemi à la baïonnette, ils le rejetèrent en arrière des hauteurs où il s'était rassemblé à l'est de la ville, non sans éprouver eux-mêmes de grandes pertes. La position était prise, l'ennemi battait en retraite. Croyant le combat terminé, les Prussiens établirent leurs avant-postes. Mais, le soir, ils furent encore soumis à une dure épreuve : vers sept heures et demie, les Bavarois, avec 9 bataillons de troupes fraîches, attaquent subitement les troupes dejà fatiguées (brigade Wrangel) qui occupent les avant-postes, pendant qu'elles sont occupées à établir leur bivouac. Devant le premier choc des Bavarois, le général *Wrangel* se replie sur les hauteurs de Winkels (à 1/4 de mille à l'est de Kissingen), y rassemble sa brigade et se jette à son tour sur l'ennemi, qu'il culbute et disperse après un rude combat, puis il va reprendre sa position aux avant-postes.

En même temps, la division Manteuffel, qui avait soutenu la division Gœben à l'attaque de Kissingen, livrait un combat heureux au nord de Kissingen, à *Hausen* et à *Waldaschach* et conquérait également le passage de la Saale.

Au sud, à *Hammelbourg*, les armées prussiennes n'avaient pas été moins heureuses ; après un combat d'artillerie d'une heure, la division Beyer avait enlevé à la baïonnette la ville, et le passage de la Saale. Ainsi, le soir, la position des Bavarois sur la Saale était tout entière au pouvoir des Prussiens.

Le prince *Charles* avait commandé en personne à Kissingen : après la fâcheuse issue de cette journée,

il renonça à tenter de reprendre la position perdue, et, le 11 juillet, il se retira avec son armée sur Schweinfurt, en arrière du Mein. La division Manteuffel fut seule envoyée à sa poursuite du côté du Mein ; pendant ce temps, le général *Falckenstein* faisait repasser ses deux autres divisions sur la rive droite de la Saale. Il voulait, maintenant, laisser de côté les Bavarois et se retourner promptement contre le 8e corps fédéral, qui l'attendait tranquillement dans la position qu'il occupait depuis le commencement, au nord de Francfort, sans avoir fait le moindre mouvement pour soutenir les opérations des Bavarois. Son plan était admirablement délibéré : il voulait suivre la rive droite de la Saale avec toute l'armée du Mein, descendre au sud-ouest vers Gemünden, puis tourner à l'ouest, traverser le Spessart, se porter sur Aschaffenbourg et attaquer là l'ennemi, sur le point où il était le moins attendu. La réussite d'une attaque dans cette direction, sur le flanc droit de l'ennemi, promettait de grands résultats stratégiques, et elle avait de plus cet avantage, qu'on pouvait se rendre maître de Francfort et de la ligne du Mein, sans avoir besoin de forcer les défilés de Gelnhausen, où les Wurtembergeois avaient eu tout le temps de se fortifier et d'amasser toutes les précautions possibles. Cependant, le général *Falckenstein* voulait en tout cas occuper ces défilés et, de plus, faire une démonstration sur Francfort par la grande route ; dans ce but il envoya directement, le 11 juillet, la division Beyer de Hammelbourg sur Gelnhausen par Orb, en la chargeant d'ouvrir le passage du défilé par ce côté.

Le 11, le général *Manteuffel* avait suivi les Bavarois jusqu'à Euerbach (à 1 mille au nord-ouest de Schweinfurt) : là, voyant que le prince *Charles* revenait sur ses

pas pour lui offrir la bataille, il ne l'attendit naturellement pas, et, se conformant au plan des opérations, qui devaient maintenant être dirigées contre le 8ᵉ corps, il recula dans la direction du nord-ouest, jusqu'à Gressthal. Comme les Bavarois ne pouvaient pas pénétrer le plan des Prussiens, ils virent un nouveau triomphe dans cette retraite précipitée de la division Manteuffel ; mais ils ne le poursuivirent pas à leur tour et se retirèrent définitivement à Schweinfurt, au delà du Mein, où ils se reposèrent des fatigues des opérations précédentes, jusqu'au jour où le général *Falckenstein* eut mené à bonne fin celles qu'il dirigeait contre le 8ᵉ corps fédéral.

La division Gœben arriva le 12 juillet à Gemünden ; elle devait être suivie par la division Manteuffel ; cette manœuvre, qui s'écartait de toutes les suppositions qu'on avait faites, répandit la consternation dans Francfort et dans le quartier général du 8ᵉ corps fédéral, établi à Bornheim. Le prince *Alexandre* de Hesse expédia en toute hâte par le chemin de fer, de Francfort à Aschaffenbourg, tout ce dont il pouvait se passer à Francfort, afin de couvrir ce passage si important du Mein, placé sur son flanc droit ; c'étaient la division de Hesse-Darmstadt, la division autrichienne et quelques autres corps de troupes isolés, le tout sous les ordres du feld-maréchal lieutenant comte *Neipperg*. Celui-ci envoya immédiatement la division hessoise vers les défilés du Spessart, avec ordre d'attaquer, sans perdre de temps, les Prussiens, au moment où ils en sortiraient.

Combat de Laufach, 13 juillet. — La division Gœben traversa, le 13, le Spessart, se dirigeant sur Aschaffenbourg ; son avant-garde (général *Wrangel*) fut attaquée

par les troupes hessoises au moment où elle débouchait du défilé de Hayn ; mais elle les culbuta, prit Laufach et y établit son bivouac, pour permettre aux troupes fatiguées de se reposer.

Comme à Kissingen, vers le soir les avant-postes furent derechef attaqués subitement ; mais, cette fois, comme ses troupes étaient très-fatiguées, le général *Wrangel* se tint sur la défensive et prit position à Frohnhœfen. 9 bataillons hessois, appuyés par de l'artillerie, furent envoyés à l'attaque de cette position ; mais la rapidité du feu des fusils à aiguille leur fit éprouver des pertes si considérables, qu'elle échoua complétement. 3 bataillons prussiens prirent alors l'offensive à leur tour et décidèrent la défaite des Hessois ; bien que supérieurs en nombre, ceux-ci se retirèrent en grand désordre, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés et 100 prisonniers.

Combat d'Aschaffenbourg, 14 juillet. — La division Gœben continua, le lendemain, sa marche sur Aschaffenbourg, la brigade Wrangel à droite, sur la chaussée, et la brigade Kummer à gauche, longeant le chemin de fer : elle rencontra l'ennemi dans une position bien choisie, à un quart de mille en avant de la ville. C'était le feld-maréchal lieutenant comte *Neipperg* avec la division autrichienne, la division de Hesse-Darmstadt et quelques détachements de la Hesse-Electorale et de Bade. Les Prussiens attaquèrent immédiatement, et quoiqu'il eût deux fois plus d'infanterie, l'ennemi fut refoulé jusqu'à sa dernière position, tout près d'Aschaffenbourg. Alors s'engagea une lutte violente, qui dura plusieurs heures : la brigade Wrangel, à droite, après avoir obligé, par le feu de son infanterie, une batterie d'artillerie ennemie, qui était bien postée, à s'éloigner,

réussit à pénétrer jusqu'à Damm et à enlever la station du chemin de fer, tandis qu'à gauche la brigade Kummer, après avoir combattu pendant une heure et demie dans les bois, se rendait maîtresse du parc, à la porte d'Aschaffenbourg. Alors s'engagea dans la ville même un combat sanglant, une bataille de maisons et de rues; cependant, les Prussiens s'emparèrent de bonne heure du pont du Mein, la seule ligne de retraite de l'ennemi, et ce succès leur livra 2,000 prisonniers, Autrichiens la plupart. Pendant cette lutte sanglante, le prince *Alexandre* de Hesse était avec le gros de ses troupes à Seligenstadt, à 2 milles au nord-ouest d'Aschaffenbourg; il ne fit aucune tentative pour secourir le feld-maréchal lieutenant comte *Neipperg*, ni pour rejeter les Prussiens hors d'Aschaffenbourg. Loin de là, il abandonna toutes les positions qu'il occupait auprès de Francfort et la ville fédérale elle-même, rappela les Wurtembergeois de Gelnhausen, évacua Hanau, et se replia avec toute son armée au sud sur l'Odenwald. Le 15 juillet, son quartier général se trouvait à Diebourg (à 2 milles au sud-ouest d'Aschaffenbourg), et son arrière-garde, composée de la division badoise encore complétement intacte, à Babenhausen, à un demi-mille d'Aschaffenbourg.

Montrant autant de prudence pour conserver les avantages qu'il avait obtenus, que de hardiesse lorsqu'il se portait en avant, le général *Faclkenstein* séjourna, le 15 juillet, à Aschaffenbourg, sans poursuivre plus loin l'ennemi, avec la division Gœben, qui, du reste, avait absolument besoin d'un jour de repos; il était obligé d'attendre que la division Manteuffel, qui était encore à une journée de marche en arrière, fût arrivée, et que la division Beyer, qu'il avait envoyée

sur la droite, à Gelnhausen, eût atteint sa destination. Le 16 juillet, ces deux divisions avaient exécuté leur mouvement, le général *Manteuffel* était arrivé à Aschaffenbourg et le général *Beyer* à Gelnhausen, qu'il avait trouvé abandonné; le général *Falckenstein* put alors songer à prendre possession de Francfort ; c'était le résultat splendide de sa victoire d'Aschaffenbourg, et il n'avait plus qu'à le recueillir. Le 16, il se mit en mouvement, passa par Hanau, fit une partie de la route en chemin de fer, et entra en vainqueur et sans résistance, à la tête de la division Gœben, dans la ville libre de Francfort. Cette ville, qui, depuis si longtemps, s'était montrée si hostile à la Prusse, qui, pendant de longues années, avait été le centre des agitations anti-prussiennes les plus passionnées, vit ses vœux exaucés, en ce sens qu'on n'eut pas besoin de la prendre d'assaut, et que les fortifications élevées pour sa défense, et contre lesquelles, dans son égoïsme, elle avait elle-même vivement protesté, ne servirent à rien. Le général *Falckenstein* entra paisiblement dans la « ville ouverte ; » mais il prit immédiatement possession, au nom du roi de Prusse, de la ville et du pays, ainsi que de tout le Nassau et de la Hesse supérieure, de tous les pays, en un mot, que la retraite du 8e corps fédéral lui avait livrés. Les restes de la Diète fédérale avaient quitté Francfort au plus vite, dès le 14 juillet, c'est-à-dire précisément un mois après le vote fatal par lequel ils avaient, de propos délibéré, déchaîné « la guerre civile sur l'Allemagne, » et ils s'étaient retirés, « en attendant, » à Augsbourg, où l'assemblée, tout en prenant toujours le titre de Diète fédérale allemande, bien que se réduisant chaque jour davantage, devait prolonger encore quelque temps une

existence misérable et s'éteindre peu à peu complétement

Grâce à ses mouvements stratégiques aussi habiles que hardis, à l'admirable énergie avec laquelle les troupes qui la composaient avaient supporté toutes les fatigues au passage du Rhœngebirge et du Spessart, et avant tout, enfin, à la bravoure inébranlable avec laquelle elle avait combattu dans toutes les rencontres quoiqu'elle eût eu, la plupart du temps, affaire à des troupes supérieures en nombre, l'armée du Mein avait atteint et acquis en quatorze jours un grand résultat. Ces opérations, exécutées en quatorze jours par l'armée prussienne du Mein, d'Eisenach à Francfort, resteront dans tous les temps un modèle d'art militaire. Des mouvements dirigés avec autant d'énergie que d'intelligence, dans un terrain montagneux, la hardiesse unie à la prudence, une entente parfaite de la stratégie, ont donné les plus beaux résultats en employant le moins de forces et en faisant le moins de sacrifices possibles. La campagne du général *Falckenstein*, si courte, mais si décisive pour la situation de toute l'Allemagne du sud, est une nouvelle démonstration de l'axiome en vertu duquel un général hardi et prudent, qui se trouve à la tête de troupes dans lesquelles il peut avoir une confiance absolue, en face de deux adversaires divisés, timides et sans accord, peut les vaincre en prenant l'offensive, lors même qu'ils auraient des forces doubles des siennes.

LA GUERRE EN ITALIE

Le roi *Victor-Emmanuel* adressa, le 20 juin, à l'Autriche sa déclaration de guerre ; il ajoutait que les hostilités commenceraient le 22, par conséquent à l'époque, à

peu près, où, de leur côté, l'armée de l'Elbe et la première armée prussienne passaient la frontière de la Bohême.

L'armée italienne, mise sur le pied de guerre et portée à l'effectif de 330,000 hommes, était toute prête ; de plus, on avait mobilisé cinquante bataillons de garde nationale et formé quarante-deux bataillons de volontaires placés sous les ordres directs du général Garibaldi. Si l'on retranche de l'effectif de l'armée proprement dite les cadres des troupes de dépôt (15,000 hommes), les troupes nécessaires pour la garnison des places et du sud de l'Italie (25,000 hommes pour les premières et 30,000 pour les secondes), enfin, les non-combattants de toute sorte (12,000 hommes), il reste pour l'armée active : 248,000 combattants, plus, 30 à 40,000 volontaires.

L'Autriche, de son côté, avait dirigé sur l'Italie et sur le littoral de l'Istrie et de l'Adriatique la plus grande partie des régiments-frontières (50,000 hommes), et elle avait renforcé les garnisons des places fortes en y envoyant en partie des troupes frontières, en partie des quatrièmes bataillons. Dans le Tyrol, on avait appelé aux armes la défense nationale du Tyrol, qui peut mettre en tout sur pied au moins 20 à 30,000 excellents tireurs.

Trois corps d'armée (les 5e, 7e et 9e), plus une division d'infanterie de réserve, avaient été désignés pour former en Vénétie l'armée active d'opérations. Elle comptait 69 bataillons d'infanterie, 12 bataillons de chasseurs (parmi lesquels les 6 bataillons du régiment de chasseurs de l'Empereur), 6 régiments de cavalerie et 2 d'artillerie, plus les troupes de la division d'infanterie de réserve; en tout, au plus 100,000 hommes environ. Le commandement en chef était

confié à l'archiduc *Albert*, fils du célèbre archiduc *Charles*. Il avait son quartier général à Vérone, où était aussi rassemblée la plus grande partie de l'armée active.

D'après ce que nous venons de dire, les Italiens pouvaient mettre en campagne un nombre d'hommes double de celui de leurs ennemis ; d'un autre côté, le puissant quadrilatère (Peschiera, Mantoue, Vérone et Legnago) donnait aux Autrichiens des points d'appui tellement forts, qu'on pouvait regarder les forces des deux côtés comme en équilibre.

Sur mer, le royaume d'Italie avait également sur l'Autriche une supériorité numérique d'un bon tiers, car la flotte italienne comptait 56 navires à vapeur (dont 12 navires cuirassés), ayant une force de 20,000 chevaux-vapeur, et portant 1,000 canons et 20,000 hommes, tandis que la flotte autrichienne n'avait que 40 navires à vapeur (y compris 7 navires cuirassés) représentant 11,000 chevaux-vapeur, et portant 650 canons et 8,000 hommes d'équipage.

Dans leur enthousiasme et leur élan national, les Italiens se croyaient sûrs de remporter la victoire sur leurs adversaires, contre lesquels ils nourrissaient une haine mortelle, et ils les dépréciaient sous tous les rapports, faute qui a toujours été punie ; l'histoire le prouve et l'a encore fait voir dans cette occasion. Ainsi, les Italiens mettaient des espérances exorbitantes, d'une part dans leur flotte, et de l'autre dans les succès de *Garibaldi:* elles furent amèrement déçues. Non-seulement la flotte ne se montra pas supérieure comme véritable habileté à la flotte autrichienne ; mais c'est à peine si elle fut en état de se mesurer avec elle, et *Garibaldi*, au milieu de circonstances complétement diffé-

rentes de celles qu'il avait rencontrées autrefois, ne put pas rendre la plus petite partie des services qu'il avait rendus précédemment, lorsqu'il combattait contre une armée désorganisée. La flotte italienne, dont l'effectif avait été élevé promptement et à grands frais à un chiffre considérable, a été, dit-on, construite et armée à la hâte et d'une manière insuffisante ; il est possible que chacun de son côté ait déployé la plus grande bravoure et la plus grande intelligence ; mais, dans l'ensemble de la conduite et de la direction, il y a eu, paraît-il, beaucoup de fautes commises, et il y a un fait qui aurait causé beaucoup d'embarras, c'est qu'un grand nombre de mécaniciens des vaisseaux de guerre étaient Anglais, et qu'ils demandèrent leur congé au commencement de la guerre à cause de la neutralité que gardait l'Angleterre. Ce n'est que quatre semaines après la déclaration de la guerre, que la flotte italienne se hasarda à sortir d'Ancône pour sa première et unique expédition sur l'île de Lissa ; nous la raconterons plus loin à son temps.

Le roi *Victor-Emmanuel* alla rejoindre son armée le 21 juillet, pour en prendre le commandement. L'armée italienne, destinée à opérer en Vénétie, était divisée en quatre corps d'armée, et chaque corps d'armée en quatre divisions. Le 1er corps d'armée (*Durando*) était cantonné sur le lac de Garde et le Mincio supérieur ; le 2e (*Cuchiari*), sur le Mincio inférieur, en face de Mantoue ; le 3e (*Della Rocca*), formant la réserve des deux premiers, à Plaisance et sur les deux rives du Pô ; le 4e (*Cialdini*), à Bologne, pour opérer sur le Pô inférieur. Les volontaires commandés par *Garibaldi* étaient à l'aile gauche, dans les vallées situées à l'ouest du lac de Garde.

Le plan d'opérations était le suivant : l'armée principale, commandée par le roi en personne (1er, 2e, 3e corps d'armée), devait passer le Mincio, sans s'arrêter à faire des siéges, et s'avancer jusqu'à l'Adige en passant à travers le quadrilatère : on espérait ne rencontrer l'armée autrichienne que sur ce fleuve. Pendant ce temps, à l'aile droite, *Cialdini* devait passer le Pô inférieur et l'Adige inférieure à la tête du 4e corps, renforcé d'une division, pour se réunir à l'armée principale sur la rive gauche de l'Adige, tandis qu'à l'aile gauche, *Garibaldi* envahirait le Tyrol à la tête de ses volontaires.

Le 22 juin au soir, l'armée italienne passa le Mincio à Monzambano, Valeggio, Pozzolo et Goïto, et avança longtemps sans rencontrer de résistance : la brigade de cavalerie autrichienne Pulz, qu'elle avait trouvée devant elle, s'était repliée sur Vérone sans combattre. Les Italiens occupèrent Villafranca, dans la plaine; mais ils négligèrent d'occuper le pays accidenté qui s'étend au nord-ouest de cette ville, où étaient situées, sur la pente sud-est, Custozza et Somma-Campagna.

L'archiduc *Albert*, remarquant cette faute, résolut d'occuper avant les Italiens ce terrain élevé, et qui domine la plaine, ce qui lui donne une grande importance; en conséquence, il fit sortir toute son armée de Vérone et la porta sur ces hauteurs à un mille et demi de la place. Ainsi, sans que les Italiens s'en aperçussent, il avait pris sur leur flanc, entre Peschiera et Vérone, une position dangereuse pour eux lorsqu'ils se porteraient en avant, soit sur Vérone, soit sur l'Adige, et, en même temps, il cherchait à les engager encore plus en leur présentant dans la plaine de faibles corps de troupes qui se retiraient devant eux.

Le terrain montagneux se termine brusquement dans

la plaine et s'étend sur une longueur de un mille et demi, depuis Somma-Campagna et Sona à l'est, jusqu'au Mincio et à Peschiera à l'ouest. La chaussée et le chemin de fer de Vérone à Peschiera traversent la région des hauteurs, qui limitent la plaine du côté du sud, à Custozza et à Fornelli, à une distance d'un peu plus de trois quarts de mille du chemin de fer. Tout le terrain est crevassé, traversé par une foule de ravins et de groupes de collines isolées, et divisé en une section est et une section ouest par le ruisseau de la Tione, qui coule vers le sud en serpentant et en faisant de nombreux détours.

La bataille de Custozza fut livrée exclusivement sur ces hauteurs et dans ces ravins, c'est-à-dire sur un terrain fortement coupé, et où il est difficile de voir loin devant soi, mais que les Autrichiens connaissaient à fond, car c'était leur terrain de manœuvres habituel et ils y avaient déjà livré bataille, tandis que les troupes italiennes avaient de la peine à s'y reconnaître.

Le 23 juin, l'archiduc *Albert* disposa ses trois corps d'armée et sa division de réserve de la manière suivante : à droite, la division d'infanterie de réserve (*Ruprecht*) à Castelnovo et Sandra; au centre, le 5ᵉ corps (*Rodich*) à San Giorgio et Sona; à gauche, le 9ᵉ corps (*Hartung*) à Somma-Campagna, tous faisant face au sud; le 7ᵉ corps (*Maroicic*) fut placé en arrière de l'aile gauche, en réserve, et, plus tard, une brigade de ce corps (*Scudier*) vint remplir la lacune qui existait entre le 5ᵉ et le 9ᵉ corps à Zerbare.

Dans la nuit du 23 au 24, le 1ᵉʳ corps d'armée commandé par *Durando*, formant l'aile gauche de l'armée italienne, vint occuper la partie sud de la région des

hauteurs, depuis Custozza jusqu'à Salionza sur le Mincio; le 3e corps (*Della Rocca*) se trouvait dans la plaine à Villafranca, sur la grande route de Vérone; le 2e corps (*Cuchiari*) l'avait suivi dans cette direction, mais il était encore bien en arrière.

Bataille de Custozza, le 24 juin. — A 7 heures du matin, les corps autrichiens se mirent en marche, dans l'ordre de bataille que nous avons indiqué plus haut, et dont la direction était à peu près parallèle au chemin de fer de Vérone à Peschiera : lorsque cet ordre fut bien établi et que la canonnade eut commencé à s'étendre, l'archiduc *Albert* prit l'offensive sur toute la ligne en se dirigeant vers le sud. Trois brigades italiennes occupaient la section qui s'étend entre le Mincio et la Tione jusqu'à Oliosi et Salionze au nord; l'aile droite de l'armée était sur la rive gauche de la Tione, une brigade occupant les hauteurs de Custozza. Les colonnes autrichiennes, supérieures en nombre sur tous les points, avancent victorieusement; les troupes italiennes défendent avec bravoure et ténacité chaque portion de terrain, mais elles sont de plus en plus repoussées, surtout à l'aile gauche (sur la rive droite de la Tione) par la division de réserve et le 5e corps. La chaleur est étouffante et pèse doublement dans les vallées étroites et au milieu des hauteurs abruptes d'un terrain accidenté : malgré cela, on combat sans trêve, avec acharnement; enfin, vers trois heures de l'après-midi, l'aile droite des Autrichiens réussit à enlever la dernière position des Italiens sur la rive droite de la Tione, le Monte Vento et Santa-Lucia, et même, en dernier lieu, le Monte Mamaor, de sorte que les trois brigades italiennes sont entièrement rejetées de la région des hauteurs dans la plaine. Sur

la rive gauche, où était l'aile droite des Italiens, la lutte était encore indécise, avec des alternatives de succès et d'insuccès. Les Autrichiens avaient fait entrer en ligne leur 7e corps en entier, et ce corps, aidé du 9e, s'efforçait en vain d'enlever la position de Custozza; la 3e brigade (*Brignone*) du 1er corps d'armée, qui l'occupait, avait été renforcée par 2 brigades du 3e corps d'armée (*Cugia* et *Govone*) ; à elles trois, elles repoussèrent, jusqu'à trois heures, toutes les attaques des Autrichiens. La chaleur torride de la journée obligea l'archiduc *Albert* à laisser reposer et respirer pendant quelque temps son aile gauche épuisée, pour pouvoir attaquer ensuite, avec des troupes fraîches la position de Custozza.

Mais deux brigades fraîches du 3e corps d'armée (prince *Humbert* et *Bixio*), accourues à la hâte, viennent prendre part à la lutte, à l'extrême aile droite des Italiens et menacer fortement la position des Autrichiens. Elles prennent l'offensive et se dirigent sur le point d'appui central de l'aile gauche des Autrichiens, le groupe de hauteurs de Somma-Campagna, qu'avait occupé le 9e corps d'armée autrichien : un combat extrêmement violent et sanglant s'engage sur ce terrain. Le 9e corps défend bravement la position importante qui lui est confiée; mais ce combat le retient à Somma-Campagna et il ne peut pas prendre part à l'attaque de Custozza. Cependant l'aile droite des Autrichiens est victorieuse et s'est portée en avant ; l'archiduc *Albert* peut alors en faire venir une brigade pour renforcer son centre, et il la réunit au 7e corps, pour tenter une dernière attaque sur Custozza. Cette attaque réussit et décide du sort de la bataille. Après une lutte bravement continuée jusqu'à un complet épuisement, Custozza est enlevé aux Italiens à 7 heures du soir, et;

avec elle, la dernière position où ils s'étaient maintenus pendant toute la journée dans la région des hauteurs.

Deux corps seulement de l'armée italienne avaient pris part au combat : elle fut obligée de se replier sur le Mincio : mais les Autrichiens, aussi épuisés que leurs adversaires, n'étaient pas en état de les poursuivre : ils durent se contenter d'avoir remporté la victoire sans pouvoir en tirer parti davantage.

Les pertes étaient grandes des deux côtés ; les deux corps italiens et la division de cavalerie de réserve avaient perdu 347 officiers et environ 8,000 hommes, sur lesquels plus de 4,000 prisonniers ; on estime à 5 à 6,000 hommes (dont 600 prisonniers) la perte des Autrichiens. Les Autrichiens avaient pris 16 canons.

La bataille de Custozza avait fait manquer l'offensive des Italiens ; les pertes considérables éprouvées par l'armée et son épuisement obligèrent à y renoncer jusqu'à nouvel ordre. L'armée repassa le Mincio et se retira jusqu'en arrière de l'Oglio, pour se rétablir et se renforcer. L'armée de l'aile droite (*Cialdini*) était encore occupée à ses préparatifs de passage du Pô, lorsque lui arriva la nouvelle de la perte de la bataille de Custozza ; elle se retira également jusqu'à Bologne. Comme, d'autre part, les Autrichiens n'avaient pas de motif pour prendre l'offensive au delà du Mincio, il en résulta, sur le théâtre de la guerre, en Italie, un temps d'arrêt de quatorze jours dans toutes les opérations, et l'armée italienne ne reprit l'offensive que le 7 juillet, alors que déjà le sort de la Vénétie avait été décidé loin d'elle, en Bohême, à Kœnigsgrætz et chez l'empereur d'Autriche, à Vienne.

PREMIERS RÉSULTATS

DE LA BATAILLE DE KŒNISGRÆTZ

Du côté de l'Autriche, on avait obstinément nié les premières défaites subies par les corps de l'armée du nord l'un après l'autre, et les journaux de l'Allemagne du sud, comme ceux de Vienne, avaient essayé d'y faire voir une retraite calculée des différents corps. Le système de mensonge et de dissimulation de la vérité adopté par les journaux autrichiens, qui recevaient leurs inspirations de l'autorité, avait tellement égaré l'opinion publique, qu'une illusion générale s'était répandue en Autriche et dans l'Allemagne du sud : on était persuadé qu'aussitôt que le feldzeugmeister *Benedek* commencerait à agir et à exécuter, à la grande surprise de tout le monde, le plan de campagne mystérieux et « profondément étudié » qu'on lui prêtait, la défaite et même l'anéantissement de l'armée prussienne ne pouvaient pas faire l'objet d'un doute. La défaite de l'armée du Nord à Kœnigsgrætz dut produire un effet d'autant plus décourageant que, jusqu'à nouvel ordre, elle coupait court à toutes les belles espérances dont on s'était bercé, et qu'on ne pouvait plus dissimuler ni déguiser ce fait brutal, que l'armée était entièrement battue. L'armée n'était pas seulement battue et obligée de battre en retraite comme à Solferino ; toute sa force était brisée, toute ses parties avaient subi une déroute décisive, et l'Autriche n'avait pas, de ce côté des Alpes, d'autre armée en état de relever ou de renforcer l'armée du nord.

Le feldzeugmeister *Benedek* sentait bien cela et s'en

rendait compte : aussi envoya-t-il immédiatement le feld-maréchal lieutenant *Gablenz* au quartier général prussien, proposer un armistice de quatre jours ; mais le roi de Prusse le refusa. L'empereur *François-Joseph* alla même encore plus loin ; dès la nuit qui suivit la bataille, il se décida à faire une démarche qu'on doit regarder comme un moyen extrême et désespéré de sauver l'empire du danger qui le menaçait en Autriche : *il cédait la Vénétie à l'empereur Napoléon ;* « maintenant que l'honneur des armes autrichiennes était assuré en Italie, » il pouvait, disait-il, entrer « dans les idées que l'empereur *Napoléon* avait exposées dans sa lettre du 11 juin, au ministre des affaires étrangères. »

Jusqu'à ce jour, l'Autriche avait repoussé avec une fière indignation tous les efforts tentés auprès d'elle pour obtenir la cession de la Vénétie à l'Italie, à titre gracieux ou à prix d'argent ; tout dernièrement encore (fin de mai), elle avait refusé la médiation pacifique des grandes puissances européennes, surtout par la raison qu'elle ne voulait pas que la question de la Vénétie fût portée devant l'aréopage européen ; il y avait quelques semaines encore qu'elle disait à cette occasion dans un écrit politique, que la cession « d'une province aussi importante au point de vue militaire, maritime et politique, équivaudrait à *un suicide politique* qui ferait descendre l'Autriche du rang des grandes puissances. »

La défaite de Kœnigsgrætz fit évanouir tout d'un coup toutes ces pensées orgueilleuses, et, dès le 5 juillet, *le Moniteur* pouvait annoncer que l'empereur *François-Joseph* avait offert avec empressement ce sacrifice, qu'on regardait autrefois comme impossible, preuve frappante de la situation désespérée à laquelle

l'empereur se voyait réduit par la victoire de la Prusse. Il avait besoin de l'armée du sud pour défendre sa capitale, maintenant que la journée de Kœnigsgrætz avait mis l'armée du nord hors d'état d'y suffire, et il espérait, par ce coup politique imprévu, non-seulement pouvoir disposer entièrement et librement de l'armée du sud, mais encore briser l'odieuse alliance de la Prusse et de l'Italie et, de plus, faire sortir l'empereur *Napoléon* de la stricte neutralité qu'il avait observée jusque-là, et l'attirer du côté de l'Autriche.

Cette grande tentative de corruption politique, tout le monde la connaît, et elle reste comme un exemple unique dans les annales de l'histoire : elle consistait à donner volontairement un vaste territoire, pour qu'il fût cédé à un tiers détesté : mais elle vint échouer contre la sage modération et le véritable amour de la paix de l'empereur *Napoléon*, contre la loyauté et la fidélité aux traités du roi *Victor-Emmanuel*, et, en même temps, avec tous les résultats qu'on en attendait, contre la fermeté du roi de Prusse, qui ne se laissa ni induire en erreur, ni intimider, par toutes ces machinations politiques, dernière lueur d'une politique perfide.

L'empereur *Napoléon* n'accepta la cession de la Vénétie qu'en se réservant d'interposer sa médiation pour le rétablissement la paix, non-seulement entre l'Autriche et l'Italie, mais aussi entre l'Autriche et la Prusse, et il s'adressa immédiatement aux rois de Prusse et d'Italie pour obtenir la conclusion d'un armistice. Ainsi, c'était inutilement que l'Autriche avait sacrifié la Vénétie, afin d'être libre de se retourner contre la Prusse avec toutes ses forces, en réunissant ses deux armées; son projet était renversé dès le début, et ses suppositions politiques lui avaient encore fait

faire un calcul faux et, on peut le dire, irréparable.

L'Autriche avait mal jugé l'Italie et son ennemi mortel, *Victor-Emmanuel*, en supposant que l'Italie ne saurait pas résister à l'appât de la Vénétie, qu'on lui offrait à si bon marché, et qu'elle s'empresserait de se retirer du théâtre de la guerre et de montrer sa condescendance envers son protecteur à Paris. Mais, d'une part, l'Italie était liée à la Prusse par un traité d'alliance, en vertu duquel aucune des deux parties ne pouvait conclure isolément la paix ou un armistice, et le roi et le peuple repoussaient avec fierté et indignation la tentation de devenir à n'importe quel prix infidèles aux engagements qui les liaient à la Prusse. D'autre part, l'orgueil national se révoltait unanimement contre l'offre humiliante qui lui était faite d'accepter comme une gratification la Vénétie, qu'elle voulait obtenir et conquérir au prix de son sang le plus précieux, et cela d'autant plus, que la première tentative qu'elle avait faite avait échoué à Custozza. Le roi *Victor-Emmanuel* résolut donc, avec l'assentiment unanime de son parlement et le suffrage général de la nation, de continuer la guerre contre l'Autriche, et de ne pas déposer les armes avant que son allié eût obtenu de son côté une satisfaction complète de l'Autriche.

Enfin, le roi de Prusse ne repoussa pas la médiation de la France; mais il déclara de la manière la plus positive qu'il ne pourrait conclure un armistice avec l'Autriche que si on lui offrait des garanties de paix certaines et satisfaisantes, et qu'en attendant, il ne voulait pas se laisser arrêter dans ses opérations militaires et dans la poursuite des avantages qu'il avait déjà obtenus.

Ainsi fut éventée toute la fantasmagorie inventée par l'Autriche, et elle n'en tira qu'un avantage : ce fut de pouvoir renforcer, trois ou quatre semaines après, les débris de son armée du nord réunis sur le Danube, en faisant venir peu à peu 60,000 hommes de l'armée du sud ; et encore, cette mesure n'eut-elle pas d'influence décisive sur la marche des événements. D'un autre côté, non-seulement la démarche désespérée que l'Autriche avait faite dans la nuit qui suivit la bataille de Kœnigsgrætz lui fit perdre toutes les sympathies de l'Europe, mais encore elle donna sérieusement à réfléchir à ses alliés en Allemagne. Tant qu'elle avait conservé la Vénétie, l'Autriche avait prétendu défendre les intérêts de l'Allemagne, en la protégeant contre une attaque de flanc venant de l'Italie ; et maintenant elle sacrifiait sans égards cette province, d'un trait de plume, dans le seul but de donner un nouvel aliment à la guerre en Allemagne, et de pouvoir continuer à lutter contre la Prusse et l'Allemagne du nord. En agissant ainsi, elle n'avait songé qu'à sa défense personnelle, et la preuve en est que pas un seul homme des renforts qu'elle s'était ainsi procurés ne vint au secours de ses alliés, qui se trouvaient dans une situation difficile dans l'Allemagne du sud.

L'empereur *Napoléon* continua avec zèle son œuvre de médiation pacifique et ne se laissa pas arrêter par l'opinion ouvertement exprimée par la Prusse, qu'elle ne pouvait conclure un armistice que si on lui offrait des garanties certaines de paix. Ses efforts et ses négociations avaient pour but de s'entendre avec la Prusse, l'Autriche et l'Italie sur les bases des préliminaires de paix, d'exercer une action pacifique et conciliante à tous les égards, pour amener le moment où un armis-

tice pourrait arrêter l'effusion du sang dans l'intérêt général, et où l'on pourrait préparer la paix avec des chances certaines de la conclure.

Nouvelles formations et renforts envoyés aux armées pendant le cours de la guerre.

L'Autriche et la Prusse avaient l'une et l'autre envoyé leurs armées *tout entières* sur les différents théâtres d'opérations, de sorte qu'elles ne pouvaient leur envoyer de renforts qu'en créant des formations nouvelles.

En Autriche, on avait envoyé à l'armée du nord et à l'armée du sud quelques quatrièmes bataillons (en principe ils n'étaient destinés qu'à former les garnisons); plus tard, on avait commencé à former des cinquièmes bataillons en les tirant des bataillons de dépôt; cependant, autant qu'on peut en juger, cette dernière mesure n'avait pas permis de disposer d'un plus grand nombre de quatrièmes bataillons pour les envoyer à l'armée active. On n'a pas vu davantage paraître dans les opérations de la guerre les corps de volontaires qu'on avait formés quelques jours avant la guerre, et dont on avait fait grand bruit, comme d'un signe d'enthousiasme national général; d'où il faut conclure que, dans cette guerre comme dans celle de 1859, ces corps de volontaires n'ont été en état de faire la guerre qu'au moment où, justement, la guerre venait de finir.

En Prusse, en même temps qu'on mobilisait l'armée, on avait formé 116 bataillons de landwehr (y compris 12 bataillons de landwehr de la garde) du premier ban, mais on ne leur avait donné qu'un effectif de 500 hommes; plus tard, on fit entrer dans ces bataillons des hommes de landwehr du deuxième

ban, ce qui éleva leur force à 800 hommes. On réunit 24 bataillons de landwehr, dont la moitié de la garde, pour former le (premier) corps d'armée de réserve ; le reste fut employé à former les garnisons des places fortes et celles des duchés de l'Elbe, du Hanovre, de la Hesse électorale et de la Saxe. Ces bataillons ne furent pas appelés à combattre, à l'exception de cinq d'entre eux : deux bataillons du 20ᵉ régiment de landwehr à Langensalza, et plusieurs bataillons de landwehr des provinces rhénanes, dans le duché de Nassau et les pays environnants. Sur la cavalerie de la landwehr, 2 régiments étaient attachés à la 2ᵉ armée et eurent occasion de montrer leurs qualités militaires et leur bravoure ; 6 régiments de cavalerie de la landwehr furent attachés au (premier) corps d'armée de réserve, 2 le furent plus tard au (deuxième) corps d'armée de réserve et 3 régiments de cavalerie de la landwehr de réserve, nouvellement créés, à l'armée du Mein. En outre, il y avait encore 6 régiments dans les duchés de l'Elbe, la Hesse électorale, la Saxe et la haute Silésie ; par conséquent il y avait en tout 19 régiments de cavalerie de la landwehr en activité.

En fait de troupes de dépôt, on avait formé, dans les 81 régiments d'infanterie, 81 bataillons de dépôt. De ces bataillons on avait tiré pendant la guerre 81 *quatrièmes bataillons* à 800 hommes, nouvellement créés, en choisissant dans les bataillons de dépôt les hommes les plus aptes au service et ceux-ci furent de nouveau portés au complet, en les remplissant des recrues et d'hommes de la landwehr du deuxième ban.

La nouvelle formation des quatrièmes bataillons et d'un 9ᵉ bataillon de chasseurs apporta à l'armée ac-

tive un renfort de 65,000 combattants, et, il faut le dire à la gloire de l'administration militaire en Prusse, ces troupes de nouvelle création, et prises complétement en dehors des cadres de l'armée, eurent reçu en quelques jours leur habillement, leur équipement et leur armement. Une cinquantaine de ces quatrièmes bataillons furent immédiatement envoyés comme renforts à l'armée active ; le reste servit à former des garnisons dans les duchés de l'Elbe, la Saxe, la Hesse électorale et le Hanovre.

En somme, il y avait sur pied, au commencement de juillet, sans parler de l'artillerie, qui avait également été augmentée , 532 bataillons et 67 régiments de cavalerie, armée immense, parfaitement armée et instruite, comme la Prusse n'en avait encore jamais eu : le roi et la nation pouvaient s'appuyer sur elle et jeter leurs regards sur l'avenir avec une confiance entière, dût la guerre se prolonger longtemps. La Prusse prouva qu'elle est une nation en armes, et l'administration de l'armée prussienne se montra réellement grandiose en fournissant des masses aussi colossales de tout ce qui était nécessaire en fait d'habillement, de vivres, d'armes et de munitions. En général, les armées fondent à la guerre d'un manière effrayante ; dans l'armée prussienne, au contraire, l'effectif augmenta pendant le cours de la guerre, et cette augmentation fut bien forte, car les nouvelles formations firent plus que couvrir les pertes que l'armée avait éprouvées.

Deux circonstances venaient encore accroître tout particulièrement les difficultés que rencontrait l'administration militaire prussienne pendant cette guerre, à savoir : le nombre excessif de prisonniers que l'on

avait faits et les soins à donner aux nombreux blessés autrichiens qui tombaient entre les mains des Prussiens sur tous les champs de bataille, puisque l'ennemi ne cessait pas de reculer. Quoiqu'on fît pour créer de l'espace dans toutes les places fortes de la Prusse, on ne pouvait en avoir assez pour interner 40,000 prisonniers; on fut obligé, pour cet usage, d'établir des camps de tentes à Colberg et à Dirschau; le transport, l'entretien et la garde de ces masses de prisonniers absorbaient les forces de l'armée et de l'administration, et cela était d'autant plus sensible que, naturellement, on n'avait pas pu se préparer à faire d'aussi nombreux convois de prisonniers (1). L'Autriche avait obstinément refusé d'adhérer à la convention de Genève pour la protection des blessés sur le champ de bataille et dans les ambulances, et à la déclaration de neutralité de tout le personnel de santé et de médecine militaire, bien que déjà le plus grand nombre des grandes puissances de l'Europe, et parmi elles la Prusse, se fussent empressées de se joindre à cette œuvre d'humanité. Les blessés autrichiens furent les premiers à souffrir de ce que leur gouvernement s'était tenu à l'écart d'un progrès dont l'heureux résultat est d'introduire l'humanité dans la guerre; ils furent abandonnés en grande quantité sans secours sur les champs de bataille, car les médecins militaires

(1) Le petit nombre des prisonniers prussiens est surprenant et honorable pour les armes prussiennes; d'après les données connues jusqu'à présent, il n'a pas atteint le chiffre total de 500, de sorte que, pour un prisonnier prussien, il y a 100 prisonniers autrichiens. Au nombre des prisonniers prussiens se trouvent 2 officiers, 3 employés, 1 médecin, 1 ministre, 462 sous-officiers et soldats et 7 cantiniers.

autrichiens, suivant les anciennes traditions, s'enfuyaient au plus vite dès que les Prussiens approchaient, et cependant, les Prussiens leur avaient offert la neutralité sur les champs de batailles dans l'exercice de leurs fonctions. Mais ils ne furent pas les seuls, et les blessés prussiens en ressentirent aussi les inconvénients : en effet, le soin des blessés des deux armées retomba exclusivement sur les médecins et les infirmiers prussiens, et cette tâche devint tellement colossale, surtout à Kœnigsgrætz, que, malgré le zèle le plus ardent et les efforts les plus admirables, déployés à cette occasion par tout le personnel de santé prussien, et lui fut impossible d'en venir à bout en peu de temps, comme il l'aurait fallu. Cette persistance inflexible de l'Autriche à conserver les antiques et barbares usages de la guerre, a coûté inutilement bien des pertes des deux côtés : combien d'existences on aurait pu sauver si, suivant la pensée humanitaire qui a inspiré la convention de Genève, les médecins autrichiens et prussiens avaient paisiblement rivalisé de zèle à côté les uns des autres, dans l'exercice de leurs fonctions sur les champs de bataille ! En Bohême même, l'Autriche n'avait presque rien fait pour pourvoir d'avance à l'organisation des hôpitaux ; les Prussiens furent obligés d'en créer presque partout, à mesure qu'ils avançaient, et de leur fournir tout ce qui leur était nécessaire (1). Ce ne fut que lorsque la guerre approcha de sa fin, que l'Autriche se décida, mais trop tard pour remédier aux nombreux maux de cette campagne, à

(1) Lorsque les Prussiens entrèrent à Pardubitz, le 6 juillet, après la bataille de Kœnigsgrætz, ils y trouvèrent plus de 200 blessés autrichiens grièvement blessés, sans médecin, sans gardes-malades même, dans une situation véritablement déplorable.

adhérer à la convention de Genève. Une autre question d'humanité, celle des *secours fournis par la charité privée* aux soldats malades et blessés en temps de guerre, avait été soulevée dans les conférences internationales tenues à Genève, à la suite de la guerre de 1859; elle trouva en Prusse des cœurs ouverts et des mains secourables dans tous les rangs de la nation et dans tous les partis politiques.

Tout ce qui a été fait de grand et de louable sous ce rapport ne peut pas entrer dans les limites restreintes de ce travail; mais du moins, nous devons rappeler ces efforts généreux, patriotiques et récompensés par les plus beaux résultats, comme une preuve éloquente et énergique de l'enthousiasme général et de la véritable humanité qui animaient la nation prussienne tout entière. Sur ce champ d'activité silencieuse et philanthropique, la patrie tout entière a obtenu de grands triomphes et acquis de grands mérites. A peine y a-t-on fait appel, que le dévouement de toutes les professions, de toutes les classes, de tous les âges, s'est élevé à la plus grande hauteur; il a montré la générosité du cœur de la nation prussienne; il a prouvé que, dans les temps de danger, l'armée prussienne est intimement unie à la nation.

OPÉRATIONS DE LA GRANDE ARMÉE PRUSSIENNE
DEPUIS LA BATAILLE DE KŒNIGSGRÆTZ, JUSQU'AU DANUBE.

Si l'armée prussienne avait déjà besoin de repos avant la bataille de Kœnigsgrætz, ce besoin était devenu une nécessité pressante après cette bataille, qui l'avait obligée à tendre ses forces jusqu'à l'épuisement, Il fallut donc accorder aux troupes quelques jours de

délassement sur les rives de l'Elbe, au sud de Kœnigsgrætz, dans un pays que la guerre avait encore épargné jusque-là, à Pardubitz, Prelautsch et Elbteinitz. Ce n'est que le 6 juillet qu'on se remit en marche pour s'éloigner de l'Elbe et reprendre la poursuite des Autrichiens. Mais ils avaient une avance de 48 heures, et, par conséquent, les Prussiens avaient cessé d'exercer sur eux une pression immédiate.

Le soir de la défaite à Kœnigsgrætz, le feldzeugmeister *Benedek* éclata, dit-on, en doléances, et s'écria qu'il avait tout perdu, et que son malheur était de ne pas avoir aussi perdu la vie. Voyant l'état dans lequel était son armée, il avait dû renoncer à arrêter les Prussiens sur l'Elbe. En conséquence, il se hâta de ramener à Olmutz les débris de l'armée du nord : il pouvait espérer y trouver un abri qui lui permît de rétablir son armée et de lui faire reprendre ses forces, en arrière des ouvrages avancés de la place, qui étaient nouvellement construits et d'une étendue considérable. Le 6ᵉ corps (*Ramming*) fut envoyé par le chemin de fer à Olmutz, dès le lendemain de la bataille ; les autres corps le suivirent successivement, en détruisant derrière eux le chemin de fer et les ponts. Le 10ᵉ corps (*Gablenz*) fut dirigé par le chemin de fer sur Florisdorf, près de Vienne, pour y occuper les retranchements qu'on avait élevés, dans le but de couvrir le pont du Danube et la capitale. Il n'y eut que des corps de cavalerie qui exécutèrent leur retraite sur la route directe de Vienne par Brünn ; tous les autres corps de l'armée du nord arrivèrent à Olmutz le 8 et le 9 juillet.

Avant la guerre, en Autriche, la voix populaire célébrait avec un enthousiasme unanime le général en chef de l'armée du nord et l'élevait aux nues ; après

la malheureuse journée de Kœnigsgratz, elle tomba dans l'excès opposé, ce qui fait voir une fois de plus à quoi tiennent les opinions exaltées. On lui imputait à lui seul le désastre de l'armée, et l'on oubliait entièrement que la faute en était au système militaire de l'Autriche tout entier, et que c'était lui avec ses défauts et ses côtés faibles qui avait prouvé son insuffisance dans la lutte engagée contre l'armée prussienne. L'empereur *François-Joseph* envoya à cette époque à l'armée du nord son ministre d'État, le feld-maréchal lieutenant comte *Mensdorff*, pour se rendre compte de sa situation et, en même temps, pour se faire un jugement motivé sur la conduite de *Benedek*. A tort ou à raison, nous n'osons pas le décider, ce jugement paraît avoir été défavorable, car, à partir de ce moment, *Benedek* fut relégué au second plan ; plus tard, il fut mis à peu près entièrement de côté, et, enfin, lorsqu'un armistice eut été conclu, sa conduite ainsi que celles de son chef d'état-major, le feld-maréchal lieutenant *de Henickstein* et du commandant du 1er corps d'armée, le général de cavalerie comte *Clam Gallas*, furent soumises à un conseil de guerre ; les résultats de l'enquête sont encore couverts d'un voile que l'on n'a pas pu percer.

La défaite de Kœnigsgrætz entraînait pour les Autrichiens la perte de la capitale de la Bohême. Fidèle aux principes, *Benedek* avait voulu éviter à l'origine de disperser par trop l'armée du nord, et pour cela, il n'avait laissé qu'une faible garnison à Prague, quoique les fortifications de cette ville ne fussent pas sans une certaine valeur militaire. Lorsque la 1re armée prussienne et l'armée de l'Elbe s'avancèrent au delà de l'Iser, la dernière se contenta d'envoyer, le 29 juin, de

faibles reconnaissances du côté de Prague, jusqu'à Jung-Bunzlau; du reste, on avait entièrement laissé Prague de côté pour pouvoir arriver à livrer bataille avec le plus de forces possible, et, par conséquent, pour ne pas s'affaiblir par des détachements. Mais, après la victoire de Kœnigsgrætz, le moment était venu de s'emparer de la capitale de la Bohême, et on pouvait le faire sans toucher à la force et à l'organisation des trois armées prussiennes qui se mettaient en route, à la poursuite de l'armée du nord.

Par prudence, on avait fait venir de Dresde en Bohême, sur le théâtre de la guerre, la division de landwehr de la garde attachée au corps d'armée de réserve cantonné en Saxe, et on l'avait remplacée en Saxe par une deuxième division d'infanterie de la landwehr nouvellement formée (1). La division de landwehr de la garde arriva un jour trop tard pour prendre part à la bataille de Kœnigsgrætz, mais juste à temps pour être dirigée directement du champ de bataille sur Prague. Les Autrichiens l'avaient déjà évacuée et les autorités autrichiennes elles-mêmes avaient quitté la ville, de sorte que le général-major *de Rosenberg-Gruszinsky* put y entrer, le 8 juillet, avec la division de landwehr de la garde, sans rencontrer la moindre résistance.

Ainsi, Prague, dont la conquête avait demandé autrefois des batailles sanglantes et des siéges prolongés, Prague, le but et le prix de campagnes entières, tomba sans être défendue entre les mains des Prussiens, qui y entrèrent paisiblement, résultat immé-

---

(1) Cette deuxième division de landwehr se composait des régiments de landwehr nos 2, 12, 24 et 31.

diat et naturel de la victoire de Kœnigsgrætz (1).

L'éloignement des autorités autrichiennes, non-seulement de Prague, mais encore de toutes les autres grandes villes de la Bohême, portait en soi un caractère insurrectionnel, car cette mesure avait brisé tout le mécanisme de l'administration, et était pour les Prussiens, qui arrivaient en vainqueurs, la source de nombreux embarras, notamment au sujet des réquisitions; mais ce fut au pays et à la population elle-même qu'elle causa les maux les plus sensibles, car, après le départ des employés, l'administration entière de la Bohême tomba dans une désorganisation complète, et tous les désordres eurent libre carrière. Il semblait que, pour sauver l'empire, l'empereur voulût provoquer un soulèvement général de la nation, afin d'opposer une nouvelle digue à la marche victorieuse de ses ennemis, et vouer ses adversaires détestés à l'anéantissement, en allumant une guerre d'insurrection. Dans un manifeste daté du 10 juillet, l'empereur engageait la nation à résister avec persévérance et à lutter à la vie et à la mort contre les Prussiens, et, en conséquence, au moyen de quelques places données dans l'administration du pays, il excitait l'enthousiasme de la population et l'excitait à une prise d'armes générale et à une résistance générale aux progrès de l'ennemi. Mais bientôt, même en Autriche, on eut peur de déchaîner les forces populaires; les mesures déjà prises pour former une espèce de landsturm fu-

(1) Un peu plus tard, le général *Mulbe* fut aussi envoyé de Dresde à Prague avec la 1re division de landwehr : il fut remplacé dans le gouvernement militaire du royaume de Saxe par le général d'infanterie *de Schack*.

rent désavouées et complétement abandonnées, de sorte que la guerre se continua d'une manière régulière, et l'Autriche n'eut pas recours à ce moyen extrême, à cette dernière ressource de la résistance populaire, dont les horreurs et les ravages font des plaies plus profondes au pays lui-même qu'à l'ennemi. En Bohême seulement, la haine du nom prussien se fit jour dans la population tchèque fanatisée, et il en résulta quelques atrocités isolées, exercées avec perfidie, mais qui ne prouvent ni du courage ni un véritable amour de la patrie, et qu'on ne peut regarder que comme des actes de brutalité commis par une stupide population ameutée. Dans les régions plus allemandes de la Bohême et plus tard aussi en Moravie, surtout dans les grandes villes, les troupes prussiennes surent, par leur discipline et leur conduite modèle, gagner promptement la confiance de la population et détruire toutes les craintes que leur arrivée avait fait concevoir. Plus on se rapprochait de Vienne et des pays où la civilisation allemande est plus avancée, plus une entente pacifique s'établissait vite entre les soldats prussiens et la population paisible, et il n'était plus question de résistance ouverte ou cachée.

Le 6 juillet, *l'armée prussienne* s'éloigna de la ligne de l'Elbe, en partant de Pardubitz, et reprit sa marche vers le sud. Le 6[e] corps d'armée restait devant Josephstadt et Kœnigsgrætz, pour cerner et observer ces places, occupées par de fortes garnisons, et qui allaient se trouver sur les derrières de l'armée. Jusqu'à nouvel ordre, au moins tant qu'on n'aurait pas fait venir des pièces de siége, on ne pouvait pas songer à bombarder sérieusement ou à assiéger en règle deux places en aussi bon état, surtont Kœnigsgrætz qui était protégée

par une inondation artificielle. La 11e division, qui était restée devant Kœnigsgrætz, et qui dut bivouaquer sur le champ de bataille empesté par l'odeur des cadavres, fut rappelée à l'armée le 8 juillet (1) ; l'autre division du 6e corps d'armée (12e divis.) resta seule chargée de surveiller les deux places. Du reste, ni de Kœnigsgrætz, ni de Josephstadt on n'essaya d'exécuter des sorties.

Dans le quartier général prussien, pendant les premiers jours qui suivirent la bataille de Kœnigsgrætz, on n'avait naturellement aucune donnée sur les intentions postérieures de *Benedek*, et on ignorait également s'il se replierait directement sur Vienne, ou s'il concentrerait son armée entière dans le grand camp retranché d'Olmutz. Mais cette incertitude fut bientôt levée par une prise heureuse que firent les troupes d'avant-garde. Pour se remettre promptement en contact avec l'ennemi, la 2e armée avait envoyé, à marches forcées, à sa recherche, sa division de cavalerie de réserve. Arrivée dans le pays compris entre Bœhmisch-Trubau et Mœhrisch-Trubau, où le chemin de fer qui va à Vienne par Olmutz et Prerau s'écarte de celui qui y mène directement par Brunn, par conséquent précisément au point de séparation des deux directions entre lesquelles

---

(1) Le commandant de la 11e division, général-lieutenant *de Zastrow*, s'occupait, lorsqu'il fut rappelé de Kœnisgsgrætz, de réaliser une idée originale, dont on n'avait pas encore eu d'exemple dans l'histoire des siéges : il voulait bombarder la place autrichienne avec les canons enlevés aux Autrichiens. Comme il ne voulait pas, en essayant de bombarder la place avec des canons de campagne, dissiper inutilement les munitions prussiennes dont on pouvait faire un meilleur usage, il fit tout préparer pour ouvrir, sous quelques jours, le feu contre la place, avec 49 canons enlevés aux Autrichiens et avec des munitions prises également à l'ennemi. Son rappel arrêta l'exécution de son projet.

il fallait choisir pour continuer la poursuite, la cavalerie prussienne eut la chance d'enlever un courrier de campagne autrichien, dont la valise procura des éclaircissements sur tout ce qu'on voulait d'abord savoir. On y trouva au grand complet les ordres et les tableaux de marche adressés par *Benedek* aux différents corps; toutes ces pièces officielles si importantes, on avait eu la légèreté de les confier à la poste comme en pleine paix. De ces documents, il ressortait indubitablement que le feldzeugmeister *Benedeck* avait fait retirer toute son armée sur Olmutz et n'avait envoyé directement sur Vienne, par Brunn, que le 10e corps (*Gablenz*), qui était dissous, et la division de cavalerie du prince *de Schleswig-Holstein*.

Dès lors, on pouvait arrêter un plan d'opérations à venir pour l'armée prussienne : l'aile gauche seule, l'armée du *prince royal*, devait suivre l'armée ennemie sur Olmutz et y prendre position en face d'elle, tandis que le centre et l'aile droite, l'armée du prince *Frédéric-Charles* et l'armée de l'Elbe, se dirigeraient directement sur Vienne, la première par Brunn, la seconde par Iglau. En faisant marcher l'armée entière vers le sud sur un front de 17 milles d'étendue environ, on pouvait espérer, ou que la 2e armée contiendrait le feldzeugmeister *Benedek* devant Olmutz et lui couperait le chemin de Vienne, ou que la marche rapide du centre et de l'aile droite sur Vienne par la route la plus courte (1) l'obligerait à abandonner sans coup férir la position d'Olmultz et à accourir vers la capitale menacée. On pensait que l'armée du *prince royal* était assez

---

(1) Le chemin de Pardubitz à Vienne est, par Olmutz, de 45 milles, par Brunn, de 33 milles, et par Iglau, de 30 milles seulement.

forte pour tenir tête à elle seule à l'armée du nord, affaiblie et découragée, dans le cas où elle viendrait à sortir du camp retranché d'Olmutz.

Dès la nuit du 7 au 8 juillet, les troupes d'avant-garde prussiennes atteignirent les troupes autrichiennes et saxonnes, qui battaient en retraite : elles rencontrèrent un grand convoi de vivres, en enlevèrent une partie et firent une quantité de prisonniers. Le désordre était si grand dans les convois autrichiens, que 2,000 Saxons durent, pour échapper à la poursuite des Prussiens, se frayer, par force, un chemin à travers les colonnes de voitures qui ne pouvaient plus se débrouiller.

Les troupes prussiennes passèrent donc la frontière de la Bohême et de la Moravie, et le 10 juillet le quartier géneral s'établit à Zwittau, en Moravie ; là, le feld-maréchal lieutenant *Gablenz* vint encore en parlementaire apporter de nouvelles propositions d'armistice : les Autrichiens offraient, comme garantie, d'évacuer les places de Josephstadt et de Theresienstadt. Ces offres furent encore fermement repoussées, car on y reconnut avec raison un signe de l'affaiblissement de l'armée du nord, et on pénétra l'intention de l'Autriche, de gagner du temps pour faire venir d'Italie l'armée du sud. En effet, on ne le sut que plus tard, cette proposition correspondait exactement au moment où l'armée du sud commençait à partir de la Vénétie. Ce mouvement commença le 10 juillet par le 5ᵉ corps d'armée (24,000 hommes), qui fut transporté de Vérone à Saint-Pœlten par le chemin de fer, à travers le Tyrol ; il fut suivi un peu plus tard par le 9ᵉ corps (35,000 hommes), qui partit de l'Isonzo et se rendit directement à Vienne par le chemin de fer du sud. Le 13 juillet, le feld-

maréchal archiduc *Albert*, rappelé d'Italie à Vienne, prit le commandement en chef des armées réunies du nord et du sud, dont les forces étaient évaluées, d'après les sources autrichiennes, à 220,000 hommes (160,000, restes de l'armée du nord et 60,000 de l'armée du sud) ; mais cette évaluation est en tout cas trop élevée. Du reste, ces forces ne furent entièrement réunies sur le Danube que le 27 juillet.

Pendant qu'au quartier général prussien et à Vienne les ambassadeurs français s'efforçaient d'arriver à une entente sur les bases de la paix, pour négocier un armistice aussitôt qu'ils auraient obtenu ce résultat, les trois armées prussiennes continuaient à avancer sans interruption et sans rencontrer de résistance. Une partie de la cavalerie de l'avant-garde de la 1re armée eut seule un petit combat de cavalerie à soutenir le 10 juillet, à *Saar;* des hulans prussiens (du 11e régiment de hulans) surprirent des hussards hongrois ; ceux-ci se rallièrent promptement, mais les hulans les attaquèrent jusque dans la ville et les culbutèrent.

Le 13 juillet, le quartier général du roi fut transporté à Brunn ; les troupes d'avant-garde de la 1re armée y étaient entrées dès la veille ; l'armée de l'Elbe, à droite, était encore plus avancée vers le sud (à deux journées de marche de Znaym), et la 2e armée, à gauche, était arrivée à une journée de marche d'Olmutz.

L'empereur *Napoléon*, dans son rôle de médiateur, avait accepté les conditions que la Prusse posait comme bases de la paix, et les avait communiquées au cabinet autrichien à Vienne. Accédant à ses instances, à son désir de voir cesser l'effusion du sang, le roi de Prusse avait fait proposer ce jour-là à Vienne d'inter-

rompre les hostilités pendant trois jours : pendant ce temps, toutes les troupes (même les troupes autrichiennes de l'armée du sud) devraient cesser tout mouvement, et le roi de Prusse verrait à s'entendre avec son allié le roi d'Italie au sujet d'un armistice commun à conclure avec l'Autriche.

L'Autriche était bien prête à accepter une suspension d'hostilités, mais elle y mit des conditions que la Prusse ne pouvait pas admettre (extension de la suspension d'armes à toute l'Allemagne du sud, liberté de mouvements en arrière de la ligne de démarcation, par conséquent continuation de la marche de l'armée du sud). Les négociations au sujet d'une suspension d'armes échouèrent donc complétement, et la Prusse reprit la suite de ses opérations avec un redoublement d'énergie (1); dès le 14 juillet, le général *Herwarth* occupait Znaym et ses troupes d'avant-garde passaient la frontière de la Moravie et de la basse Autriche.

---

(1) Les sections de chemin de fer de campagne attachées à chaque corps d'armée se composaient de 58 pionniers, 7 piqueurs, 2 mécaniciens, 2 architectes et 1 ingénieur spécial de chemin de fer d'un grade plus élevé, sous la direction d'un officier du génie; elles déployèrent pendant cette marche en avant de l'armée une activité qui allait toujours croissant et elles obtinrent des résultats énormes dans la réparation des lignes de chemins de fer et des télégraphes sur les derrières de l'armée. Le chemin de fer de Dresde à Prague était barré en Saxe par la place de Kœnigstein, dont le commandant ne laissait passer les convois de blessés, ni sur le chemin de fer ni sur l'Elbe, et en Bohême par la place de Theresienstadt; de même, le chemin de Turnau à Pardubitz était barré par les places de Josephstadt et de Kœnigsgrætz. Lorsque Prague fut occupée, on put se servir du chemin de Pardubitz à Prague, et du chemin transversal de Prague à Turnau et les relier au chemin de fer de Lœbeau-Reichenberg-Turnau, et par conséquent à tout le réseau des chemins prussiens. Ces communications, qui formaient la principale ligne de

La rapidité de la marche du centre et de l'aile droite de l'armée prussienne sur Vienne mettait l'armée autrichienne du nord en danger d'être tournée dans sa position d'Olmutz. Le nouveau général en chef autrichien, l'archiduc *Albert*, résolut en conséquence, aussitôt qu'il eut pris le commandement, de retirer l'armée de cette situation trop exposée, et de la faire revenir en arrière sur le Danube, ce qui lui permettrait de se réunir à l'armée du sud, qui arrivait pour protéger la capitale, et de s'opposer à la marche des Prussiens en s'appuyant à la puissante barrière formée par le fleuve. On commença donc, à partir du 13 juillet, à faire venir par le chemin de fer d'Olmutz à Vienne les troupes de l'armée du nord ; mais, dès le 15 juillet, on dut arrêter l'expédition de ces convois : ce n'étaient plus seulement les troupes d'avant-garde de l'armée du *prince royal* qui menaçaient le chemin de fer, au sud et près d'Olmutz ; c'était l'avant-garde du prince Frédéric-Charles qui approchait de Lundenbourg, point de jonction important des chemins de fer, avec une rapidité telle qu'on pouvait craindre à chaque moment que le chemin de Vienne ne fût complétement coupé. Sur les dix corps d'armée qui composaient l'armée du nord, trois seulement avaient pu arriver à Vienne par le chemin de fer : le feldzeugmeister *Benedek* reçut alors de l'archiduc *Albert* l'ordre de réunir le reste de l'armée (3 corps d'armée, l'artillerie de réserve et le train, en tout 75,000 hommes), et, puisque la route

---

communication de l'armée d'opérations en Bohême et en Moravie, furent, ainsi que le chemin de fer de Pardubitz à Brunn, établies par les sections de chemins de fer de campagne et exploitées par elles pour le service des convois militaires, mais elles eurent à surmonter des difficultés colossales.

directe de Vienne lui était barrée, de se replier vers le sud et de se diriger sur Presbourg par la Hongrie. Ainsi, en traversant la Moravie, les Prussiens avaient voulu le forcer, par leurs manœuvres et par la marche rapide des deux armées de l'aile droite et du centre, à évacuer la forte position d'Olmutz, qu'il occupait sur leur flanc ; et non-seulement ce plan avait réussi, mais, de plus, on avait obtenu un autre avantage, c'est que l'armée du nord ayant laissé passer le moment précis où elle aurait pu battre en retraite toute ensemble, était coupée et divisée en deux moitiés.

Combat de Tobitschau et de Prerau, le 15 juillet. — Le 14 juillet, l'armée du prince royal était arrivée à hauteur d'Olmutz, à l'ouest de la ville ; le 1er corps d'armée et la division de cavalerie de réserve, qui marchaient en tête, avaient même déjà atteint les environs de Prossnitz (à 2 1/2 milles au sud-ouest d'Olmutz). Ce même jour, le 2e escadron du 1er régiment de hussards eut à soutenir à *Kralup*, contre 2 escadrons saxons, une escarmouche où les hussards firent preuve d'un véritable talent de cavaliers ; la cavalerie ennemie, malgré sa supériorité, fut rejetée jusque sur l'infanterie.

Le soir, à 8 heures et demie, le 1er régiment de cuirassiers, en exécutant une reconnaissance, rencontra à Biskupitz (à 1/2 mille à l'est de Prossnitz), un bataillon autrichien formé en deux carrés. Les cuirassiers traversèrent les deux carrés ; mais ils ne purent pas les disperser ni leur faire de prisonniers, car il sortit du village de l'infanterie autrichienne, dont le feu les obligea à battre en retraite à la faveur de l'obscurité, qui pendant ce temps était devenue complète. Le régiment perdit 6 officiers et 18 cuirassiers dont 2 officiers et 5 cuirassiers tués.

A 3 milles au sud d'Olmutz est situé Prerau : c'est une station importante du chemin de fer d'Olmutz à Vienne, car c'est de là que part l'embranchement qui conduit à l'est sur Cracovie. Du côté des Prussiens, on voulait atteindre ce point le plus vite possible, en envoyant de la cavalerie en avant, pour détruire le chemin de fer et couper entièrement les communications entre Olmutz et Vienne. On choisit pour exécuter ce coup de main la cavalerie de réserve de la 2e armée, commandée par le général *Hartmann*, et l'avant-garde du 1er corps d'armée, la brigade Malotki, en tout 6 régiments de cavalerie, 6 bataillons d'infanterie et 3 batteries. La brigade d'infanterie devait occuper, le 15 juillet, les longs défilés de Tobitschau et de Traubek sur les deux rives de la March, pour que la cavalerie pût avancer en sûreté jusqu'à Prerau, qui se trouvait encore à 1 mille plus loin, à l'est. Mais, le même jour, *Benedek* était parti d'Olmutz par la route de Kremsier, avec ce qui lui restait de l'armée du nord (les 1er, 2e et 8e corps d'armée et les convois du train), se dirigeant vers la Hongrie, de sorte que l'expédition des Prussiens rencontra à l'improviste les colonnes autrichiennes au moment de leur départ : c'était pour les Prussiens une occasion de combattre dans des conditions tout particulièrement favorables pour eux.

La brigade Malotki se dirigeait sur Tobitschau ; elle aperçut de très-bonne heure les colonnes ennemies et les convois qui s'éloignaient d'Olmutz par la chaussée, et n'hésita pas à attaquer immédiatement la brigade Rothkirch (1) du 8e corps, qui venait au-devant

(1) La brigade Rothkirch avait été établie, au commencement de la guerre, à Bœmisch-Trubau, pour couvrir ce point de jonction im-

d'elle. Les pertes éprouvées dans les combats précédents avaient réduit la force des bataillons prussiens à 800 hommes, tandis que les bataillons autrichiens étaient de 1,000 hommes, et, de plus, la brigade Rothkirch avait un bataillon de chasseurs de plus que la brigade Malotki : néanmoins, celle-ci repoussa l'ennemi, non-seulement de Tobitschau, mais encore jusqu'au delà de la chaussée d'Olmutz, au nord de ce village : l'artillerie autrichienne, malgré sa supériorité numérique (22 pièces contre 18), ne put pas arrêter l'élan des Prussiens. Cependant, la marche de la brigade Malotki fut appuyée par la division de cavalerie de réserve Hartmam qui avançait en même temps sur la gauche par Klopotowitz. Les Autrichiens n'avaient fait attention qu'à la brigade Malotki et négligé leur aile droite; de ce côté se trouvait cependant le pont de la Batta; ils ne l'avaient pas gardé, de sorte que la brigade de cuirassiers prussiens put traverser la rivière à Biskupitz et venir prendre part au combat que, jusqu'à ce moment, l'infanterie soutenait seule. En avançant ainsi hardiment, la cavalerie prussienne eut occasion d'exécuter un coup de main heureux, et dont l'histoire ne présente pas de fréquents exemples : c'est la prise d'une batterie en action par de la cavalerie. Une colonne d'artillerie autrichienne, appartenant au 8e corps d'armée, s'éloignait d'Olmutz

---

portant de plusieurs cemins de fer, contre des attaques venant de la Silésie ; elle n'avait pas pris part au combat livré le 28 juin, par le 8e corps, à Skätz. Elle n'avait pas non plus assisté à la bataille de Kœnigsgrætz elle arrivait donc avec des forces toutes fraîches à Tobitschau. Il paraît qu'au départ d'Olmutz elle formait la queue de la colonne c'est pour ces motifs qu'elle fut envoyée au-devant des Prussiens qui se présentaient sur le flanc de la colonne.

par la chaussée et marchait, à ce qu'il paraît, sans se couvrir : le combat engagé en avant, à Tobitschau, l'avait forcée à faire halte : lorsqu'elle vit arriver la cavalerie prussienne sur son flanc droit, elle mit en batterie 20 canons, sur une position parallèle à la chaussée. En face de cette masse imposante de canons, le 5e régiment de cuirassiers, qui marchait en tête de la brigade de cavalerie, osa risquer une attaque qui eut un succès éclatant : sur ses trois escadrons, on en envoya un à droite, vers un point qui pouvait cacher une embuscade ; les deux autres se lancèrent directement sur la ligne des canons. Ils essuyèrent à 8 ou 900 pas un feu violent d'obus et de mitraille; mais un léger pli de terrain les protégea et ils ne perdirent que 12 hommes et 8 chevaux : un moment après, ils étaient au milieu des canons, renversant et massacrant tout ce qui se défendait encore. Cette brave troupe de cavaliers (le 2e escadron et un peloton du 4e escadron du 5e régiment de cuirassiers) enleva en un clin d'œil 18 canons, 7 caissons de munitions et 168 chevaux, et prit 170 artilleurs, dont 2 officiers. Les Autrichiens n'avaient pu sauver que 2 canons : un des canons enlevés avait les roues brisées, on dut le laisser sur place ; mais les heureux vainqueurs purent ramener et mettre en lieu sûr 17 canons avec leurs attelages et leurs servants au complet. Il était temps d'en finir, car des détachements d'infanterie et de cavalerie arrivaient de toutes parts pour reprendre les batteries; néanmoins les braves cuirassiers refoulèrent encore ces nouveaux ennemis et firent prisonnière une partie de l'infanterie.

Le général *Rothkirch* abandonna l'espoir de continuer sa marche sur Kremsier, arrêta le combat et

battit en retraite sur Olmutz avec un grand nombre de voitures qui avaient été coupées comme lui. A 2 heures de l'après-midi, les Autrichiens essayèrent une dernière fois de rejeter la brigade Malotki loin de la route qui assurait les communications d'Olmutz. Une brigade fraîche d'infanterie, de la garnison de la place, avança sur la chaussée ; mais elle ne put aller que jusqu'à Bub, à un demi-mille d'Olmutz, où elle essaya de se former. Le bruit du canon avait attiré sur ces entrefaites une autre partie du 1er corps d'armée ; la brigade Barnekow était arrivée à Biskupitz (à 1/4 de mille au sud-ouest de Bub) juste à temps pour appuyer la brigade Malotki et arrêter les Autrichiens. Les batteries rayées de ces deux brigades se mirent à tirer sur les têtes de colonnes ennemies postées à Bub : leur tir fut si juste et si foudroyant que, sans même engager un combat d'infanterie, cette brigade dut, à son tour, se replier sur Olmutz. Pendant que le combat cessait complétement dans la direction d'Olmutz, il se rallumait à l'est, vers Prerau.

Après avoir pris Tobitschau, la colonne de droite (2 bataillons du 4e régiment d'infanterie) de la brigade Malotki s'était engagée dans le long défilé qui mène à Traubeck et avait promptement occupé ce village sans que les détachements du 1er corps autrichien, qui était près de là, eussent cherché à l'en empêcher. Dès lors, on pouvait exécuter le coup de main sur Prerau, le premier but qu'on s'était proposé dans cette journée. Pour cette expédition, on désigna la brigade de cavalerie de la landwehr avec 4 pièces d'artillerie à cheval et une compagnie de fusiliers qu'on mit sur des voitures. La colonne rencontra inopinément, dans la direction de Prerau, l'artillerie de

réserve autrichienne et le grand convoi de train de l'armée du nord qui se mettaient en marche; le feldzeugmeister *Benedek* en personne était près de là avec le 1er et le 8e corps, de sorte qu'il fut impossible d'occuper Prerau et de détruire le chemin de fer, comme on se l'était proposé.

Mais le 2e régiment de hussards de la landwehr, qui marchait en tête, eut occasion de montrer d'une autre manière son habileté, sa ténacité et sa bravoure. Apprenant qu'une grande colonne de voitures se met en mouvement à Prerau, il part au grand trot, atteint le convoi, et, malgré le feu d'une batterie d'obusiers ennemie, les trois escadrons chargent avec un élan irrésistible. Le bataillon autrichien qui forme l'escorte s'est formé en carré; ils l'enfoncent et lui font 250 prisonniers; puis, ils jettent une grande confusion dans la colonne de voitures, en coupent une partie et enlèvent un grand nombre de voitures; ils sont obligés d'abandonner cette belle prise, parce que des détachements de cavalerie autrichienne arrivent sur eux de tous les côtés; mais déjà ils étaient assez loin pour pouvoir être soutenus à leur tour par les Prussiens. Les 3 escadrons prussiens étaient affaiblis et réduits à 125 chevaux; cependant, ils n'hésitent pas à attaquer les hussards hongrois (*Haller*) six fois plus nombreux qu'eux : leurs chevaux sont tellement fatigués qu'ils ne peuvent charger qu'au trot. Une violente mêlée s'engage; enfin, les hussards de la landwehr, menacés à dos et sur leurs flancs par d'autres détachements de cavalerie ennemie, songent à leur salut et sont obligés de se faire jour à travers leurs ennemis. Ils avaient perdu 3 officiers et 50 hommes, mais ils avaient fait 250 prisonniers et prouvé de nouveau, et glorieusement,

la ténacité, l'habileté intrinsèque et la véritable valeur de la cavalerie prussienne(1).

La journée de Tobitschau et de Prerau avait coûté aux Autrichiens 1200 hommes environ, dont 1000 prisonniers et 20 canons, tandis que la perte des Prussiens ne s'élevait qu'à 170 hommes. Une partie du convoi et la brigade Rothkirch étaient rejetés sur Olmutz, et le reste du convoi était dans le plus grand désordre. Cependant, on ne put pas empêcher le reste de l'armée du nord de continuer sa retraite vers la Hongrie, car le feldzeugmeister *Benedek*, parti de Prerau, continuait sa route à marches forcées par Kremsier et Hradisch, pour se dérober à la poursuite des Prussiens. Ses troupes firent plusieurs fois des marches de 21 heures sans s'arrêter ; le 18 juillet, elles passèrent les petits Karpathes par des chemins affreux, au col de Jawornik, pour gagner la vallée de la Waag. Là, elles tirèrent vers le sud, et se dirigèrent par Tyrnau sur Presbourg, où elles arrivèrent épuisées.

A Olmutz, il était encore resté 20,000 Autrichiens environ ; le *prince royal* ne voulut pas que leur présence l'empêchât de continuer sa marche vers le sud, le long de la March. Il laissa provisoirement le 5e corps d'armée devant Olmutz, pour surveiller cette place. Mais en même temps, le général *Knobelsdorf* fut appelé de Silésie, avec les troupes qui y étaient restées

---

(1) Le commandant du régiment, colonel de *Glasenapp*, grièvement blessé, fut fait prisonnier et conduit à Prerau. Là, le feldzeugmeister *Benedek* vint immédiatement le trouver, l'embrassa et le félicita d'être à la tête d'un si brave régiment.

Les officiers des hussards de Haller, ses adversaires dans la lutte ardente qui venait à peine de se terminer, lui firent à leur tour une visite de corps et lui témoignèrent leur admiration comme soldats.

pour défendre le pays; le 12 juillet, il occupa Troppau et, le 14, il fut envoyé de là sur Olmutz, pour relever le 5e corps devant cette place. L'armée du prince *Frédéric-Charles*, qui marchait sur Vienne par la route de Brunn, plus courte que celle que suivait l'armée du *prince royal*, avait pris sur elle une avance de 14 milles, par conséquent, dans l'ordre général de marche sur Vienne, celle-ci se trouvait en arrière de la première. Le 16 juillet au matin, l'avant-garde du prince *Frédéric-Charles* occupait Lundenbourg-sur-la-Thaya, à 10 milles au nord-est de Vienne; la brigade Mondl, du 10 corps d'armée autrichien, avait été détachée sur ce point important (c'est le point de jonction de l'embranchement de Brunn avec le chemin de fer du nord, Empereur-Ferdinand, d'Olmutz à Vienne); elle se replia sur Presbourg, sans faire de résistance, de sorte que toute la ligne de la Thaya et le chemin de fer du nord, Empereur-Ferdinand, tombèrent sans difficulté au pouvoir des Prussiens, et par suite plusieurs convois, qui se dirigeaient d'Olmutz sur Vienne, durent retourner en arrière sans avoir apporté leur contingent. En même temps, le prince *Frédéric-Charles* avait fait passer le 4e corps d'armée sur la rive gauche de la March, pour couvrir son flanc gauche; ce corps devait marcher au sud sur Presbourg, entre la March et les petits Karpathes. L'aile droite des Prussiens était encore plus avancée; elle avait dépassé Iglau et Znaym. Là, l'armée de l'Elbe n'avait devant elle que la brigade de cavalerie Wallis, de la 1re division de cavalerie légère; l'avant-garde prussienne la culbuta le 14 juillet à Jetzelsdorf (à 3 milles au sud de Znaym). Le 16 juillet, l'avant-garde du général *Herwarth* occupait déjà *Hollabrunn*, à 6 milles au nord-

ouest de Vienne, tandis que la division Etzel, de l'armée de l'Elbe, avait été dirigée vers le sud-ouest sur Krems, ce que voyant, les Autrichiens firent sauter le pont du Danube à Krems, le 15 juillet.

Le 18 juillet, le roi de Prusse transporta son quartier général à Nikolsbourg, tout près de la frontière de Moravie, à 10 milles de Vienne ; le lendemain, les avant-postes prussiens furent poussés: à l'aile droite (armée de l'Elbe) jusqu'à Stockerau, à 3 milles de Vienne, au centre (1re armée) jusqu'à Genserdorf, à 4 milles de Vienne, et à l'aile gauche (4e corps d'armée) jusqu'à Stampfen, vers les petits Karpathes, sur la route de Gœding à Presbourg. Une partie de la 2e armée avait quitté Olmutz, pour continuer sa marche vers le sud, suivi la 1re armée par Brunn, et servait de réserve à cette dernière. En même temps, la division de landwehr de la garde était repartie de Prague, où elle avait été relevée par la division de landwehr du (premier) corps de réserve et rejoignait la grande armée.

Ainsi, l'armée prussienne était concentrée en avant de Vienne : son front n'avait à ce moment qu'une étendue de 9 milles, et, 15 jours après la bataille de Kœnigsgrætz, la plus grande partie de ses forces se trouvait réunie tout près du Marchfeld, à une journée de marche de Vienne. Elle avait occupé toute la Bohême et toute la Moravie, ainsi que la partie nord-est de l'archiduché de la basse Autriche, et, de la capitale ennemie, on pouvait apercevoir les feux de ses bivouacs. Excepté les retranchements de Florisdorf (auxquels, du reste, on travaillait encore sans interruption en y employant toutes les forces dont on pouvait disposer, ce qui prouve qu'ils n'étaient pas encore achevés), Pres-

bourg et l'espace qui s'étend jusqu'aux passages des petits Karpathes, les Autrichiens avaient entièrement évacué la rive gauche du Danube et ils avaient réuni les restes de l'armée du nord et les deux corps d'armée arrivés de la Vénétie, en arrière du Danube, entre Krems et Presbourg. C'est à peine si l'on avait pu élever à 200,000 hommes le total des forces mises à la disposition de l'archiduc *Albert*, pour défendre une étendue de 20 milles sur le Danube, bien qu'on eût encore fait venir quelques renforts de Hongrie, et notamment de Komorn. La grande armée prussienne, qui, en Bohême, comptait environ 246,000 combattants, réunissait encore une force d'au moins 206,000 combattants, même en retranchant du chiffre des forces qu'elle possédait précédemment, 20,000 hommes pour les pertes éprouvées sur les champs de bataille, 20,000 pour les malades, congédiés, etc. D'un autre côté, la division de landwehr de la garde (de 10,000 à 12,000 hommes) avait déjà rejoint l'armée, et un renfort de 28,000 à 30,000 hommes (les quatrièmes bataillons des régiments d'infanterie que l'on avait tirés des bataillons de dépôt par nouvelle création) était en marche pour le théâtre de la guerre : on était donc en état de combler entièrement le déficit, et la force totale de la grande armée prussienne pouvait encore monter, comme au commencement de la campagne, à 246,000 combattants. La Prusse n'avait donc véritablement pas lieu de s'effrayer de pousser la guerre au delà du Danube, comme le prétendaient les écrivains de l'Autriche et de l'Allemagne du sud, et il n'y avait pas pour elle de nécessité pressante qui pût lui faire désirer quand même la conclusion d'un armistice et de la paix, au moment où l'armée arrivait en vue de Vienne. Plus des

deux tiers de l'armée autrichienne avaient éprouvé des pertes sensibles et étaient profondément ébranlés dans toute leur organisation intérieure, tandis que toute l'armée prussienne, soutenue et fortifiée par le sentiment de ses victoires et par la conscience d'avoir fait de grandes choses, ne croyait pas qu'il y eût de difficulté si grande, qu'il lui fût impossible de la surmonter par son courage et sa ténacité.

Cependant, bien que toutes les dispositions fussent prises déjà, la dernière lutte décisive qui devait s'engager sur le Danube n'eut pas lieu, parce que le roi de Prusse, animé de l'amour de la paix et exempt de toute arrogance victorieuse, s'empressa d'accepter la médiation de la France pour la conclusion de la paix. Le quartier général du roi, à Nikoslbourg, devint bien vite le centre des négociations pour la paix, et cette petite ville de la Moravie vit, les jours suivants, affluer sans cesse dans ses murs des diplomates français, italiens, autrichiens et de l'Allemagne du sud, qui venaient en débattre le prix avec le vainqueur.

Cette guerre, à laquelle ses adversaires aveuglés l'avaient entraîné de force, le roi *Guillaume* l'avait faite non-seulement pour défendre l'honneur et l'existence de la Prusse, non pas seulement et uniquement dans l'intérêt de la Prusse, mais aussi pour assurer l'avenir de l'Allemagne et pour obtenir une réforme plus avantageuse à la Confédération germanique. Il demandait donc, avant tout, que l'Autriche sortît de la Confédération germanique ; car c'était à ce prix seulement qu'il pouvait arriver à réorganiser l'Allemagne, comme il le disait, et il posait cette condition comme base première des préliminaires de paix. Après cela, il demandait pour la Prusse les duchés de l'Elbe et la libre

disposition des États de l'Allemagne du nord, afin de pouvoir rétablir une communication assurée et complète entre les deux moitiés du territoire prussien, et en faire un tout compacte et homogène, pour fortifier la Prusse. Il ne demandait à l'Autriche aucune cession de territoire, à condition seulement que la Vénétie, qu'elle avait déjà abandonnée, appartiendrait à son alliée l'Italie.

A Vienne, on se débattit pendant longtemps contre l'acceptation du point principal des exigences de la Prusse, l'abandon de toute ingérence de l'Autriche dans les affaires de l'Allemagne ; mais enfin, les efforts persévérants de l'empereur *Napoléon* finirent par obtenir l'assentiment de l'empereur *François-Joseph*. Cette déclaration obtenue, le roi de Prusse se crut assez certain que l'on pourrait arrêter les préliminaires de paix, pour consentir, le 20 juillet, à une suspension d'hostilités de cinq jours, comme préliminaire de l'armistice, afin de permettre à l'Autriche d'étudier avec calme et de peser dans tous les sens, pendant ce temps, les autres conditions spéciales que mettait la Prusse à son acceptation des préliminaires de paix.

Mais cette cessation d'hostilités ne devait partir que du 22 juin à midi; naturellement, jusque-là, chacune des deux puissances belligérantes conservait sans réserve son entière liberté de mouvements. C'est ce qui donna lieu, le 22 juillet, près de Presbourg, quelques heures seulement avant le commencement de la suspension d'armes, au sanglant *combat de Blumenau*. Dans les derniers temps, il avait semblé que les Autrichiens avaient formé le plan d'abandonner Vienne sans livrer bataille, comme ils avaient abandonné sans coup férir Prague, en sa qualité de ville ouverte, et

de faire passer toute l'armée en Hongrie, pour y traîner la guerre en longueur, en s'appuyant sur la forte place de Komorn. Dans ce cas, la possession de Presbourg eût été de la plus haute importance pour les Prussiens, parce que, maîtres de ce passage si important du Danube, en Hongrie, ils auraient pu de là exécuter des opérations décisives sur le flanc de l'ennemi, pendant sa retraite sur la Hongrie.

En conséquence, le prince *Frédéric-Charles* ordonna au 4e corps d'armée, qui se trouvait entre la March et les petits Karpathes, d'envoyer d'abord, dans la matinée du 22 juillet, une forte reconnaissance du côté de Presbourg, pour prendre connaissance de la position et de la force de l'ennemi, et ensuite, dans le cas où les choses se présenteraient d'une manière favorable, de pousser une pointe vigoureuse jusqu'à Presbourg.

C'était le 2e corps d'armée autrichien (*comte Thun*), qui se trouvait à Presbourg ; la brigade Thom, de ce corps, occupait les passages du nord-ouest, dans les petits Karpathes, et avait en réserve, dans la plaine, la brigade Henriquez. Il y avait de plus, dans les environs, la brigade Mondl, du 10e corps d'armée, qui prit aussi part au combat de Blumenau. Le 4e corps d'armée prussien avait suivi la route de Gœding à Presbourg : la 7e division était arrivée jusqu'à Stampfen, la 8e encore plus loin, jusqu'à Bisternitz (à 1 1/2 mille de Presbourg) ; la route forme, sur le versant ouest des Karpathes, un long défilé, fermé à Neudorf et à Blumenau par une ligne de hauteurs. La brigade autrichienne Thom, ayant avec elle une nombreuse artillerie, avait pris une position extrêmement bonne et forte sur cette ligne de hauteurs et au débouché des Karpa-

thes, où passent la route de Gœding et l'embranchement du chemin de fer de Gensendorf à Presbourg. D'après l'état des choses, le lieutenant général *de Fransecki*, qui commandait ce jour-là le 4e corps d'armée, avait formé le projet de contenir l'ennemi dans sa position, en lui opposant trois brigades et la cavalerie divisionnaire (deux régiments), pendant que la 4e brigade (général *de Bose*), traverserait les Karpathes sur la gauche, tournerait la position et prendrait l'ennemi à dos par la plaine de Presbourg. Le combat commença sur le front à six heures du matin ; peu à peu il augmenta d'intensité, à mesure que le général *Fransecki* déployait ses troupes ; mais c'était surtout son artillerie qu'il portait en avant pour battre la position ennemie.

Sur ce point, le combat était donc surtout un combat d'artillerie extrêmement violent, car la manœuvre décisive devait être le mouvement tournant de la brigade *Bose* et, par conséquent, il ne s'agissait que d'amener l'ennemi à s'engager et de le contenir dans ses positions à Neudorf et à Blumenau. Cependant, peu à peu, les 2 brigades (la 3e était restée en réserve) réussirent à gagner du terrain et à enlever à l'ennemi la première des fortes positions qu'il occupait, de sorte qu'au moment décisif, c'est-à-dire dès que le général *Bose* aurait achevé son mouvement tournant et pourrait entrer en ligne, il ne devait plus y avoir besoin que de porter vigoureusement en avant les 3 brigades, pour culbuter entièrement l'ennemi et le rejeter sur la brigade Bose, qui l'aurait complétement anéanti. Le général *Bose* avait en effet traversé ces affreuses montagnes par des sentiers étroits et escarpés, sans être remarqué de l'ennemi, et, après une marche longue et extrêmement pénible, il était descendu dans la plaine, en face de Presbourg. Là,

la fameuse brigade Henriquez « jaune et noire » vint à sa rencontre ; mais, malgré sa fatigue, malgré les efforts qu'elle avait dû faire déjà en traversant les montagnes, la brigade Bose l'attaqua immédiatement et la rejeta sur Presbourg. Elle se porta ensuite en avant jusqu'à 1/4 de mille de Presbourg, et se mit en travers de la seule route que pût prendre la brigade Thom pour battre en retraite ; celle-ci était encore engagée dans le combat qu'elle soutenait dans les Karpathes, et sa situation était d'autant plus dangereuse que son artillerie commençait à manquer de munitions. Une catastrophe désastreuse semblait inévitable quand, tout d'un coup, à midi, des parlementaires autrichiens vinrent trouver le général *Bose* et lui déclarer que la suspension d'hostilités générale de cinq jours était commencée et que, par conséquent, toutes les hostilités devaient s'arrêter à l'instant. Le général *Bose* dut se soumettre et se contenter d'une *victoire indiquée* ; il ne lui avait manqué que quelques moments de liberté d'action pour la compléter de la manière la plus brillante. Cependant la brigade Bose put jouir d'une partie de son triomphe : lorsque les troupes autrichiennes rentrèrent à Presbourg après la déclaration de la suspension d'hostilités, elles défilèrent devant le front de cette brigade et purent reconnaître par leurs propres yeux combien était grand le danger qui les avait menacées.

Le combat de Blumenau, qui présenta ce caractère singulier d'un combat resté inachevé, était le dernier de la guerre entre la Prusse et l'Autriche, car, dès le lendemain, l'empereur *François-Joseph* annonça qu'il adoptait les bases posées par la Prusse ; les préliminaires de paix purent donc être signés le 26 juillet, et l'armistice

définitif fut conclu immédiatement pour quatre semaines à Nikolsbourg. Il fallait nécessairement que la Prusse s'entendît avec l'Italie au sujet de la conclusion de l'armistice ; comme l'adhésion du roi *Victor-Emmanuel* n'était pas encore arrivée à Nikolsbourg, il fut convenu que l'armistice entre la Prusse et l'Autriche ne partirait que du 2 août, mais que la suspension d'hostilités commencée serait prolongée jusque-là.

Les principaux points des préliminaires de paix entre la Prusse et l'Autriche étaient les suivants : (art. 1er) « Les possessions territoriales de la monarchie autrichienne restent intactes, à l'exception du royaume lombard-vénitien ; en conséquence, la Prusse s'engage à évacuer, après la conclusion de la paix, tous les territoires autrichiens qu'elle occupe. » (Art. 2.) « L'*empereur d'Autriche* reconnaît la dissolution de la Confédération germanique telle qu'elle a existé jusqu'ici, et donne son adhésion à une nouvelle organisation de l'Allemagne sans la participation de l'empire d'Autriche ; il promet également de reconnaître la confédération restreinte que le *roi de Prusse* fondera au nord de la ligne du Mein, et déclare consentir à ce que les Etats allemands situés au sud de cette ligne forment une union dont les liens nationaux avec la Confédération de l'Allemagne du nord feront l'objet d'une entente ultérieure entre les deux parties. » (Art. 3.) « Cession au *roi de Prusse* des droits sur les duchés de l'Elbe, acquis à l'*empereur d'Autriche* par le traité de Vienne ; cependant les districts du nord du Schleswig seront de nouveau réunis au Danemark, s'ils en expriment le désir par un vote librement exprimé. » (Art. 4.) « L'Autriche paie à la Prusse 20 millions de thalers comptant pour les frais de la guerre, et, d'autre part, elle renonce à récla-

mer les 15 millions de thalers qui lui restent dus par le Schleswig-Holstein pour frais de guerre. » (Art. 5.) « La Prusse se déclare prête à accéder au vœu de l'Autriche, et à laisser à la Saxe l'intégrité de son territoire actuel, mais elle se réserve de régler les frais de guerre à payer par la Saxe et la position de cette puissance dans la Confédération du nord, par un traité de paix particulier à conclure avec elle. « D'autre part, l'*empereur d'Autriche* s'engage à reconnaître les nouveaux arrangements, y compris les changements territoriaux qui pourront être faits par le *roi de Prusse*. » (Art. 6.) « La Prusse s'engage formellement à obtenir l'adhésion du *roi d'Italie* aux préliminaires de paix et à l'armistice, aussitôt que la Vénétie sera mise à la disposition de l'Italie par une déclaration de l'*empereur Napoléon*. » (Art. 9.) « L'armistice, qui part du 2, est conclu avec la Bavière à la même date (1), et le général *de Manteuffel* reçoit les pouvoirs nécessaires pour en conclure un datant du même jour, sur leur proposition, avec le Wurtemberg, le grand-duché de Bade et la Hesse-Darmstadt. »

La *convention de l'armistice* conclue entre l'Autriche et la Prusse, le 26 juillet, fixait en même temps pour les troupes prussiennes un rayon d'occupation, qui s'étendait au sud jusqu'à la Thaya, au sud-ouest jusqu'à une ligne allant d'Eger à Pilsen, et à l'est jusqu'à la March ; elles ne devaient donc évacuer que l'archiduché de la basse Autriche et continuaient, après comme avant, à occuper presque entièrement la

---

(1) Le ministre bavarois *Von der Pfordten* arriva à Nikolsbourg et conclut l'armistice au nom de la Bavière avec la Prusse, le 28 juillet.

Bohême et la Moravie. Dans l'intérieur de ce rayon, elle assurait à la Prusse, pendant la durée de l'armistice, la jouissance complète de tous les chemins de fer, de toutes les routes par terre et par eau, et ces routes, à l'exception d'une petite étendue comprise dans le rayon de la place d'Olmutz, ne devaient pas être barrées, même par les places fortes autrichiennes (1).

Le *roi de Prusse* quitta, le 29 juillet, son quartier général de Nikolsbourg, où la diplomatie prussienne avait remporté en quelques jours des succès d'une si haute importance, et retourna à Berlin par Prague et Reichemberg, après avoir auparavant inspecté les différentes parties de l'armée. Il avait passé quatre semaines sur le théâtre de la guerre, au milieu de son armée victorieuse, pour diriger lui-même les opérations sur place, et partager les dangers et les fatigues de ses braves soldats. Ce temps si court avait suffi pour briser la puissance et la résistance de l'Autriche, à ce point que le royal vainqueur pouvait dicter les conditions de la paix à tous ses adversaires, et exécuter, d'une manière qu'il eût à peine espérée auparavant, les plans qu'il avait formés pour l'extension de la puis-

(1) Cette clause de l'armistice fut violée bien peu de temps après par le commandant de la place de Theresienstadt : le 28 juillet, il fit sortir 6 compagnies et une demie-batterie pour détruire le chemin de fer de Kralup à Turnau et surprendre les 2 compagnies de landwehr à qui en avait été confiée la garde. On a prétendu qu'il n'avait aucune connaissance de la suspension d'armes, qui durait déjà depuis huit jours. Il n'en est pas moins surprenant que, resté inactif jusque-là, à moins que l'on ne compte la destruction du pont de l'Elbe, il se soit mis tout d'un coup en frais d'activité, précisément à ce moment, pour faire à la fin de la guerre quelques prisonniers de plus, qu'il dut naturellement remettre en liberté.

sance de la Prusse et la réorganisation de l'Allemagne.

CAMPAGNE DANS L'ALLEMAGNE DU SUD.

Alliés de la Prusse dans l'Allemagne du nord. — Plusieurs États de l'Allemagne du nord avaient, dans la séance du 14 juin à Francfort-sur-le-Mein, voté contre la proposition faite par l'Autriche de mobiliser les contingents fédéraux pour réduire la Prusse : la Prusse leur demanda de conclure avec elle une alliance de l'Allemagne du nord et de joindre leurs contingents à l'armée prussienne dans la guerre qu'elle allait soutenir contre l'Autriche et ses alliés de l'Allemagne du sud. Tous se déclarèrent prêts à adhérer à la Confédération, mais ils ne pouvaient pas tous disposer librement de leurs contingents (1), et la plupart de ces contingents demandaient encore un certain temps pour être mobilisés et mis en état de servir en campagne, de sorte que ce ne fut que vers le milieu de juillet que la Prusse put en disposer, pour envoyer du renfort aux troupes qui opéraient dans l'Allemagne du sud (2).

(1) Les trois bataillons de la Saxe-Weimar avaient déjà été envoyés comme supplément de garnison à Mayence, pendant la première moitié de juin, à la suite d'une décision prise par la Diète au sujet de l'évacuation des places fédérales par les troupes autrichiennes et prussiennes ; de là, ils furent illégalement transférés plus tard à Ulm, parce qu'on les savait amis de la Prusse et qu'on n'avait pas confiance en eux.

(2) Les deux bataillons de Saxe-Cobourg-Gotha et le bataillon de Lippe furent les premiers mobilisés ; on les attacha, à Gotha, à l'armée du Mein ; les deux premiers avaient déjà combattu, le 27 juin, à côté des Prussiens contre les Hanovriens, à Langensalza.

Les contingents de Mecklembourg-Schwérin, de Saxe-Altenbourg, d'Anhalt, d'Oldenbourg, de Waldeck et des villes hanséatiques apportèrent à la Prusse un renfort de 18,000 hommes (1). En outre, on envoya encore de Prusse sur le théâtre de la guerre, de l'Allemagne du sud, le 4e régiment de la garde resté à Berlin, 14 quatrièmes bataillons de nouvelle création, le 9e bataillon de chasseurs de nouvelle création et 6 régiments de cavalerie de landwehr, en tout 19,000 hommes; ainsi, le renfort envoyé pour combattre l'armée bavaroise et le 8e corps fédéral, monta en tout à 37,000 hommes, et l'armée du Mein put alors faire plus que contre-balancer la supériorité numérique qu'avaient jusque-là possédée ces deux armées.

Une partie des contingents mis par les alliés de la Prusse à sa disposition servit, avec des renforts envoyés par elle, à former à Leipzig un nouveau corps d'armée, le 2e corps de réserve, sous le commandement du *grand-duc de Mecklembourg-Schwérin*; ce corps devait envahir la Bavière par Hof et opérer à l'est contre les armées de l'Allemagne du sud, pendant que l'armée du Mein, qui avait aussi reçu des renforts, partirait de Francfort et d'Aschaffenbourg pour reprendre le cours de ses opérations contre le sud.

Continuation des opérations de l'armée du Mein. — L'armée du Mein avait terminé, le 16 juillet, par l'occupation de Francfort, la première et non la moins importante partie de ses opérations, avec un bonheur et un succès complets. Un repos de cinq jours, qu'elles

(1) Les contingent du Brunswick et du Mecklembourg-Strelitz n'entreront pas en ligne de compte, parce qu'ils n'arrivèrent à l'armée que lorsque la guerre était déjà tout près de finir.

avaient bien mérité, fut alors accordé aux troupes pour leur permettre de se remettre de leurs grandes fatigues. Du reste, il fallait attendre sur le Mein les renforts promis et les fondre dans l'armée avant de pouvoir songer à continuer les opérations. Sur ces entrefaites, le général *Falckenstein*, qui avait commandé jusque-là, fut appelé à une autre position fort honorable; il était nommé gouverneur de la Bohême; le commandement de l'armée du Mein fut donné au lieutenant-général *de Manteuffel*, et celui de la division qu'il commandait, au général *de Flies*. L'armée du Mein reçut, à cette époque, les renforts suivants :

1° La brigade d'Oldenbourg et hanséatique (3 bataillons, 3 escadrons, 2 batteries d'Oldenbourg, 2 bataillons de Hambourg, 1 bataillon de Lubeck, 1 bataillon de Brême), 1 bataillon de Waldeck et 1 bataillon de Schwarzbourg-Sondershausen;

2° Des troupes prussiennes : 5 quatrièmes bataillons, le 9e bataillon de chasseurs nouvellement créé, 3 régiments de cavalerie de landwehr de réserve nouvellement formés.

En tout, par conséquent, 15 bataillons, 12 escadrons, 12 canons environ, 12,000 à 13,000 hommes.

L'armée du Mein arrivait ainsi à une force totale de 65,000 à 66,000 hommes, mais elle ne pouvait en employer pour les opérations que 60,000 au plus, parce qu'elle devait laisser des garnisons à Francfort, Hanau et Aschaffenbourg : on y employa de preférence les quatrièmes bataillons (1).

---

(1) La brigade d'Oldenbourg et hanséatique (général *Weltzien*) était attachée à la division Gœben; les deux bataillons de Cobourg restèrent à la division Flies. De la première brigade, le contingent

Après le combat d'Aschaffenbourg, le 8e corps n'avait pas quitté son attitude passive et purement défensive, et il ne paraissait animé que de l'idée de se rapprocher le plus vite possible de l'armée bavaroise, qui, de Schweinfurt, s'était dirigée à l'ouest, vers Wurtzbourg. Sans attendre un nouveau mouvement de l'armée du Mein vers le sud, il se mit à battre en retraite, d'abord de Diebourg, par l'Odenwald, vers le sud jusqu'à Michelstadt, puis de là, en tournant à l'est, par Amorbach jusqu'en arrière de la Tauber; là, il trouva une bonne position de flanc dirigée vers l'ouest, derrière laquelle ses communications avec l'armée bavaroise étaient assurées. Le corps fédéral ne fit pas la moindre tentative pour protéger le grand-duché de Hesse contre l'occupation de la Prusse; encore moins en fit-il pour reprendre la ligne du Mein. Bade même et le Wurtemberg n'étaient plus défendus qu'indirectement par la position de flanc de la Tauber, car le chemin direct de Carlsruhe et de Stuttgard était ouvert aux Prussiens. L'armée bavaroise resta tout aussi inactive, quand elle aurait dû, au moins, essayer de pousser une pointe de Wurtzbourg sur Aschaffenbourg, pour empêcher l'armée du Mein de poursuivre le 8e corps fédéral. Un moment il avait semblé qu'elle voulût le faire, car elle s'était avancée sur la route d'Aschaffenbourg, de Wurtzbourg jusqu'à Markt-Heidenfeld; mais, là elle s'arrêta de nouveau et resta à tergiverser jusqu'au moment où les Prussiens vinrent attaquer la ligne de l'Elbe, ce qui les força à se porter au secours du 8e corps.

---

d'Oldenbourg et le bataillon de Brême rejoignirent l'armée le 20 juillet; les autres n'arrivèrent que le 24 à Aschaffenbourg.

Le général de *Manteuffel* reprit l'offensive le 21 juillet; la veille, il avait fait occuper Darmstadt par les troupes prussiennes. Comme on manquait de renseignements sur l'ennemi et qu'on savait seulement que le 8ᵉ corps s'était retiré vers le sud, par l'Odenwald, les trois divisions de l'armée du Mein suivirent cette direction sur la rive gauche du Mein, tandis que d'Aschaffenbourg on envoyait de fortes réconnaissances sur la rive droite, sur la route de Wurtzbourg, pour étudier la position et les projets des Bavarois. A l'aile gauche, la division Flies suivit le cours du Mein, d'Aschaffenbourg à Miltenberg, point où le Mein, après avoir serpenté en replis très-rapprochés, entre Schweinfurt et Aschaffenbourg, tourne pour la dernière fois à angle droit vers le nord. La division Beyer, partie de Hanau, la suivait sur le même chemin par Aschaffenbourg, formant la réserve dans la vallée du Mein. A l'aile droite, la division Gœben, partie de Darmstadt, traversa l'Odenwald par Kœnig; ainsi, l'armée formait deux colonnes, placées à deux milles de distance l'une de l'autre, et qui pouvaient, en cas de besoin, se soutenir mutuellement. Pendant les cinq jours où les opérations avaient été interrompues, on avait perdu la trace de l'ennemi; on ne le retrouva que le 23; on apprit que ses principales forces s'étaient repliées à l'est, en arrière de la Tauber, et n'avaient laissé sur la rive gauche de cette rivière que des postes d'observation. Comme le principal objectif devait être et être toujours l'armée ennemie, comme, en outre, s'il avançait davantage au sud contre Bade et le Wurtemberg, il pouvait être inquiété sur son flanc gauche par l'armée établie sur la Tauber, le général Manteuffel se vit obligé de faire exécuter à l'armée du

Mein une grande conversion à gauche avec Miltenberg pour pivot, pour la placer face à la ligne de la Tauber. Ce mouvement, déjà difficile par lui-même, et qu'on fut obligé d'exécuter dans le terrain accidenté de l'Odenwald, en faisant faire des marches forcées à l'aile droite, réussit parfaitement; l'ennemi ne troubla que très-légèrement la manœuvre, car on repoussa partout, sans beaucoup de peine, les faibles avant-gardes qu'il avait laissées sur la rive gauche de la Tauber. Il n'y eut de rencontre un peu considérable qu'à Hundheim, le 23 juillet. Le général Flies avait envoyé de Miltenberg, sur sa droite, vers Hundheim, deux bataillons de Cobourg avec deux pièces de douze lisses et deux pelotons de dragons, pour tâcher de se relier avec l'aile droite (division Gœben). Avant d'arriver à Hundheim, ce détachement rencontra l'ennemi : c'était une brigade badoise, dont l'effectif était bien supérieur, en infanterie et en artillerie surtout. Il s'engagea un combat d'artillerie et de tirailleurs, où les bataillons de Cobourg profitèrent habilement de la disposition du terrain pour cacher à l'ennemi leur faiblesse et leur isolement; les troupes badoises avaient apparemment reçu l'ordre de ne pas s'engager sérieusement, car leur supériorité ne leur servit à rien, et elles se replièrent le soir vers la Tauber.

Combats sur la Tauber, à Wertheim, Werbach et Tauber-Bischoffsheim, le 24 juillet.— Le général Manteuffel résolut de se rendre maître, le 24, des passages de la Tauber, pour pouvoir se porter vigoureusement en avant le lendemain. En conséquence, il dirigea son aile gauche (division Flies) sur Wertheim, au confluent de la Tauber et du Mein, et son aile droite (division Gœben) à deux milles et demi plus au sud, vers Tauber-

Bischoffsheim. Wertheim était gardé par la division hessoise du 8e corps fédéral, Tauber-Bischoffsheim par la division wurtembergeoise : entre les deux était placée, pour les relier, la division badoise à Werbach. Après une lutte de peu de durée, Wertheim fut enlevé par le général Flies et Tauber-Bischoffsheim par l'avant-garde du général Gœben (général Wrangel). Pour se relier à la division de l'aile gauche, le général Gœben avait détaché la brigade d'Oldenbourg et le bataillon de Brême, et leur avait donné Werbach pour point de direction ; sur ce point comme sur les autres, l'ennemi fut rejeté au delà de la Tauber, et la division badoise fut obligée d'abandonner Werbach et les bords de la Tauber. Ainsi, à midi, toute la ligne de la Tauber était aux mains des Prussiens et de leurs alliés. Mais, dans l'après-midi, la lutte se ralluma de nouveau du côté de l'aile droite, à Tauber-Bischoffsheim. Le général Hardegg voulait reprendre cet important point de passage de la Tauber, et faisait attaquer, par la division wurtembergeoise entière, l'avant-garde de la division Gœben, qui s'était solidement établie dans Tauber-Bischoffsheim. Le combat dura trois heures ; cinq fois les Wurtembergeois revinrent à l'attaque de la position occupée par les Prussiens ; enfin le général Hardegg se retira et fut relevé par les Autrichiens. C'était la première fois que, dans cette guerre, les Wurtembergeois, conduits par leur général, si célèbre comme écrivain militaire, avaient occasion de se mesurer avec les Prussiens : mais ceux-ci prouvèrent une fois de plus, d'une manière bien marquée, leur supériorité aussi bien dans l'attaque que dans la défense(1).

(1) Il y avait, à Tauber-Bischoffsheim, 10 compagnies prussiennes

La brigade d'Oldembourg, qui recevait aussi le baptême du feu ce jour-là, fit également ses preuves dans le combat qu'elle eut à soutenir à elle seule à Werbach.

La ligne de la Tauber perdue, la dernière tentative faite par la division wurtembergeoise pour la reprendre ayant échoué, le 8e corps fédéral se replia sur une position centrale à Gersheim (à 1 mille 3/4 au nord-est de Tauber-Bischoffsheim et à mi-chemin entre ce village et Wurtzbourg) : là, les quatre divisions se réunirent sur un haut plateau boisé et attendirent l'ennemi. En même temps, l'armée bavaroise était venue s'établir à Helmstadt et Hettingen, à 1 mille plus au nord-ouest, formant ainsi l'aile droite des deux armées de l'Allemagne du sud, qui se trouvaient enfin complétement réunies sur une grande ligne de bataille. Dans cette position, elles avaient à dos, à 2 milles en arrière d'elles, le Mein et Wurtzbourg.

Combats de Gerchsheim et de Helmstadt, le 25 juillet. — Le général Manteuffel continua, le 25, son mouvement offensif, passa la Tauber en se dirigeant sur Wurtzbourg, et n'hésita pas à attaquer hardiment ses adversaires maintenant réunis, et par conséquent de beaucoup supérieurs en nombre. Dans ce but, il avait fait entrer en ligne la division Beyer, qu'il avait jusque-là tenue en réserve en arrière de son aile gauche, et il l'avait placée entre la division Gœben, à droite, et la division Flies, à gauche, de sorte que l'armée du Mein

(2 bataillons du 55e régiment d'infanterie et 2 compagnies du 15e régiment d'infanterie) et une batterie rayée : elles repoussèrent les cinq attaques des troupes wurtembergeoises, quoique celles-ci fussent de beaucoup supérieures en nombre, conservèrent leur position et firent éprouver de grandes pertes aux assaillants.

se trouvait déployée tout entière et occupait un front de plus de 2 milles de long. Cependant, le 25, elle ne devait pas donner tout entière. La division Gœben devait aller attaquer le 8e corps, la division Beyer, l'armée bavaroise, pendant que l'aile gauche, la division Flies, refuserait encore et resterait à Wertheim. Les deux attaques réussirent : à Gerchsheim, le 8e corps tout entier (la division badoise, formant l'aile droite à Wenkheim et Ober-Alterheim) fut rejeté en arrière par la division Gœben et obligé de battre en retraite sur Wurtzbourg ; à Helmstadt, le général Beyer culbutait en même temps, après une lutte de cinq heures, l'aile gauche de l'armée bavaroise, dont l'aile droite restait tranquillement à Nettingen, à un peu plus d'un demi-mille au nord-est.

Ainsi, le 25 juillet, c'était l'aile gauche de l'armée prussienne (Flies) qui était restée en réserve et s'était reposée ; le lendemain, ce fut le tour de l'aile droite (Gœben) ; pendant ces deux journées, le général Manteuffel eut la prudence de ne pas engager à la fois ses trois divisions, pour avoir toujours une division intacte sous la main, en réserve.

Combat d'Hettingen et Rossbrunn, le 26 juillet. — Le général Flies, partant de Wertheim, attaque les deux divisions bavaroises campées à Hettingen, et, avec l'aide de la division Beyer, qui arrive juste à temps par le sud et prend part au combat, il les rejette de cette position et les repousse encore d'une seconde position qu'elles ont prise à Rossbrunn.

Les troupes de l'Allemagne du sud avaient soutenu tous ces combats avec une grande bravoure, mais aussi avec une grande prudence ; jamais elles ne laissaient le combat s'engager assez pour qu'il pût en résulter

une affaire tout à fait décisive ou une déroute. Tous ces combats finirent par la retraite des Bavarois comme du 8ᵉ corps fédéral : à l'exception unique de l'attaque des Wurtembergeois sur Tauber-Bischoffsheim, le 24 juillet, ils se tenaient toujours strictement sur la défensive et faisaient de préférence agir leur artillerie, qu'ils plaçaient dans des positions bien choisies. Après chaque combat, les Allemands du sud s'attribuaient la victoire, parce qu'ils n'étaient pas battus ; le résultat indubitable n'en était pas moins la retraite de l'armée bavaroise et du 8ᵉ corps en arrière du Mein, où ils allèrent se concentrer le 26 juillet, à Rottendorf (à 1 mille à l'est de Wurtzbourg). Wurtzbourg, située sur la rive gauche du Mein et protégée par la forteresse de Marienberg, avait reçu une forte garnison.

Le 27 juillet, l'armée du Mein marcha sur Wurtzbourg, et son artillerie ouvrit immédiatement un feu violent contre la forteresse de Marienberg. Naturellement, les pièces de campagne ne pouvaient pas faire brèche, ni faire taire les canons de la place, mais ils causèrent de grands dommages à l'ennemi ; l'arsenal prit feu, et un grand nombre de fusils neufs qui s'y trouvaient furent détruits ainsi que les trophées de guerre des Bavarois.

Des négociations s'engagèrent pour la reddition de la forteresse de Marienberg ; mais la nouvelle de l'armistice conclu le 28 juillet à Nikolsbourg, entre la Prusse et la Bavière, vint les rompre ; l'armistice ne devait cependant partir que du 2 août, et le général *Manteuffel* devait en négocier les clauses avec le prince *Charles de Bavière*. En attendant, ils conclurent devant Wurtzbourg une suspension d'hostilités, qui devait être dénoncée vingt-quatre heures à l'avance.

Opérations du 2e corps de réserve en Bavière. — Le 2e corps de réserve, formé en Bavière sous le commandement du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, était composé des troupes suivantes :

1° La division de Mecklembourg-Schwerin (général *Bilguer*), 4 bataillons d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, 4 escadrons, 2 batteries de 6.

2° La division prussienne combinée, placée sous les ordres du lieutenant général de Horn, qui commandait précédemment la 8e division.

a : Brigade d'infanterie de la garde combinée (colonel de *Treskow*), 4 bataillons du 4e régiment de la garde et 4 quatrièmes bataillons.

b : Brigade d'infanterie combinée (colonel *de Senden*), le régiment d'infanterie de réserve de Poméranie (les 4es bataillons des 2e, 9e, 14e, 42e et 61e régiments d'infanterie) et 2 bataillons de la principauté d'Anhalt (1).

De plus, on avait attaché à ce corps le 1er régiment de hussards de la landwehr de réserve et le 1er régiment de hulans de la landwehr de réserve, plus 5 batteries de 4 et 3 batteries de 6.

Le corps entier présentait, par conséquent, une force d'environ 22,000 à 24,000 hommes. Il devait entrer en Bavière par Hof : il partit de Leipsig le 20 juillet ; son avant-garde le précédait à marches forcées et se servait de temps en temps des chemins de fer ; elle arriva ainsi le 23 à Hof, où elle surprit et fit prisonnière une petite garnison bavaroise de 60 hommes. La Bavière ne pouvait opposer à ces nouveaux envahisseurs

(1) Les deux bataillons de Saxe-Altenbourg, qui rejoignirent également ce corps, ont été, à ce qu'il paraît, placés dans la brigade de Mecklembourg.

que des forces très-insuffisantes : elle n'avait que la brigade de réserve seule, qui se composait de 4 bataillons à peine formés, mal équipés et mal instruits, que l'on avait réunis à la hâte : néanmoins, on les envoya, le 23 juillet, de Munich à la frontière de Saxe. Il ne pouvait pas être question pour eux d'offrir une résistance ; la landwehr bavaroise elle-même, que, dans toutes les statistiques militaires de la Bavière, on présentait comme une garde nationale possédant un effectif très-élevé, ne parut nulle part pour s'opposer aux progrès du corps de réserve prussien ; celui-ci put donc marcher en Bavière comme en temps de paix ; les habitants le recevaient même amicalement et avec prévenance. Le 28 juillet, l'avant-garde du corps de réserve entra à Bayreuth, et la brigade de réserve bavaroise se retira au sud-est sur Kemnath. Une fausse dépêche télégraphique annonçant qu'un armistice avait été conclu entre la Prusse et la Bavière et était déjà en vigueur, reçue par un bataillon de réserve du régiment bavarois du roi, le fit revenir du côté de Bayreuth. Il marchait sans aucune précaution, et même, lorsqu'il apprit, en approchant de Bayreuth, que la ville était occupée par l'ennemi et que la nouvelle de l'armistice était fausse, il négligea de se tirer le plus vite possible de la position dangereuse où il se trouvait, et eut la naïveté d'aller se loger pour la nuit à Saint-Johannis, à une heure de Bayreuth. Surpris dans cet endroit, il ne pouvait pas en être autrement, ce bataillon s'enfuit la même nuit à Weidenberg et le 29 juillet à *Seybottenreuth*. Là il rencontra le bataillon de fusiliers du 4e régiment de la garde, les chasseurs et la cavalerie de Mecklembourg, qu'on avait envoyés au-devant de lui de Bayreuth, fut dispersé, et perdit 200 prisonniers et son

drapeau. Sur les 950 hommes qui composaient ce bataillon, il ne s'en sauva que 500, qui réussirent à arriver à une station de chemin de fer située entre Bayreuth et Weiden, avant les troupes qui les poursuivaient. Mais, pour fuir plus vite, ils avaient commencé par jeter leurs sacs et une partie de leurs fusils. A partir de ce moment, on n'entendit plus parler de la brigade de réserve bavaroise, et, du reste, le petit combat de Seybottenreuth est le seul que le 2e corps de réserve ait eu à livrer.

Le 31 juillet, l'avant-garde du 2e corps d'armée occupa Nuremberg ; le gros du corps y arriva également le lendemain. Le commencement de l'armistice vint l'arrêter là. Nuremberg est situé à 15 milles de Wurtzbourg, par conséquent à une distance de 5 à 6 jours de marche. L'armée bavaroise et le 8e corps fédéral, arrivés à Wurtzbourg, étaient acculés à l'extrémité sud de la péninsule que forme le Mein, dont le cours se dirige au sud depuis Schweinfurt jusqu'à Ochsenfurt, et remonte à partir de ce point vers le nord, jusqu'à Gemunden. Cette position offre de grands avantages pour la défensive; mais elle entrave la liberté des mouvements du côté de l'est, du sud et de l'ouest. Les deux armées de l'Allemagne du sud avaient fait preuve jusque-là de trop de pesanteur et d'indécision pour qu'il ne fût pas difficile de croire que, dans le cas où la guerre aurait continué, elles se fussent tirées de cette situation par des opérations vives et habiles, d'autant plus que l'armée du Mein pouvait les y contenir et couper entièrement leurs communications avec le sud et l'est. La jonction de l'armée du Mein et du 2e corps de réserve se serait donc faite en peu de jours, et l'armée bavaroise et le 8e corps fédéral, coupés des pays

qu'ils devaient couvrir et défendre, auraient pu se trouver forcés d'accepter, avec la frontière du nord de la Bavière à dos, une bataille dont la perte devait entraîner une catastrophe. Les efforts qu'a faits le ministre bavarois Von der Pforten à Vienne et à Nikolsbourg, pour amener le plus vite possible la conclusion d'un armistice au nom de la Bavière, ont donc rendu un grand service à la fois à l'armée bavaroise et au 8[e] corps fédéral; car, si celui-ci ne fut pas immédiatement compris dans l'armistice conclu par la Bavière, comme il se trouvait placé en arrière de l'armée bavaroise, il était à l'abri de toute attaque.

Le général *Manteuffel* avait conclu, le 1[er] août, un armistice avec le prince *Charles de Bavière* : d'après les clauses de cette convention, la ville de Wurtzbourg fut remise aux Prussiens le 2 août, tandis que la forteresse de Marienberg restait entre les mains des Bavarois. Bade s'était déjà empressé précédemment d'adhérer à l'armistice et avait rappelé, dès le 30 août, sa division du 8[e] corps. Ainsi le 8[e] corps fédéral se dissolvait peu à peu : il avait fait voir encore une fois, combien sont peu en état de rendre des services les troupes d'une confédération, bonnes en elles-mêmes, mais sans lien intime entre elles, lorsqu'elles se trouvent en face d'un adversaire décidé et habile, et combien, par conséquent, la Prusse a eu raison de travailler depuis plusieurs années, sans succès il est vrai, à donner une cohésion plus grande aux contingents de la Confédération germanique. D'après les clauses de l'armistice, les Prussiens occupèrent certaines parties du territoire de tous les états de l'Allemagne du sud : dans le grand-duché de Bade, Heidelberg et Manheim; dans le Wurtemberg, Mergentheim; en Bavière, enfin, presque un

tiers du pays, car le 2e corps de réserve restait à Nuremberg et l'armée du Mein à Wurtzbourg pendant la durée de l'armistice. Le Nassau et la Hesse-Darmstadt furent entièrement occupés. La Prusse avait donc mis la main, en tout ou en partie, sur les domaines de tous ses adversaires de l'Allemagne du sud; il n'y avait qu'un de ses adversaires politiques que son bras vigoureux n'eût pas pu atteindre, parce qu'il était trop éloigné : c'était la principauté de Liechteinstein, qui, chose bizarre, ne mobilisa son contingent de 90 hommes que le 25 juillet, c'est-à-dire peu avant la fin de la guerre, mais qui avait, à ce qu'il paraît, si peu de confiance dans ses alliés de l'Allemagne du sud, qu'elle se garda bien de les leur envoyer : elle les dirigea sur le Tyrol, pour y combattre aux côtés des Autrichiens, mais ils arrivèrent trop tard.

LA GUERRE EN ITALIE.

La cession de la Vénétie, faite à l'empereur *Napoléon* par l'empereur *François-Joseph*, avait profondément blessé le sentiment national en Italie; pour répondre d'une manière bien claire au piége que l'Autriche avait voulu lui tendre, le roi *Victor-Emmanuel* résolut de reprendre l'offensive et d'entrer en Vénétie sans avoir égard à la cession faite à la France. L'Autriche fut déçue dans l'espoir qu'elle avait nourri tout bas, que la France opposerait son veto à l'entrée des Italiens dans le territoire de la Vénétie, qui venait de lui être concédée. L'empereur *Napoléon* ne voulut pas regarder la cession comme complète tant que l'empereur *François-Joseph* n'aurait pas positivement admis la condition

qu'il posait à son acceptation, c'est-à-dire sa médiation pour faire la paix avec la Prusse et avec l'Italie, et il s'abstint de toute protestation contre la continuation de la guerre de la part de l'Italie.

Le premier plan d'opérations tracé par le général *Lamarmora* avait échoué, et cet échec avait tellement ruiné le crédit de ce général, qu'à la reprise de la guerre il fut relégué au second plan; le premier rôle fut attribué au général *Cialdini*, bien qu'il eût encore tracé lui-même ou du moins prôné vivement le nouveau plan d'opérations. D'après le premier plan d'opérations, la principale armée devait pénétrer au cœur du quadrilatère, pendant qu'une armée détachée passerait le Pô inférieur; d'après le plan arrêté pour la reprise des opérations, on devait tourner le quadrilatère par l'est; la principale armée, placée sous les ordres de *Cialdini*, devait passer le Pô inférieur et se diriger sur Padoue et Vicence, laissant par conséquent à gauche Mantoue et Legnago, tandis que le général *Lamarmora*, avec le reste de l'armée italienne, observerait les quatre places fortes autrichiennes et les tiendrait en échec. Ce plan était beaucoup meilleur que le premier au point de vue stratégique; et comme, précisément, la moitié de l'armée autrichienne du sud venait d'être retirée de la Vénétie, il devait réussir d'autant plus facilement que, la plus grande force de l'Autriche résidant dans la puissance de ses places, elle ne servait à rien, et que ce qui restait de l'armée active en Italie était trop faible pour pouvoir arrêter la marche de la principale armée italienne. Les victoires remportées par la Prusse en Bohème avaient ouvert et aplani aux Italiens la route par laquelle ils pouvaient se rendre maîtres, sans grands efforts et sans grandes luttes, de presque toute la

Vénétie ; assurément personne n'avait pu prévoir ou espérer auparavant, que la Prusse rendît à son alliée un service d'ami aussi complet, mais il a servi à prouver pour l'avenir quels sont la valeur et le prix de l'alliance de la Prusse pour toutes les nations.

Les Italiens commencèrent leurs opérations sur le bas Pô par faire une démonstration sur Borgoforte et par canonner vigoureusement cette ville, qui forme sur le Pô une forte tête de pont en avant de la place de Mantoue et la principale porte de sortie de cette place du côté du sud. Le 8 juillet, *Cialdini* passa le Pô avec l'armée principale, forte de 50,000 hommes, à Ostiglia, à 5 milles à l'est de Borgoforte, sans rencontrer de résistance. Du côté des Autrichiens, le départ d'une partie de l'armée du sud devait commencer et commença en effet le 10 juillet : en conséquence, ils se tinrent vis-à-vis de l'armée italienne dans une attitude purement passive, car il ne s'agissait pour eux que de conserver les places fortes ; le reste du pays devait être abandonné ; aussi les troupes autrichiennes se retiraient-elles partout presque sans combattre ; elles cherchaient seulement à arrêter la marche de l'ennemi en détruisant toutes les communications. Elles abandonnèrent même la forte place de Rovigo, sur le bas Adige, et en firent sauter les ouvrages à l'approche des Italiens. *Cialdini* put donc également passer ce fleuve sans résistance et conduire son armée jusqu'à la Brenta. Le 15 juillet, il était, avec la plus grande partie de ses forces, à Padoue et à Vicence, au cœur de la Vénétie, sur la principale communication entre Vérone et Venise. Aucun obstacle ne s'opposait à ce qu'il continuât sa marche jusqu'au Tagliamento, car les Autrichiens ne se laissaient engager nulle part à combattre ; ils se

replièrent au delà de l'Isonzo et évacuèrent par conséquent presque toute la Vénétie sans coup férir. A l'égard de Venise, *Cialdini* s'était contenté, en se portant en avant, de faire cerner légèrement la place du côté de la terre ; il poussait au contraire avec un redoublement d'activité le bombardement et le siége de Borgoforte, qui se trouvait sur ses derrières. Le 17 juillet, l'artillerie italienne fit un feu extrêmement violent et réussit à bouleverser tellement les ouvrages de la place, que les Autrichiens l'abandonnèrent complétement pendant la nuit suivante sans attendre l'assaut, et se retirèrent sur Mantoue. L'armée de réserve, commandée par *Lamarmora,* prit alors position sur le Pô à Borgoforte, dans le but d'observer de là les places fortes ; mais elle n'eut aucun engagement avec l'ennemi. A partir de ce moment, il n'y eut de luttes sérieuses que dans le Tyrol et sur mer.

Garibaldi était entré dans le Tyrol avec la plus grande partie de ses volontaires par le Judicarienthal tyrolien, à l'ouest du lac de Garde, et, isolé de son côté, il n'avait pas cessé un instant de faire dans la partie sud-ouest du pays une petite guerre sanglante, mais peu décisive. Malgré tous les efforts et toute l'ardeur de ses volontaires, il ne put pénétrer que jusqu'à 2 ou 3 milles dans l'intérieur de cette vallée et s'emparer que de quelques vallées secondaires. L'enthousiasme seul, même soutenu par la bravoure personnelle, ne peut pas suffire à la guerre, contre un adversaire exercé et également courageux. En tout cas, les volontaires n'étaient pas en état de faire une guerre de montagnes aussi fatigante que celle-là ; une partie étaient trop jeunes pour supporter de grandes fatigues (d'où la nécessité de faire de nombreuses éliminations

des éléments trop faibles); ils étaient sans expérience de la guerre et de l'usage des armes; mal armés d'ailleurs, et insuffisamment vêtus, ils manquaient d'officiers habiles et expérimentés : aussi ne purent-ils pas réussir ou du moins obtenir une supériorité décisive sur les défenseurs nationaux du Tyrol, qui défendaient leurs maisons et leurs foyers avec enthousiasme, et qui ont une réputation européenne d'excellents tireurs. Aussi, les deux partis ont-ils pu se vanter de quelques actions d'éclat, de quelques surprises, de quelques entreprises réussies, sans que les volontaires italiens aient réussi à pénétrer un peu loin dans le Tyrol, ni que les tireurs tyroliens aient pu refouler entièrement l'ennemi hors de leurs vallées et de leurs montagnes.

Dans les derniers moments de la guerre, le Tyrol fut menacé, au sud, d'un danger plus grand. Lorsque le général *Cialdini* fut arrivé sur la Brenta, il avait détaché sur Bassano, pour protéger son flanc gauche, un corps commandé par le général *Medici* et l'avait envoyé de là sur Trente, par le val Sugana. Le 22 juillet, le général Medici battit à Cismon et à Primolano, après une lutte de 9 heures, les troupes autrichiennes et les tirailleurs tyroliens venus à sa rencontre pour l'empêcher de pénétrer dans la vallée; le lendemain, il les poursuivit et enleva leur forte position de Levico, à 2 1/2 milles à l'est de Trente. La suspension d'hostilités qui précéda l'armistice, en Italie comme en Autriche, l'empêcha d'aller plus loin; sans cela, il n'est pas douteux que Trente fût tombé entre ses mains et que sa perte eût entraîné, pour les Autrichiens, celle de tout le sud du Tyrol. Ces événements auraient imprimé un nouvel élan à la guerre dans le Tyrol, car *Garibaldi*, sorti à son tour, à Tirano, des vallées dans

lesquelles il était resserré, aurait pu déployer ses forces et les employer plus utilement. De plus, la perte du sud du Tyrol et de Trente aurait été d'autant plus fatale aux Autrichiens qu'elle leur aurait enlevé en même temps la seule route qui mît encore en communication le quadrilatère et particulièrement Vérone avec le reste de l'empire, par la vallée de l'Adige.

Mais si, de ce côté, la fortune souriait encore une fois aux Italiens sur le champ de bataille au moment où la guerre allait finir, ils reçurent d'un autre côté, sur mer, de la flotte autrichienne, une leçon extrêmement dure.

Bataille navale de Lissa, le 20 juillet. — Les Italiens avaient mis, dans la coopération active de la flotte à la guerre contre l'Autriche, les espérances les plus exaltées; pendant les quatre premières semaines de la guerre, elle était restée complétement inactive dans le port d'Ancône; la flotte autrichienne, de son côté, craignant de prendre l'offensive, attendait à l'ancre sur la rade de Fasana. Il paraît que l'amiral *Persano* ne croyait pas encore la flotte italienne convenablement armée pour livrer un combat naval, lorsqu'il reçut du ministre de la marine l'ordre de sortir immédiatement; l'opinion publique s'impatientait et ne fut peut-être pas sans influence dans cette circonstance; si cela est vrai, c'est encore une preuve de plus du tort que l'on a d'accorder, dans de pareils moments, à l'opinion publique un prix plus grand qu'au jugement des hommes du métier expérimentés.

Le 17 juillet, la flotte, composée de 10 vaisseaux cuirassés et de 13 vaisseaux de bois et portant 2,200 hommes de troupes de débarquement, sortit du port d'Ancône; son but était l'île de Lissa, située sur la

côte de Dalmatie, que les Autrichiens avaient solidement fortifiée en y construisant des batteries de côtes et des forts : elle devait s'en emparer, afin de se créer un point d'appui pour les entreprises qu'elle aurait à exécuter plus tard dans la mer Adriatique. La flotte arriva le 18 devant Lissa : le lendemain, elle commença à bombarder les forts et les batteries de côtes, en fit même taire plusieurs et essaya de faire débarquer les troupes : mais la bravoure et l'habileté de l'artillerie de côtes autrichienne firent échouer cette tentative. Le bombardement continua le 20 juillet, et on était en train de mettre à terre les troupes de débarquement, lorsque l'approche de la flotte autrichienne fut signalée. Le vice-amiral *Tegethof*, qui avait acquis pendant la guerre du Danemark en 1864, au combat naval d'Héligoland, une grande réputation de bravoure et d'habileté, accourait avec les 25 vaisseaux dont se composait la flotte autrichienne, pour délivrer Lissa ; bien qu'il n'eût qu'un nombre inférieur de vaisseaux cuirassés (sa flotte n'avait que 7 frégates cuirassées, mais elle avait un fort vaisseau de ligne enveloppé de chaînes de fer), il était résolu à livrer bataille en pleine mer à la flotte italienne. C'était le premier grand combat naval qui ait été engagé entre deux grandes escadres cuirassées : aussi avait-il un intérêt énorme pour la solution de la question si importante des vaisseaux cuirassés. Dès que la flotte autrichienne se montra, *Persano* abandonna sa tentative de débarquement et marcha à toute vapeur au-devant de la flotte ennemie en pleine mer. Alors s'engage un combat de la plus grande violence, qui ne dure pas moins de quatre heures, et où l'on déploie des deux parts le plus grand mépris de la mort et la plus grande bravoure ; mais les

vaisseaux cuirassés autrichiens, quoique moins nombreux, prouvent qu'ils sont mieux et plus solidement construits que les vaisseaux italiens; ils manœuvrent aussi avec plus d'habileté et de décision, et la flotte de *Persano* éprouve des pertes considérables, immenses; ce qui la fait surtout souffrir, c'est la supériorité de l'artillerie des vaisseaux ennemis. Le vaisseau de ligne autrichien non cuirassé, le *Kaiser*, reçoit à la fois l'attaque de plusieurs vaisseaux cuirassés italiens et la repousse victorieusement, grâce à la quantité colossale de canons qu'il porte, tandis que, du côté des Italiens, leur plus grand vaisseau cuirassé, le *Re d'Italia*, est coulé à fond par le vaisseau cuirassé à bélier autrichien l'*Archiduc-Maximilien*, et une canonnière cuirassée, le *Palestro*, prend feu et saute. Après cette lutte victorieuse et glorieuse, la flotte autrichienne retourne à son port quoiqu'elle n'ait subi que des avaries relativement faibles, ce qui permet à la flotte italienne de passer tranquillement la nuit à hauteur de Lissa. Cependant ses pertes et les énormes avaries éprouvées par sa flotte obligent *Persano* à renoncer entièrement à bombarder Lissa et à y débarquer, et il ramène le lendemain le reste de ses vaisseaux à Ancône. Comme cela était arrivé en Autriche pour *Benedek*, après ce malheur, la colère du public se déchaîna en Italie contre l'amiral *Persano*; il doit être traduit devant un conseil de guerre avec un grand nombre des officiers de la flotte; provisoirement ils sont mis en non-activité. On n'a pas encore publié le résultat des enquêtes ouvertes à l'effet de savoir sur qui doit retomber la faute qui a amené la malheureuse journée de Lissa.

Le 25 juillet, la suspension des hostilités fut annoncée en Italie comme en Autriche, car le roi *Victor-Em-*

manuel se déclara d'accord avec la Prusse et la France sur les points principaux des préliminaires de paix. Pendant les négociations particulières qui eurent lieu entre l'Autriche et l'Italie pour la conclusion de l'armistice, par l'intermédiaire de la France, on rencontra tout à coup des difficultés considérables. A l'exception des places fortes, les Autrichiens avaient évacué non-seulement toute la Vénétie, mais encore la plus grande partie du Frioul. En conséquence, les Italiens avaient occupé non-seulement la Vénétie jusqu'à l'Isonzo, mais aussi le Frioul, et, à la suite des progrès faits par *Garibaldi* et *Medici,* une partie du sud du Tyrol. Maintenant, les Italiens voulaient, qu'en déterminant la ligne de démarcation pendant l'armistice, on prît pour base la situation actuelle des troupes, tandis que l'Autriche insistait pour qu'ils évacuassent tous les points qui ne faisaient pas partie de la Vénétie, c'est-à-dire le Frioul et le sud du Tyrol. Les Italiens avaient encore de plus grandes exigences au sujet des préliminaires de paix : ils réclamaient non-seulement la Vénétie entière, mais encore la partie italienne du sud du Tyrol. L'Autriche ne voulait pas accorder cette dernière prétention et la Prusse même déclara qu'elle ne pouvait appuyer l'Italie que pour l'acquisition de la Vénétie, mais non pour celle du sud du Tyrol. Comme on ne voulait céder ni d'un côté ni de l'autre, il sembla un moment que la guerre allait éclater de nouveau entre l'Autriche et l'Italie, et l'Autriche se hâta en conséquence, à partir du 2 août, de retirer des masses de troupes considérables du Danube et de les diriger vers le sud, de manière à avoir réuni le 14 août 95,000 hommes sur l'Isonzo et 32,000 à Villach. Ces mesures sérieuses, réunies à l'influence de la France et de la Prusse, qui s'in-

terposèrent encore, décidèrent le roi *Victor-Emmanuel* à réduire ses exigences et à évacuer, le 11 août, Trente et le sud du Tyrol : à la suite de cette détermination, l'Autriche et l'Italie purent conclure un armistice de 4 semaines. Pendant sa durée, les Italiens n'occupèrent que le territoire de la Vénétie exclusivement et laissèrent même tomber leurs prétentions sur le Tyrol italien.

CONCLUSION DES TRAITÉS DE PAIX.

A la suite des préliminaires de paix signés à Nikolsbourg, commencèrent à Prague, le 9 août, les négociations pour la paix entre l'Autriche et la Prusse. La Prusse avait annoncé de la manière la plus positive qu'elle ne consentirait pas à négocier collectivement avec les alliés de l'Autriche, et elle devait s'entendre sur les conditions de la paix, à Berlin, avec chacun de ces États à part ; c'était dans ce sens qu'elle avait déjà conclu un armistice particulier avec chacun des États de l'Allemagne du sud. Les négociations pour la conclusion de la paix se poursuivirent, en conséquence, simultanément à Prague et à Berlin ; à Prague, il ne s'agissait plus que de formuler définitivement les conditions de la paix, sur lesquelles on s'était déjà entendu à Nikolsbourg, tandis qu'à Berlin, au contraire, il fallait commencer par négocier sur les bases de la paix avec chacun des autres États, avant de les arrêter.

Le traité de paix de Prague fut conclu entre l'Autriche et la Prusse, le 23 août : il contenait 14 articles, dans lesquels se retrouvent, avec quelques additions accessoires et quelques changements sans importance, les conditions et engagements stipulés le 26 juillet à

Nikolsbourg, et que nous avons déjà indiqués page 196. En fait d'additions, mentionnons seulement que l'Autriche s'engageait, en cédant la Vénétie à l'Italie, à ne pas réclamer autre chose que la liquidation de la portion de la dette afférente à ce pays et que, à l'instigation de la France, « une existence internationale indépendante » fût assurée à l'union des États de l'Allemagne du sud, qui devait se former au sud du Mein. En même temps, on fixa à trois semaines, après l'échange des ratifications, le temps dans lequel les troupes prussiennes devraient avoir évacué les territoires autrichiens qu'elles occupaient. Pour ce qui est des traités antérieurs, la convention de cartel d'échange, conclue entre les États de la Confédération germanique, et le traité de commerce et de douane, conclu avec l'Autriche, devaient rester en vigueur; le traité monétaire de 1857 était au contraire supprimé; cependant, des négociations particulières devaient s'ouvrir le plus tôt possible, dans le but de réviser le traité de commerce et de douane « dans le sens de plus grandes facilités à accorder au commerce des deux pays ».

Les traités de paix négociés séparément à Berlin furent conclus : avec le Wurtemberg, le 13, avec Bade, le 17, avec la Bavière, le 22 août, et avec la Hesse-Darmstadt, le 3 septembre. En général, ces États adhérèrent, chacun pour soi, aux bases arrêtées entre la Prusse et l'Autriche pour la conclusion de la paix, au sujet de la réorganisation de l'Allemagne, et reconnurent, par conséquent, et la création de la confédération de l'Allemagne du nord, et les modifications territoriales que la Prusse voulait apporter dans le nord de l'Allemagne. Le zollverein allemand devait, en outre, rester en vigueur, sous condition que chacune des

parties contractantes pourrait en faire cesser l'effet en le dénonçant six mois à l'avance, et tous les droits de navigation sur le Rhin et sur le Mein devaient être supprimés.

Le Wurtemberg et Bade n'eurent pas à céder de territoire ; la Bavière, au contraire, dut céder deux petits districts près d'Orb en Spessart (importants pour un chemin de fer projeté par la Prusse), et Kaulsdorf (une enclave près de Ziegenruck) ; et la Hesse-Darmstadt, la Hesse-Hombourg et un morceau de territoire pour compléter la communication de la Prusse avec l'enclave de Wetzlar. En outre, la Hesse-Darmstadt dut consentir à faire entrer la province de la Hesse supérieure dans la confédération de l'Allemagne du nord, et laisser occuper exclusivement par des troupes prussiennes l'ex-place fédérale de Mayence. La garnison qui avait jusqu'alors occupé Mayence, composée de troupes de la Hesse-Electorale et de la Bavière, évacua cette ville, et le lieutenant-général prince Woldemar de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustenbourg, nouvellement nommé gouverneur de cette place, y entra, le 26 août, à la tête de la garnison prussienne. Tous les Etats du sud durent, en outre, payer à la Prusse une contribution calculée d'après leur étendue, pour les frais de la guerre (1).

(1) Le Wurtemberg, 8 millions de florins ; Bade, 6 millions ; la Bavière, 30 millions ; la Hesse-Darmstadt, 3 millions : total, 47 millions de florins, c'est-à-dire, plus de 31 millions de thalers. Si l'on ajoute la contribution de l'Autriche, 20 millions de thalers, on obtient, sans tenir compte de ce que la Saxe a à payer, la somme considérable de 51 millions de thalers, que l'armée prussienne a gagnée pour l'Etat par sa bravoure, en moins de 6 semaines, ce qui prouve qu'une bonne armée n'est pas toujours *improductive*, comme on le lui reproche souvent dans les leçons d'économie politique.

Pour le moment, la paix n'est pas encore conclue avec le royaume de Saxe (1), ni avec le duché de Meiningen ; il n'a pas non plus encore été pris de décision définitive à l'égard de la principauté hostile de Reuss-Greitz ; ce petit pays, à moitié oublié, n'a été occupé que tout dernièrement par deux compagnies de landwehr prussienne.

Sont entièrement *incorporés* à la Prusse : le Hanovre, la Hesse-Électorale, le duché de Nassau, la ville libre de Francfort-sur-le-Mein et le Schleswig-Holstein, ce qui fait un accroissement de territoire de 1300 milles carrés, contenant une population de 4 millions et demi d'habitants. Cette annexion donne à la Prusse un accroissement égal au quart de ses anciennes possessions et une surface totale de 6,400 milles carrés contenant 23,800,000 habitants.

Si l'on étudie la nouvelle forme que ces accroissements donnent sur la carte à la Prusse, on voit qu'au lieu du territoire allongé et complétement coupé par le milieu d'autrefois, c'est maintenant un grand tout, compacte et cohérent, interrompu seulement par quelques enclaves, qui s'étend depuis le Kœnigsau, la mer Baltique et la mer du Nord au nord, jusqu'au Mein et à la Vistule supérieure au sud, et qui n'a plus besoin à l'avenir, pour aller de l'est à l'ouest, de routes d'étapes traversant des pays étrangers, afin d'établir les communications nécessaires entre ses diverses parties. L'extension prise par la Prusse le long des côtes de la mer du Nord a également une grande importance ; le port militaire du golfe de Jahde n'est plus un point avancé isolé, et la Frise orientale, ainsi que le

(1) Le traité entre la Prusse et la Saxe a été signé le 21 octobre 1866.

Schleswig-Holstein, permettent de concevoir les espérances les plus certaines et les plus belles, pour l'accroissement et la prospérité de la marine prussienne. Ce que la diplomatie prussienne n'a pas obtenu à l'époque de la glorieuse guerre de délivrance, l'épée et la plume de la Prusse ont eu le bonheur de le conquérir en l'année 1866, à savoir : un territoire indivis, aussi arrondi que possible, et fortement uni.

Mais la Prusse n'a pas seulement consolidé et accru sa puissance territoriale, elle a encore étendu et fondé plus solidement sa sphère de puissance extérieure. Elle n'a plus à lutter en Allemagne contre l'Autriche, dont l'influence l'entravait et la gênait sous tant de rapports, ni contre le particularisme à vues étroites de quelques petits États allemands, et par là elle a gagné une plus grande liberté de mouvements pour travailler vigoureusement et avec succès à la grandeur et au bonheur général de l'Allemagne.

La confédération de l'Allemagne du nord, dont les bases sont déjà jetées, assure à la Prusse la direction diplomatique et militaire de toute l'Allemagne du nord, et, dès qu'elle sera parfaitement consolidée et achevée, la vie se réveillera en Allemagne, tous les intérêts intellectuels et matériels prendront un essor prospère dans le nord de l'Allemagne, et ce sera le plus beau et le meilleur moyen d'engager l'Allemagne du sud, encore séparée et isolée pour le moment, à se rattacher à son tour à ce fort noyau, pour former à nouveau une Allemagne une, forte et respectée de toute l'Europe.

La paix entre l'Autriche et l'Italie se négocie encore à Vienne et est près de se conclure (1). L'empereur

(1) Le traité a été signé le 3 octobre 1866.

Napoléon avait déjà fait notifier, le 29 juillet, au *roi* de Prusse à Nikolsbourg qu'il n'avait accepté la cession de la Vénétie que dans l'intention de la céder à son tour à l'Italie après la conclusion de la paix et d'éviter une plus longue effusion de sang. Depuis encore, il a fait la même déclaration plus particulièrement au roi *Victor-Emmanuel*, mais en ajoutant que la population du royaume Lombard-Vénitien devrait d'abord être consultée à l'effet de savoir si elle désirait être incorporée au royame d'Italie. Cette condition formelle ne mettra probablement aucun obstacle à la réunion de la Vénétie à l'Italie, mais elle pourrait être un ménagement pour le sentiment national en Italie, parce que, de cette manière, l'Italie verra dans l'annexion de cette province si longtemps désirée, non pas un simple acte de bienveillance de l'empereur *Napoléon*, mais un acte de choix populaire, librement exprimé par le consentement solennel de la population de la Vénétie. Mais, dès à présent, l'Italie a tiré de la guerre un avantage : c'est que l'Autriche a été obligée de reconnaître le royaume d'Italie pour pouvoir négocier avec lui un traité de paix. Peut-être la voie est-elle ouverte dans l'avenir à des relations pacifiques et amicales entre les deux États voisins, et si l'Autriche parvient à triompher de même un jour de la jalousie et du ressentiment qu'elle nourrit contre la Prusse, l'année 1866 pourra avoir assuré pour l'avenir la paix de tout le centre de l'Europe.

Si nous jetons un dernier coup d'œil sur tout le cours de cette guerre si courte, mais si terrible, entre la Prusse d'une part, l'Autriche et ses alliés de l'autre,

ce qui nous frappe tout d'abord, c'est la rapidité surprenante avec laquelle la Prusse a remporté des succès si considérables en six semaines à peine. Sur le principal théâtre, en Bohême, les forces étaient à peu près équivalentes, mais les armées prussiennes avaient le désavantage d'avoir à déboucher à travers des montagnes, par colonnes très-éloignées les unes des autres, et à attaquer leur adversaire dans des positions fortes et bien choisies. Néanmoins, dans les onze premiers jours de la guerre, l'armée prussienne réussit à battre et à mettre en déroute toute l'armée autrichienne du nord et l'armée saxonne, dans neuf grands combats et une grande bataille décisive, à ce point que l'*empereur François-Joseph* se vit forcé de sacrifier toute la Vénétie pour rappeler son armée du sud, afin de protéger sa capitale. Pendant les dix-neuf derniers jours de la guerre, les Prussiens avancèrent à travers toute la Bohême et la Moravie jusqu'aux portes de Vienne et de Presbourg, et ne livrèrent que deux grands combats où ils furent également victorieux, et qui ne servirent qu'à faire voir que l'ennemi n'avait pas abandonné toute idée de résistance. Sur l'autre théâtre de la guerre, à l'ouest, l'armée du Mein eut à combattre, dans les conditions de terrain les plus difficiles, contre des troupes deux fois aussi nombreuses qu'elle, et elle ne subit aucun échec ; loin de là, elle soutint onze combats couronnés de succès, contre des troupes beaucoup plus nombreuses, la plupart du temps.

L'armée autrichienne est connue pour sa bonté, sa bravoure, et, la plus grande partie, pour son expérience des choses de la guerre ; elle avait des alliés braves et nombreux, bien formés dans les exercices de détail. Cependant elle fut battue en peu de temps par

l'armée prussienne, plus jeune et moins habituée à la guerre, et ses alliés peu nombreux, de sorte que la Prusse victorieuse put dicter sur tous les points les conditions de la paix, aussi bien à l'Autriche qu'à tous ses alliés.

Quelles étaient donc les causes qui ont procuré à la Prusse ces victoires, qui tiendront une place glorieuse et élevée dans l'histoire des guerres de tous les temps et de tous les peuples ? C'étaient :

1° *L'énergie et la rapidité surprenante d'action* que déploya la Prusse, aussi bien dans sa conduite politique que dans la direction de ses affaires militaires. Toute faute politique, elle en faisait son profit à l'instant même et de main de maître, non pas après de longues et anxieuses méditations, mais par l'effet d'une improvisation de génie aussi prompte que l'éclair, qui frappait toujours juste, et dont l'imprévu mettait l'ennemi dans l'embarras et traversait au milieu de leur exécution ses plans les plus finement et les plus adroitement conçus. La même énergie, la même décision, la même promptitude, elle en faisait preuve dans la préparation des actions de guerre, d'une manière qui peut servir de modèle : aussi assura-t-elle bien vite à sa politique et à sa stratégie, par la vigueur avec laquelle elle prit et sut conserver l'initiative, une supériorité tellement décidée sur son adversaire, que celui-ci, déjà indécis du reste et lent à l'excès, reconnut, mais trop tard, quelles erreurs il avait commises dans ses suppositions et dans ses plans, et chercha alors à rattraper ce qu'il avait perdu par des mesures inconsidérées et mal calculées.

Le *roi de Prusse* connaissait mieux et plus complétement que personne le grand fonds de l'armée qu'il avait organisée et formée lui-même, et les côtés faibles

de ses adversaires. Il avait donc le droit et le pouvoir de se lancer avec assurance et pleine confiance dans une entreprise hasardeuse en apparence, et de donner à ses officiers et à ses soldats, des tâches extrêmement difficiles, dans l'exécution desquelles bien d'autres armées eussent échoué.

Depuis le 14 juin jusqu'à la fin de la guerre, les Prussiens ont conservé *une initiative énergique et une offensive hardie*, et pendant toute la guerre, ils n'ont pas laissé échapper un seul instant de leurs mains ces deux éléments de victoire si importants.

2° *L'habileté et le soin avec lesquels la Prusse s'est préparée à une grande guerre qui viendrait à éclater promptement :* pour cela, elle avait donné à son armée une organisation, qui n'est pas le résultat d'inventions théoriques et ingénieuses, mais qu'elle a créée peu à peu et dont elle a fait un tout solidement coordonné, en prenant pour base la pratique et l'expérience. Un *peuple en armes* pouvait être appelé à combattre pour l'existence et l'honneur de sa patrie, et l'armée envoyée au-devant de l'ennemi réunissait dans ses rangs tous les états et toutes les classes de la société, la véritable fleur et la force juvénile de toute la Prusse. Mais en même temps, dans l'organisation de l'armée, on avait sagement pris soin que les nombreuses réserves que l'on appelait pussent avoir des cadres fixes dont on avait doublé le nombre; cette précaution permit d'achever beaucoup plus vite la mobilisation et de mettre en première ligne, avec sa formation habituelle et unique, une armée imposante et immédiatement prête à combattre, tandis que la landwehr, placée en seconde ligne, formait la réserve et avait ainsi le temps de s'acclimater dans les corps de troupes nouvellement formés.

L'armée était munie de tout ce qui lui était nécessaire, grâce à la fidélité à leur devoir des employés prussiens, et, sous ce rapport, on avait suivi consciencieusement et avec intelligence les expériences faites en pays étranger dans les guerres des temps modernes. La situation régulière et excellente des finances prussiennes, et un trésor national entièrement rempli permirent de mobiliser et d'entretenir une armée de près d'un demi-million d'hommes, sans causer d'embarras d'argent, sans même qu'un emprunt immédiat ait paru nécessaire. Le mauvais état des finances n'était donc pas, comme dans d'autres Etats, un obstacle à l'armement et à l'organisation de l'armée.

Pendant la guerre, les ressources des finances et les approvisionnements d'armes et d'objets d'équipement de toutes sortes qu'on avait eu la précaution d'amasser, permirent d'utiliser les hommes encore disponibles, en état de porter les armes et complétement instruits, et d'en former des corps de nouvelle création. A la fin de la guerre, après avoir éprouvé des pertes considérables, l'armée se trouva avoir encore la même force, sinon une force plus grande, et être aussi complétement équipée qu'au commencement : c'est un triomphe assurément rare, pour l'organisation de l'armée prussienne,

3° *La bonne direction, la bravoure admirable et les qualités étonnantes de l'armée prussienne :* ces qualités, elle les a montrées en surmontant toutes les difficultés et en supportant les plus grandes fatigues. Sous tous ces rapports, les Prussiens se sont montrés supérieurs à leurs adversaires, à l'est comme à l'ouest : aussi ont-ils pris sur eux, dès le premier combat, un ascendant

moral décidé, qui n'a fait que s'accroître avec tous les succès qui ont suivi. Ils ne l'ont dû ni à une suite de hasards heureux, ni à ce qu'ils auraient eu primitivement des adversaires faibles et découragés, car ceux-ci prouvèrent en combattant qu'ils étaient braves, opiniâtres et point maladroits. La supériorité des officiers et des soldats prussiens reposait, au contraire, d'une part, comme l'a dit d'une manière caractéristique un écrivain français, sur leur bravoure *plus intelligente*, et d'autre part, sur l'instruction meilleure, plus solide et plus pratique, qu'ils avaient reçue. Le courage inébranlable du soldat a été de tout temps une qualité héréditaire du peuple prussien dans tous les rangs ; mais rarement il s'est montré d'une manière aussi belle et aussi brillante que dans la guerre de cette année. Mais le courage à lui seul n'assure pas la victoire, si le soldat n'y joint pas la ténacité, l'adresse physique, la dextérité dans le maniement de ses armes, l'habitude des manœuvres et une discipline ferme. Toutes ces qualités, les soldats prussiens les possédaient à un degré beaucoup plus élevé que leurs adversaires, et elles leur ont donné une supériorité décidée dans toutes les circonstances de la guerre, lorsqu'il a fallu exécuter des marches forcées, supporter les plus grandes fatigues, enfin dans les combats même, aussi bien lorsqu'ils ont eu à lutter isolément, que lorsqu'ils ont eu à combattre et à manœuvrer en grandes masses. C'était le prix bien mérité du travail pénible et fatigant qui s'était fait dans l'armée pendant de longues années, le résultat des efforts incessants et continuels qu'on y avait faits pour former des officiers instruits et habiles, des soldats vigoureux et exercés, et pour préparer les chefs et la troupe à la

guerre sous tous les rapports, en ne leur laissant pas perdre ce but de vue.

L'*infanterie* avait une confiance entière dans son fusil à aiguille, et comme on avait approfondi et soigné l'instruction du tir, elle savait s'en servir. En tout cas, le fusil à aiguille était bien supérieur au fusil d'infanterie autrichien, et il a contribué beaucoup aux succès et à l'attitude pleine de confiance de l'infanterie prussienne; mais c'est exagérer que d'attribuer à lui seul les grands résultats obtenus sur les champs de bataille; dans la plupart des cas, les Prussiens étaient les agresseurs, et, par conséquent, ils ont certainement tout aussi souvent brisé la résistance de l'ennemi en combattant corps à corps ou en chargeant à la baïonnette, qu'en employant le feu de leurs fusils à aiguille; ce n'est que lorsqu'ils étaient obligés momentanément de se tenir sur la défensive, ou lorsqu'ils poursuivaient l'ennemi à coups de fusil, après l'avoir repoussé, que la rapidité du feu a réellement pu causer des ravages. Ce qui assurait au fantassin prussien une supériorité réelle, c'étaient son courage impassible, son habitude de la marche et la rapidité de ses mouvements, sa grande habileté à profiter du terrain, et enfin, c'était que chacun étant instruit, savait se retrouver promptement et sûrement dans toutes les phases du combat.

La cavalerie prussienne s'est montrée non-seulement égale, mais même la plupart du temps supérieure à la fameuse cavalerie autrichienne, dans la charge comme dans le combat individuel, et par l'habileté des patrouilles, ce qui prouve la bonté de l'instruction des cavaliers et l'excellence de leurs chevaux. Du reste, le terrain ne permit que rarement des engagements de cavalerie à part, et ce n'est qu'à la fin de la bataille de

Kœnigsgrætz qu'il y eut un combat de cavalerie sur une grande échelle, qui finit par la défaite et la destruction partielle de la cavalerie autrichienne.

Le rôle le plus difficile et en apparence le moins méritoire, dans cette guerre, était échu à l'artillerie prussienne : ici, elle n'était pas l'arme principale, elle n'était pas au premier plan, comme en 1864 devant Duppel, et, par conséquent, elle eut moins d'occasions de prouver son habileté reconnue, en obtenant des résultats brillants, imposants, qu'on ne pût attribuer qu'à elle. L'artillerie autrichienne était indubitablement l'arme la plus habile et la mieux instruite de l'armée ennemie ; comme elle avait des canons rayés et qu'elle était très-mobile, c'était un adversaire difficile à écraser, d'autant plus que, dans le nombre de ses canons, l'artillerie prussienne n'avait que les 5/8 de canons rayés et traînait encore 3/8 de canons de 12 courts. En outre, par le fait même que les Prussiens faisaient une guerre offensive aussi rapide et sans trêve, le rôle le plus facile et le plus favorable échut, presque sans exception, à l'artillerie autrichienne : elle pouvait recevoir l'ennemi tranquillement et après s'être convenablement préparée dans des positions bien choisies, fortes et en partie couvertes, tandis que l'artillerie prussienne devait se former pour attaquer immédiatement, après des marches fatigantes, chercher rapidement des points propres à son action, et y courir, souvent à travers les terrains les plus difficiles, sous le feu le plus violent des obusiers de l'ennemi. Outre l'avantage de la connaissance du terrain et surtout des distances, l'artillerie autrichienne avait encore, dans la plupart des combats, et particulièrement à la bataille de Kœnigsgrætz, celui de pouvoir se réunir dès le

commencement en grandes batteries et de se placer sur des positions dominantes, d'où elle ouvrait le feu dans les conditions qui pouvaient le mieux assurer sa supériorité, tandis que les Prussiens, passant rapidement de la marche au combat, ne pouvaient jamais mettre en ligne, au commencement, que des batteries isolées, et leur envoyer du renfort qu'à mesure que les colonnes de marche arrivaient. Presque partout, l'artillerie prussienne eut à lutter dans des conditions inférieures; néanmoins, en sa qualité de sœur de l'infanterie, elle restait fidèlement à ses côtés dans les moments les plus dangereux et les plus décisifs, en se sacrifiant pour amortir le feu de l'ennemi et le détourner de l'infanterie. Elle a fait preuve dans toutes les circonstances, à son grand avantage, de calme et de sang-froid dans les moments les plus dangereux; elle tint solidement pendant des heures, sur les points les plus exposés, et partout où elle n'avait pas affaire à des adversaires trop supérieurs en nombre, elle sut faire bien vite taire les canons ennemis, par la précision et la rapidité de son tir, et faire éprouver à l'ennemi, surtout aux colonnes d'infanterie, les pertes les plus sensibles. De cette manière, elle aplanissait le chemin à l'infanterie prussienne et l'aidait à marcher victorieusement en avant; à Kœnigsgrætz surtout, elle a beaucoup contribué, en faisant elle-même de grandes pertes, à enlever les positions extrêmement fortes de l'ennemi.

Une particularité à l'honneur de l'armée prussienne, dans cette guerre aussi courte que violente, c'est que, sur les deux théâtres de la guerre, l'ennemi n'a pas pris un seul de ses canons, n'a pas même enlevé un seul de ses drapeaux ni de ses étendards, qui pourtant étaient très-nombreux sur les champs de bataille, tan-

dis que les Prussiens ont pris à l'ennemi, en diverses fois, 300 canons, 2 étendards et 18 drapeaux.

Mais ce n'est pas seulement par de grandes et d'admirables qualités, par des succès aussi grands sur les champs de bataille, que les différentes parties de l'armée prussienne ont acquis une éclatante renommée : c'est aussi par leur conduite modèle et humaine en pays ennemi, conduite qui lui a acquis l'estime et la reconnaissance de ses ennemis les plus acharnés. Dans leur course victorieuse, les soldats prussiens ont traversé les diverses contrées de l'Allemagne, non pas comme une soldatesque brutale, non pas en vainqueurs hautains et altérés de vengeance, mais en dignes représentants d'une armée nationale civilisée et bien disciplinée. Par leur attitude prudente, ferme et calme vis-à-vis des populations paisibles, ils ont partout fait honneur au nom prussien, et fait la propagande la plus efficace pour leur patrie.

Le peuple prussien peut donc, sous tous les rapports, jeter ses regards avec un orgueil patriotique et une joie sans mélange, sur les hauts faits de ses « fils et frères en armes » et sur tout le cours de la guerre, car elle ne présente aucune tache, aucune place obscure, malheureuse pour le nom prussien. Par sa vaillance et son énergie, comme par son intelligence et sa bravoure, l'armée prussienne a acquis à sa patrie une grande gloire et de grands avantages : elle a vaincu ses puissants ennemis, elle a étendu sa puissance et sa suprématie dans toute l'Allemagne du Nord, enfin, elle a énormément contribué à rendre à la Prusse *la paix intérieure*. Quel cœur prussien n'éclaterait pas en gratitude, en admiration et en reconnaissance !

COMPOSITION NORMALE DE L'ARMÉE PRUSSIENNE

SUR PIED DE GUERRE.

A. *Garde impériale.*

Infanterie. . . .	4	régiments	de grenadiers. . .	(3 bataillons).
	4	*id.*	de garde à pied. .	(*id.*).
	1	*id.*	de fusiliers. . . .	(*id.*).
	1	bataillon	de chasseurs.	
	1	*id.*	de carabiniers.	
Cavalerie	1	régiment	des gardes du corps.	
	1	*id.*	de cuirassiers.	
	2	*id.*	de dragons.	
	1	*id.*	de hussards.	
	3	*id.*	de hulans.	
Artillerie	1	brigade.		
Pionniers. . . .	1	bataillon.		
Train	1	*id.*		

B. *Troupes de ligne.*

1° Infanterie.

Infanterie de ligne : 72 régiments (à 3 bataillons).
Chasseurs à pied : 8 bataillons.

2° Cavalerie.

8	régiments	de cuirassiers.
8	*id.*	de dragons.
12	*id.*	de hussards.
12	*id.*	de hulans.

Nota. Le régiment de cavalerie est à 4 escadrons. Depuis la réorganisation de l'armée on doit remplacer la cavalerie de la landwehr par 24 escadrons, ce qui diminuera la cavalerie de 24 escadrons en temps de guerre. Mais cette transformation n'est pas encore achevée, et il y a seulement 4 régiments de dragons et 4 régiments de hussards à 5 escadrons.

3° Artillerie.

8 brigades.

Nota. Chaque brigade comprend 2 régiments : 1 régiment de campagne et 1 régiment de place. Le régiment d'artillerie de campagne se divise en 4 sections : 3 à pied et 1 à cheval ; le régiment de place, en 8 compagnies.

4° Pionniers.

8 bataillons.

5° Train.

8 bataillons.

C. *Troupes de dépôt* (n'existent qu'en temps de guerre).

1 bataillon par régiment d'infanterie . . . . 81 bataillons.
1 compagnie par bataillon de chasseurs. . . . . 10 compagnies.
1 escadron par régiment de cavalerie (y compris la landwehr) . . . . 60 escadrons.
4 batteries par régiment d'artillerie. . . . . 36 batteries.
1 compagnie par bataillon de pionniers. . . . . . . 9 compagnies.
1 section par bataillon du train. . . . . 9 sections.

D. *Troupes de garnison.*

116 bataillons de landwehr du 1er ban.
48 escadrons de landwehr *id.*
112 compagnies d'artillerie de place.
29 détachements de pionniers.

TABLEAU DES FORCES DE L'ARMÉE PRUSSIENNE PENDANT LA CAMPAGNE DE 1866.

A. *Armée active.*

I. Infanterie (le bataillon à 1,000 hommes).

ARMÉES.	NOMBRE de bataillons.	HOMMES (1).
1re armée.	78	78,000
2e *id.*.	101	101,000
Armée de l'Elbe..	34	34,000
Armée du Mein..	46	46,000
1er corps de réserve (landwehr)..	24	24,000
TOTAUX.	283	283,000

(1) Dans les chiffres qui précèdent on n'a compris que le nombre des combattants.

II. Cavalerie (l'escadron à 150 chevaux).

ARMÉES.	ESCADRONS.	HOMMES.
1re armée	82	12,300
2e *id.*	66	9,900
Armée de l'Elbe	26	3,900
Armée du Mein	22	3,300
1er corps de réserve (landwehr)	24	3,600
TOTAUX	220	33,000

III. Artillerie (la batterie à pied à 6 canons, la batterie à cheval à 4 canons).

ARMÉES.	BATTERIES		HOMMES.	CANONS.
	à pied.	à cheval.		
1re armée	36	18	9,600	288
2e *id.*	48	24	12,800	384
Armée de l'Elbe	18	9	4,600	144
Armée du Mein	14	2	3,000	92
TOTAUX	116	53	30,000	908

IV. Pionniers.

ARMÉES.	BATAILLONS.	HOMMES.
1re armée	3	3,000
2e *id.*	4	4,000
Armée de l'Elbe	1	1,000
Armée du Mein	1	1,000
TOTAUX	9	9,000

Récapitulation : armée active.

Infanterie, 283 bataillons, 283,000 hommes (y compris 24,000 hommes de landwehr).
Cavalerie : 220 escadrons, 33,000 hommes (y compris 4,800 hommes de landwehr).

Artillerie : 169 batteries,	30,000	—	et 908 canons.
Pionniers : 9 bataillons,	9,000	—	
Train et administration,	30,000	—	
Officiers de tous grades (1),	9,000	—	
Total.	394,000	hommes	et 908 canons.

B. *Troupes de dépôt.*

81 bataillons de dépôt. . . .	81,000	hommes.
10 compagnies de chasseurs.	2,000	—
50 escadrons de dépôt. . . .	10,000	—
36 batteries	5,000	—
9 compagnies de pionniers.	2,000	—
Total.	100,000	hommes.

C. *Garnisons et places fortes.*

92 bataillons de landwehr du 1er ban à 800 hommes (2).	73,600	hommes.
16 escadrons, *idem*.	2,300	—
112 compagnies d'artillerie de place	23,100	—
29 détachements de pionniers.	4,000	—
Total.	103,000	hommes.

D. *Nouvelles formations (pendant la campagne).*

81 quatrièmes bataillons à 800 hommes..	64,800	hommes.
1 bataillon de chasseurs.	1,000	—
16 escadrons de landwehr de réserve. . .	2,400	—
9 batteries.	1,600	—
Total.	69,800	hommes.

---

(1) Dans les chiffres qui précèdent on n'a compris que le nombre des combattants.

(2) Il y avait déjà 24 bataillons et 32 escadrons de landwehr à l'armée active.

Récapitulation de l'armée prussienne.

Armées actives.	394,000	hommes.
Dépôts	100,000	—
Garnisons et places fortes.	103,000	—
Nouvelles formations. . .	69,800	—
Total.	666,800	hommes.

Troupes alliées.

Armée du Mein.	Brigade Oldenbourg, Hambourg, Lubeck, Brême.	7 bat.,	4 esc.,	2 batt.
	Contingent de Waldeck.	1	»	»
	— Schwarzbourg-Sondershausen.	1	»	»
2e corps de réserve.	— Cobourg-Gotha. . . .	2	»	»
	— Lippe.	1	»	»
	— Mecklembourg. . . .	5	4	2
	— Anhalt.	2	»	»
	— Saxe-Altenbourg. . .	2	»	»
	Totaux.	21 bat.,	8 esc.,	4 batt.

environ 22,000 hommes.

Récapitulation générale.

Armée prussienne.	666,800	hommes.
Troupes alliées.	22,000	—
Total.	688,800	hommes.

ORDRE DE BATAILLE

DE L'ARMÉE D'OPÉRATIONS PRUSSIENNE, PENDANT LA GUERRE CONTRE L'AUTRICHE ET SES ALLIÉS, EN 1866.

Grande armée.

Commandant en chef : *Sa Majesté le Roi.*
Chef d'état-major général : général d'infanterie de Moltke.
Inspecteur général de l'artillerie : lieutenant-général de Hindersin.
Idem du génie : lieutenant-général de Wasserschleben

A. *Première armée.*

Commandant en chef : S. A. R. le général de cavalerie prince *Frédéric-Charles.*
Chef d'état-major : lieutenant-général de Voigts-Rhetz.
Quartier-maître général : général-major de Stulpnagel.
Commandant de l'artillerie : général-major de Lengsfeld.
Idem du génie : général-major Keiser.

Deuxième corps d'armée.

Commandant en chef : lieutenant-général de Schmidt.
Chef d'état-major : général-major de Kamecke.
Commandant de l'artillerie : général-major Hurrelbrink.
Idem du génie : lieutenant-colonel Leuthaus.

3e division : lieutenant-général de Werder.

5e brigade : général-major de Januschowsky (2e et 42e régiments d'infanterie).
6e — général-major de Winterfeld (14e et 54e régiments d'infanterie).
Régiment de hussards de Blucher, n° 5.

4e division : lieutenant-général de Herwarth.

7e brigade : général-major de Schlaberndorf (9e et 49e régiments d'infanterie).
8e — général-major de Hanneken (21 et 61e régiments d'infanterie).
Régiment de hulans de Poméranie, n° 4.
2e bataillon de chasseurs.

Troisième corps d'armée.

Commandant en chef : X...

5e division : lieutenant-général de Tumpling.

9e brigade : général-major de Schimmelmann (8e et 48e régiments d'infanterie).
10e — général-major de Kaminsky (12e et 18e régiments d'infanterie).
1er régiment de hulans de Brandebourg, n° 3.

6e division : lieutenant-général de Manstein.

11e brigade : général-major de Gersdorf (35e et 60e régiments d'infanterie).
12e — général-major de Kotze (24e et 64e régiments d'infanterie).
Régiment de dragons de Brandebourg, n° 2.
3e bataillon de chasseurs.

Quatrième corps d'armée.

Commandant en chef : X...

7e division : lieutenant-général de Fransecky.

13e brigade : général-major de Schwarzhoff (26e et 66e régiments d'infanterie).
14e — général-major de Gordon (27e et 67e régiments d'infanterie).
Régiment de hussards de Magdebourg, n° 10.

8e division : lieutenant-général de Horn.

15e brigade : général-major de Bose (31e et 71e régiments d'infanterie).
16e — colonel de Schmidt (72e régiment et 4e bataillon de chasseurs).
Régiment de hulans de Thuringe, n° 6.

Corps de cavalerie de la première armée.

S. A. R. le général de cavalerie prince Albert.

1re division de cavalerie : général-major de Alvensleben.

1re brigade de grosse cavalerie : S. A. R. le général-major prince Albert (régiment des gardes du corps, régiment des cuirassiers de la garde).

N. B. Attachée à la garde du corps.

1re brigade de cavalerie légère : général-major de Rheinbaben (1er régiment de dragons de la garde, 1er régiment de hulans de la garde, 2e régiment de hulans de la garde).
2e brigade de grosse cavalerie : général-major de Pfuel (régiment de cuirassiers de Brandebourg, n° 6; régiment de cuirassiers de Magdebourg, n° 7).

2e division de cavalerie : général-major Hann de Weyhern.

2e brigade de cavalerie légère : général-major duc Guillaume de Mecklembourg (2e régiment de dragons de la garde, régi-

ment de hussards de Brandebourg, n° 3 ; 2e régiment de hulans de Brandebourg, n° 11).

3e brigade de cavalerie légère : général-major comte von der Grœben (régiment de dragons de Neumark, n° 3; régiment de hussards de Thuringe, n° 12).

3e brigade de grosse cavalerie : général-major von der Golz (régiment de cuirassiers de la Reine, n° 2 ; 2e régiment de hulans de Poméranie, n° 9).

N. B. Attachée au deuxième corps d'armée.

B. *Deuxième armée.*

Commandant en chef : S. A. R. le prince royal.
Chef d'état-major : général-major de Blumenthal.
Quartier-maître général : général-major de Stosch.
Commandant de l'artillerie : général-lieutenant de Jacobi.
— du génie : général-major de Schweinitz.

Premier corps d'armée.

Commandant en chef : général d'infanterie de Bonin.
Chef d'état-major : lieutenant-colonel de Borries.
Commandant de l'artillerie : colonel Knothe.
— du génie : lieutenant-colonel Weber.

1re division : lieutenant-général de Grossmann.

1re brigade : général-major Pape (1er et 41e régiments d'infanterie).
2e — général-major baron de Barnekow (3e et 43e régiments d'infanterie).
Régiment de dragons de Lithuanie, n° 1.

2e division : lieutenant-général de Clausewitz.

3e brigade : général-major de Malotki (4e et 44e régiments d'infanterie).
4e — général-major de Buddenbrock (5e et 45e régiments d'infanterie).
1er régiment de hussards du roi.
1er bataillon de chasseurs.

Brigade de cavalerie de réserve du premier corps : colonel commandant de Bredow (régiment de cuirassiers de la Prusse-Orientale, n° 3; régiment de hulans de la Prusse-Orientale, n° 8 ; régiment de hulans de Lithuanie, n° 12).

Cinquième corps d'armée.

Commandant en chef : général d'infanterie de Steinmetz.
Chef d'état-major : colonel de Wittich.
Commandant de l'artillerie : colonel de Kræwel.
— du génie : colonel de Kleist.

9e division : général-major de Lœwenfeld.

17e brigade : général-major de Ollech (37e et 58e régiments d'infanterie).
18e — général-major de Horn (7e régiment d'infanterie).
1er régiment de dragons de Silésie, n° 4.

10e division : général-major de Kirchbach.

19e brigade : général-major de Tiedmann (6e et 46e régiments d'infanterie).
20e — colonel de Wittig (47e et 52e régiments d'infanterie).
2e régiment de hussards du roi, n° 2.
5e bataillon de chasseurs.

Sixième corps d'armée.

Commandant en chef : général de cavalerie de Mutius.
Chef d'état-major : colonel de Sperling.
Commandant de l'artillerie : général-major Herkt.
— du génie : colonel Schultz, II.

11e division : lieutenant-général de Zastrow.

21e brigade : général-major de Hahnenfeld (10e et 50e régiments d'infanterie).
22e — général-major de Hoffmann (38e et 51e régiments d'infanterie).
2e régiment de dragons de Silésie, n° 8.

12e division : lieutenant-général de Prondzinsky.

24e brigade : colonel de Kranach (22e et 23e régiments d'infanterie).
2e régiment de hussards de Silésie, n° 6.
6e bataillon de chasseurs.

Remarque : Dans la 12e division, 2 régiments d'infanterie étaient détachés : le 63e, en garnison à Neisse ; le 62e, à la brigade combinée du général-major de *Knobelsdorf*, placée à Ratibor pour garder le pays : à cette brigade était également attaché le régiment de hulans de Silésie, n° 2.

Corps de la garde.

Commandant en chef : général de cavalerie : ***prince Auguste de Wurtemberg.***
Chef d'état-major : colonel de Dannenberg.
Commandant de l'artillerie : général-major de Colomier.
— du génie : colonel Bichler.

1re division de la garde : lieutenant-général Hiller de Gærtringen.

1re brigade de la garde : colonel de Obernitz (1er et 3e régiments de grenadiers de la garde).
2e — général-major de Alvensleben (2e régiment de grenadiers de la garde et régiment de fusiliers de la garde).
Régiment de hussards de la garde.
Bataillon de chasseurs de la garde.

2e division de la garde : lieutenant-général de Plonsky.

3e brigade de la garde : général-major de Budritzki (régiments Empereur-Alexandre et 3e grenadiers de la garde).
4e — général-major baron de Loën (régiments Empereur-François et 4e grenadiers de la garde).
3e régiment de hulans de la garde.
Bataillon de tirailleurs de la garde.

Remarque : Le 4e régiment de la garde était resté à Berlin et fut attaché plus tard au 2e corps d'armée de réserve.

Cavalerie de réserve de la deuxième armée.

Commandant la division : général-major de Hartmann.

Du cinquième corps d'armée.

9e brigade de cavalerie : général-major de Witzleben (régiment de cuirassiers de la Prusse-Occidentale, n° 5 ; régiment de hulans de Posen, n° 10).
10e — général-major de Schœn (régiment de hulans de la Prusse-Occidentale, n° 1).

Du sixième corps d'armée.

11e brigade de cavalerie : général-major de Borstell (régiment de cuirassiers de Silésie, n° 1 ; 1er régiment de hussards de Silésie, n° 4).

12e brigade de cavalerie : général-major de Kalkreuth (2e régiment de hussards de la landwehr ; 1er régiment de hulans de landwehr).

C. *Armée de l'Elbe.*

Commandant en chef : général d'infanterie de Herwarth.
Chef d'état-major : colonel de Schlotheim.
Commandant de l'artillerie : colonel de Rozynski.
— du génie : lieutenant-colonel de Forell.

14e division : lieutenant-général comte Munster.

27e brigade : général-major de Schwartzkoppen (16e et 56e régiments d'infanterie).
28e — général-major de Hiller (17e et 57e régiments d'infanterie).
Régiment de dragons de Westphalie, n° 7.

15e division : lieutenant-général de Canstein.

29e brigade : colonel de Stuckradt (40e et 65e régiments d'infanterie).
30e — colonel de Glasenapp (28e et 68e régiments d'infanterie).
Régiment de hussards du Roi, n° 7.

16e division : lieutenant-général de Etzel.

31e brigade : général-major de Schœler (29e et 69e régiments d'infanterie).
32e — X... (33e régiment d'infanterie, 8e bataillon de chasseurs).
2e régiment de hussards de Westphalie, n° 11.

Réserve de cavalerie (régiment de cuirassiers du Rhin, n° 8 ; régiment de hulans du Rhin, n° 7 ; régiment de hulans de Westphalie, n° 5).

D (*Premier*) *corps d'armée de réserve.*

Lieutenant-général de Mulbe.

1re division : général Rosenberg de Gruszinsky.

1re brigade de landwehr de la garde (1er et 2e régiments de landwehr de la garde).

2e brigade de landwehr de la garde (1er et 2e régiments de grenadiers de landwehr de la garde).

2e division : général de Bentheim.

1re brigade de landwehr (de Poméranie) (9e et 21e régiments de landwehr).
2e — (de Westphalie) (13e et 15e régiments de landwehr).

Division de cavalerie de la landwehr : général-major comte Dohna.

3e régiment de hulans de la landwehr.
1er — de hussards —
8e — de hulans —
5e — de hussards —
4e — de hulans —
2e — de dragons —
9e batterie à pied de 12.

Armée du Mein.

Commandant en chef : général d'infanterie Vogel de Falckenstein.
Chef d'état-major : colonel de Kraatz-Koschlau.

A. 13e division : lieutenant général de Gœben,

25e brigade : général-major de Kummer (13e et 53e régiments d'infanterie).
26e — général-major de Wrangel (15e et 55e régiments d'infanterie).
Régiment de cuirassiers de Westphalie, n° 4.
1er régiment de hussards de Westphalie, n° 8.

B. Division combinée : général-major de Beyer.

Brigade général-major de Glumer (20e et 32e régiments d'infanterie).
— général-major de Schachtmeyer (19e, 34e et 39e régiments d'infanterie).
— colonel de Schwerin (30e et 70e régiments d'infanterie).

N. B. Le 19e régiment d'infanterie fut attaché plus tard à la division Gœben.

2e régiment de hussards du Rhin, n° 9.

C. Division combinée (précédemment dans le Holstein) : général-lieutenant de Manteuffel.

1re brigade combinée : général-major de Freyhold (25e et 36e régiments d'infanterie).

2e brigade combinée : général-major de Korth (11e et 59e régiments d'infanterie).

Brigade de cavalerie : général-major de Flies { Régiment de dragons du Rhin, n° 5. Régiment de dragons de Magdebourg, n° 6. }

Remarque : L'armée du Mein avait 16 batteries. Outre les troupes ci-dessus, elle avait encore :

2 bataillons de Cobourg-Gotha.
1 — de Lippe.

Les renforts que reçut l'armée du Mein sont indiqués dans le texte à la page 201 et la formation du 2e corps d'armée de réserve à la page 209.

ORDRE DE BATAILLE

DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE AU COMMENCEMENT DE LA GUERRE.

A. *Armée du Nord.*

Général en chef : feldzeugmeister chevalier de Benedek.
Chef d'état-major général : feld-maréchal lieutenant de Henikstein.
Directeur de l'artillerie : feld-maréchal lieutenant archiduc Guillaume.
— du génie : colonel de Pidoll.

Premier corps d'armée.

Commandant en chef : général de cavalerie comte Clam-Gallas.
Attaché : général-major comte Gondrecourt.
Chef d'état-major : colonel de Litzelhofen.

Brigade général-major Poschacher : 18e bataillon de chasseurs, 30e régiment d'infanterie (Martini) ; 34e régiment d'infanterie (Roi Guillaume de Prusse).
— colonel comte Leiningen : 32e bataillon de chasseurs, 33e régiment d'infanterie (Gyulay), 38e régiment d'infanterie (Haugwitz).
— général-major Piret : 29e bataillon de chasseurs, 18e régiment d'infanterie (Constantin), 45e régiment d'infanterie (Sigismond).
— général-major Ringelsheim : 26e bataillon de chasseurs, 42e régiment d'infanterie (Hanovre), 73e régiment d'infanterie (Wurtemberg).

A chaque brigade était attaché 1 escadron du 2e régiment de hussards (Nicolas) et 1 batterie à pied de 4.

Etaient en outre attachés à ce corps : 1 compagnie d'infirmiers, 2 ambulances de campagne, 4 compagnies de pionniers, 4 compagnies de génie, 2 batteries à pied de 4 et 2 de 8, 1 batterie de cavalerie de 4 et 1 de 8 et 1 batterie de fuséens.

Deuxième corps d'armée.

Commandant en chef : feld-maréchal lieutenant comte Thun-Hohenstadt.
Attaché : général-major de Philippowitch.
Chef d'état-major : colonel de Dœpfner.

Brigade colonel Thom : 2e bataillon de chasseurs, 40e régiment d'infanterie (Rossbach), 69e régiment d'infanterie (Jellachich).
— général-major Henriquez : 9e bataillon de chasseurs, 14e régiment d'infanterie (Hesse), 27e régiment d'infanterie (Belgique).
— général-major de Saffran : 11e bataillon de chasseurs, 64e régiment d'infanterie (Saxe-Weimar), 80e régiment d'infanterie (Holstein).
— général-major prince de Wurtemberg : 20e bataillon de chasseurs, 47e régiment d'infanterie (Hartung), 57e régiment d'infanterie (Mecklembourg).

A chaque brigade était attaché 1 escadron du régiment de hulans de l'Empereur n° 6 et 1 batterie à pied de 4.

Troupes attachées au corps : comme au 1er corps.

Troisième corps d'armée.

Commandant en chef : feld-maréchal lieutenant archiduc Ernest.
Attaché : général-major de Baumgarten.
Chef d'état-major : colonel baron Catty.

Brigade général-major Kalik : 22e bataillon de chasseurs, 35e régiment d'infanterie (Khevenhuller), 72e régiment d'infanterie (Ramming).

Remarque : Cette brigade se trouvait dans le Holstein et fut attachée au 1er corps d'armée à l'ouverture des hostilités.

Brigade général-major Appiano : 4e bataillon de chasseurs, 46e régi—

ment d'infanterie (Meiningen), 62e régiment d'infanterie (Archiduc Henri).

— colonel Benedek : 1er bataillon de chasseurs, 52e régiment d'infanterie (Archiduc François-Charles), 78e régiment d'infanterie (Sokcsevics).

— colonel Kirchsberg : 3e bataillon de chasseurs, 44e régiment d'infanterie (Archiduc Albert), 49e régiment d'infanterie (Hess).

— colonel Prohaszka : 13e régiment d'infanterie de frontières, 4e bataillon du 55e régiment d'infanterie, 4e bataillon du 56e régiment d'infanterie.

A chaque brigade était attaché un escadron du régiment de hulans de Liechtenstein no 9 et 1 batterie à pied de 4.

Troupes attachées au corps : comme au 1er corps.

Quatrième corps d'armée.

Commandant en chef : feld-maréchal lieutenant comte Festetics.
Attaché : général-major de Mollinary.
Chef d'état-major : colonel de Goerz.

Brigade colonel Kopal : 27e bataillon de chasseurs, 12e régiment d'infanterie (Archiduc Guillaume), 26e régiment d'infanterie (Michel).

— colonel Fleischbacker : 13e bataillon de chasseurs, 6e régiment d'infanterie (Coronini), 61e régiment d'infanterie (prince héritier de Russie).

— colonel Poekh : 8e bataillon de chasseurs, 37e régiment d'infanterie (Archiduc Joseph), 51e régiment d'infanterie (Archiduc Charles-Ferdinand).

— général-major archiduc Joseph : 30e bataillon de chasseurs, 67e régiment d'infanterie (Schmerling), 68e régiment d'infanterie (Steininger).

A chaque brigade était attaché 1 escadron du régiment de hussards de Prusse no 7 et 1 batterie à pied de 4.

Troupes attachées au corps : comme au 1er corps ; seulement le 4e corps avait un bataillon entier de pionniers et un équipage de ponts.

Sixième corps d'armée.

Commandant en chef : feld-maréchal lieutenant baron Ramming.
Attaché : général-major de Kochmeister.
Chef d'état-major : colonel Frœlich.

Brigade 2, colonel baron Waldstœtten : 6e bataillon de chasseurs, 7e régiment d'infanterie (Hartmann), 79e régiment d'infanterie (Frank).

— colonel Hertwegh : 25e bataillon de chasseurs, 41e régiment d'infanterie (Kellner), 56e régiment d'infanterie (Gorizutti).

— général-major Rosenzweig : 17e bataillon de chasseurs, 4e régiment d'infanterie (Deuchmeister), 55e régiment d'infanterie (comte Gondrecourt).

— colonel Jonak : 14e bataillon de chasseurs, 20e régiment d'infanterie (Prusse), 60e régiment d'infanterie (Wasa).

A chaque brigade était attaché 1 escadron du régiment de hulans Clam-Gallas n° 10 et 1 batterie à pied de 4.

Troupes attachées au corps : 1 compagnie d'infirmiers, 2 ambulances de campagne, 1 bataillon de pionniers, 1 bataillon du génie, 2 batteries à pied de 4 et 2 de 8, 2 batteries de cavalerie de 8 et 1 batterie de fuséens.

Huitième corps d'armée.

Commandant en chef : archiduc Léopold.
Attaché : général-major Weber.
Chef d'état-major : lieutenant-colonel de Majnone.

Brigade colonel Fragner : 5e bataillon de chasseurs, 15e régiment d'infanterie (Nassau), 77e régiment d'infanterie (archiduc de Toscane).

— général-major de Docteur : 31e bataillon de chasseurs, 8e régiment d'infanterie (Archiduc Louis), 74e régiment d'infanterie (Nobili).

— général-major comte Rothkirch : 25e régiment d'infanterie (Mamula), 71e régiment d'infanterie (Léopold de Toscane).

— général-major Brandenstein : 24e bataillon de chasseurs, 21e régiment d'infanterie (Reischach), 32e régiment d'infanterie (Este).

A chaque brigade était attaché 1 escadron du régiment de hulans Archiduc Charles n° 3 et 1 batterie à pied de 4.

Troupes attachées au corps : comme au 1er corps.

Dixième corps d'armée.

Commandant en chef : général-major comte Huyn, puis le feld-maréchal lieutenant de Gablenz.
Attaché : général-major baron Koller.
Chef d'état-major : colonel Bourgignone.

Brigade colonel Mondl : 12e bataillon de chasseurs, 10e régiment d'infanterie (Mazuchelli), 24e régiment d'infanterie (Parme).
— colonel Grivicics : 16e bataillon de chasseurs, 2e régiment d'infanterie (Alexandre), 23e régiment d'infanterie (Airoldi).
— général-major de Knebel ; 28e bataillon de chasseurs, 1er régiment d'infanterie (Empereur François-Joseph), 3e régiment d'infanterie (Archiduc Charles).
— général-major Wimpffen : 13e régiment d'infanterie (Bamberg), 88e régiment d'infanterie (Archiduc Etienne).

A chaque brigade était attaché 1 escadron du régiment de hulans Grünne no 1 et 1 batterie à pied de 4.

Troupes attachées au corps : 1 batterie à pied de 4 et 2 de 8, 1 batterie de cavalerie de 4 et 1 de 8.

1re division de cavalerie légère : général-major baron Edelsheim.
Chef d'état-major : major Waldstœtten.

Brigade colonel Appel : 2e régiment de dragons (Windischgrætz), 9e régiment de hussards (Liechtenstein).
— colonel comte Wallis : 1er régiment de dragons (Savoie), 10e régiment de hussards (roi de Prusse).
— colonel Fratricievics : 5e régiment de hussards (Radetzky), 8e régiment de hussards (Hesse-Cassel).

2e division de cavalerie légère : général-major prince de Tour et Taxis; chef d'état-mjor : major Rodakowsky.

Brigade colonel Bellegarde : 4e régiment de hussards (Cseh), 10e régiment de hussards (Haller).
— colonel Wesphalen : 6e régiment de hussards (Wurtemberg), 11e régiment de hussards (Palffy).

1re division de cavalerie de réserve : feld-maréchal-lieutenant prince de Schelswig-Holstein.

Brigade général-major prince Solms : 4e régiment de cuirassiers (Ferdinand), 6e régiment de cuirassiers (Hesse), 8e régiment de hulans (Empereur-Maximilien).
— général-major Schindlœcker : 9e régiment de cuirassiers (Stadion), 11e régiment de cuirassiers (Empereur-François-Joseph), 4e régiment de hulans (Empereur-François-Joseph).

2e division de cavalerie de réserve : général-major de Zajtsek.

Brigade général-major Boxberg : 3e régiment de cuirassiers (Saxe),

7e régiment de cuirassiers (Brunswick), 2e régiment de hulans (Schwarzemberg).
— général-major comte Soltyk : 1er régiment de cuirassiers (Empereur-François-Joseph), 5e régiment de cuirassiers (Nicolas), 5e régiment de hulans (Walmoden).

3e division de cavalerie de réserve : général-major comte Coudenhove.

Brigade général-major prince Windischgrætz : 2e régiment de cuirassiers (Wrangel), 8e régiment de cuirassiers (prince de Prusse), 7e régiment de hulans (Archiduc-Charles-Louis).
— général-major Mengen : 10e régiment de cuirassiers (Bavière), 12e régiment de cuirassiers (Horvath), 11e régiment de hulans (Alexandre).

A chaque brigade de cavalerie était attachée une batterie d'artillerie.

B. *Armée du Sud.*

Général en chef : feld-maréchal archiduc Albert.
Chef d'état-major : général-major de John.

Cinquième corps d'armée.

Général-major Rodich.

Brigade général-major Daun : 19e bataillons de chasseurs, 28e régiment d'infanterie (Benedek), 70e régiment d'infanterie (Nagy von Also-Szopor).
— général-major Mœring : 21e bataillon de chasseurs, 53e régiment d'infanterie (Archiduc Léopold-Louis), 54e régiment d'infanterie (Grueber).
— général-major Piret : 5e bataillon de chasseurs de l'Empereur, 50e régiment d'infanterie (Bade), 75e régiment d'infanterie (Crenneville).

Septième corps d'armée.

Feld-maréchal-lieutenant Maroicic di Madonna del Monte.

Brigade général-major prince Emerich de Tour et Taxis : 7e bataillon de chasseurs, 29e régiment d'infanterie (Thun), 43e régiment d'infanterie (Alemann).
— général-major Scudier ; 10e bataillon de chasseurs, 19e régiment d'infanterie (prince héritier Archiduc-Rudolphe), 48e régiment d'infanterie (Archiduc-Ernest-Charles).

Brigade général-major Hammerstein : 4ᵉ bataillon de chasseurs de l'Empereur, 66ᵉ régiment d'infanterie (Ferdinand, grand-duc de Toscane), 76ᵉ régiment d'infanterie (Paumgartten).
— X ; 6ᵉ bataillon de chasseurs de l'Empereur, 11ᵉ régiment d'infanterie (Prince Royal de Saxe), 59ᵉ régiment d'infanterie (Archiduc-Regnier).

Neuvième corps d'armée.

Feld-maréchal-lieutenant Hartung.

Brigade général-major Weckbecker : 23ᵉ bataillon de chasseurs, 63ᵉ régiment d'infanterie (Néerlande), 65ᵉ régiment d'infanterie (Archiduc Louis-Victor).
— général-major Appiano (?) : 15ᵉ bataillon de chasseurs, 5ᵉ régiment d'infanterie (Wetzlar), 7ᵉ régiment d'infanterie (Maroicic).
— général-major Gaal : 3ᵉ bataillon de chasseurs de l'Empereur, 31ᵉ régiment d'infanterie (Mecklembourg-Strelitz) 39ᵉ régiment d'infanterie (Don Miguel).

Division de réserve, général-major Rupprecht : 17ᵉ régiment d'infanterie (Hohenlohe), 36ᵉ régiment d'infanterie (Degenfeld), 36ᵉ, 37ᵉ bataillons de chasseurs, 12ᵉ régiment d'infanterie frontière. — Les troupes du Tyrol étaient commandées par le feld-maréchal-lieutenant Kulm.

Cavalerie : 12ᵉ et 13ᵉ régiments de hulans ; 1ᵉʳ, 3ᵉ, 11ᵉ et 13ᵉ régiments de hussards.

Artillerie : 5ᵉ et 7ᵉ régiments d'artillerie.

Remarque : Les régiments frontières sont placés comme garnisons dans les places fortes et sur le littoral.

ÉTAT DES PERTES DES ARMÉES PRUSSIENNES

JUSQU'A L'ARMISTICE.—1866.

ARMÉES.	CORPS.	TUÉS.		BLESSÉS.		DISPARUS.		TOTAUX.		PERTES p. °/₀ sur le nombre des combattants.
		Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.	
2ᵉ armée.	Garde.	20	293	54	1,499	1	634	72	2,426	
	1ᵉʳ corps d'armée.	18	299	55	1,291	»	599	73	2,189	
	5ᵉ id.	23	404	92	1,842	»	360	115	2,606	
	6ᵉ id.	7	198	26	920	»	254	33	1,369	
	Div. de cav. de rés.	2	25	26	920	1	40	29	985	
	Détach. Stolberg.	»	17	9	190	»	»	9	207	
Totaux de la 2ᵉ armée.	(146,000)	70	1,236	259	6,662	2	1,884	331	9,782	8,25 °/₀
1ʳᵉ armée.	2ᵉ corps.	15	218	44	1,286	»	279	59	1,783	
	3ᵉ id.	10	168	52	1,153	»	143	62	1,464	
	4ᵉ id.	21	412	104	2,019	1	530	126	2,964	
	Corps de cavalerie.	3	33	30	338	»	36	33	407	
Totaux de la 1ʳᵉ armée.	(100,000)	49	831	230	4,796	1	983	280	6,645	6,64 °/₀
Armée de l'Elbe.	(40,000)	5	46	15	411	1	42	22	499	1,25 °/₀
Armée du Mein.	(53,000)	24	388	118	2,550	»	427	142	3,365	5,35 °/₀
Totaux généraux.	(309,000 combattants).	149	2,501	622	14,229	4	3,341	775	20,261	6,56 °/₀

Remarques. — 1° La perte totale, y compris les officiers, s'élève à 21,036 hommes, et se décompose de la manière suivante :

Tués :	2,650 h.	— Env. 0,83 0/0	du nombre des combattants.		
Blessés :	14,851 h.	— 4,63 0/0	—	—	
Disparus :	3,345 h.	— 1,04 0/0	—	—	

2° Comme le nombre des prisonniers prussiens ne s'est élevé qu'au nombre de 5 à 6,000, on ne peut expliquer ce chiffre de 3,345 disparus que par ce fait qu'il y a eu, dans le nombre, des morts et des blessés dont le sort n'a pas été connu d'une manière certaine;

3° La proportion des officiers aux soldats, à partir du grade de sergent-major, est, d'après ce qui précède :

Morts . . . . comme 1 : 17
Blessés. . . . . — 1 : 23

4° Les pertes les plus fortes ont été éprouvées par les corps suivants :

4° corps (presque 11 0/0).
Garde (10 0/0).
5° corps (9 0/0).

Les pertes les plus faibles sont celles de l'armée de l'Elbe (1,25 0/0).

5° Les régiments qui ont éprouvé les pertes les plus fortes, sont :

Le 26e rég. d'inf.,		655 hommes	et	16 officiers.			C'est-à-dire de 1/5 à 1/6 de leur effectif.
Le 38e	—	651	—	26	—		
Le 66e	—	618	—	17	—		
Le 7e	—	560	—	20	—		
Le 67e	—	545	—	17	—		

6° Ceux qui ont perdu le plus d'officiers sont :

Le 38e régiment d'infanterie,			26 officiers.		C'est-à-dire de 1/2 à 1/3.
Le 27e	—	—	23	—	
Le 7e	—	—	20	—	

7° Dans ce résumé ne sont pas compris le 1er corps de réserve (général de Mulbe), qui n'a éprouvé aucune perte devant l'ennemi, ni le 2e corps de réserve (grand-duc de Mecklembourg), qui n'a perdu que six soldats prussiens (1).

---

(1) Ajoutons ici quelques chiffres indiquant approximativement les pertes des Autrichiens : ils sont extraits du *Moniteur :*

Prisonniers : 528 officiers, 35,932 hommes.
Blessés recueillis par les ambulances prussiennes :
411 officiers, 13,936 hommes.

Les journaux autrichiens accusent tous 2,455 officiers tués ou blessés.

Enfin, les Autrichiens ont perdu 486 canons et 31 drapeaux, tandis que les Prussiens n'en ont pas perdu un seul. (*Note du traducteur.*)

TABLEAU indiquant le chiffre des *munitions* consommées par l'armée prussienne, pendant la guerre de 1866 (*officiel*).

A. *Infanterie.*

Les 1re et 2e armées, l'armée de l'Elbe et l'armée du Mein, comptaient en tout (y compris les renforts) 268,000 fusils. Elles ont consommé, y compris les munitions perdues ou mises hors de service,

1,850,000 cartouches.

Ainsi, pour toute la durée de la guerre, la consommation par fantassin est, en moyenne, de

7 cartouches seulement.

Si nous voulons entrer dans le détail, nous trouvons qu'elle a été en moyenne :

Pour l'armée du Mein, de 11 cartouches par homme ;

Pour la 1re et la 2e armée, de 6 cartouches seulement.

Les combats où il a été tiré le plus de cartouches sont ceux de Nachod, Skalitz, Trautenau ; il a été consommé par bataillon, dans chaque journée, de 22,000 à 23,000 cartouches, ce qui donne de 22 à 23 cartouches par homme, c'est-à-dire 1/3 seulement des munitions que chaque fantassin porte dans sa giberne.

Il n'y a pas d'exemple qu'un seul soldat ait tiré toutes ses cartouches.

La petite quantité de munitions consommées prouve que le fusil à aiguille n'est pas la cause unique des victoires de la Prusse ; il faut y joindre la puissance des baïonnettes prussiennes.

B. *Artillerie*

Les diverses armées prussiennes avaient 900 canons, qui ont tiré en tout :

36,000 coups.

Il a été tiré, en moyenne, par chaque canon :

Dans la 1re armée et l'armée de l'Elbe. . . 48 coups.
Dans la 2e armée. . . . . 53 —

Ce qui fait une moyenne de 40 coups par canon prussien pendant tout le cours de la guerre.

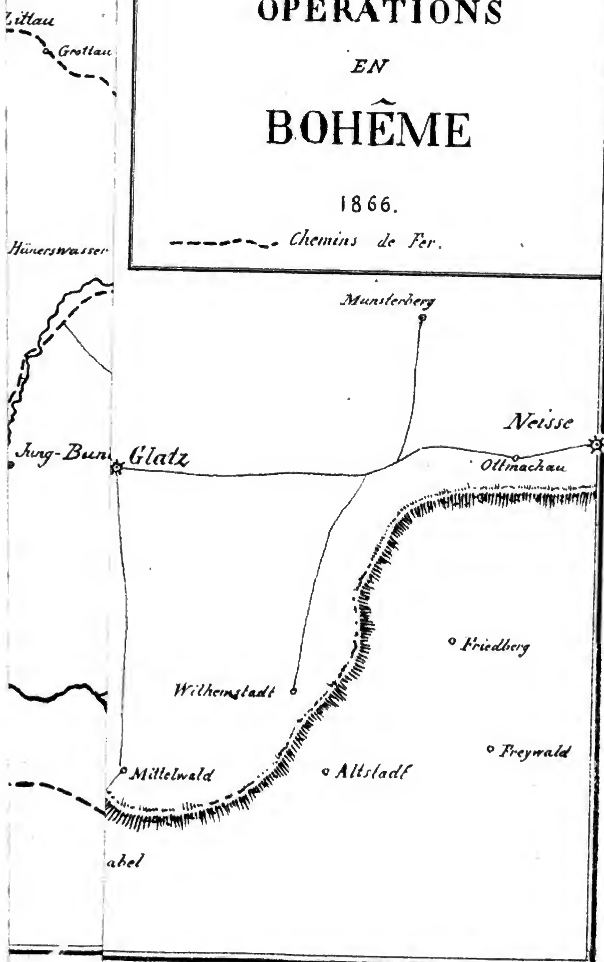
Le chiffre des munitions consommées par l'artillerie prussienne est donc relativement faible, comme celui des munitions consommées par l'infanterie.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN

IE .

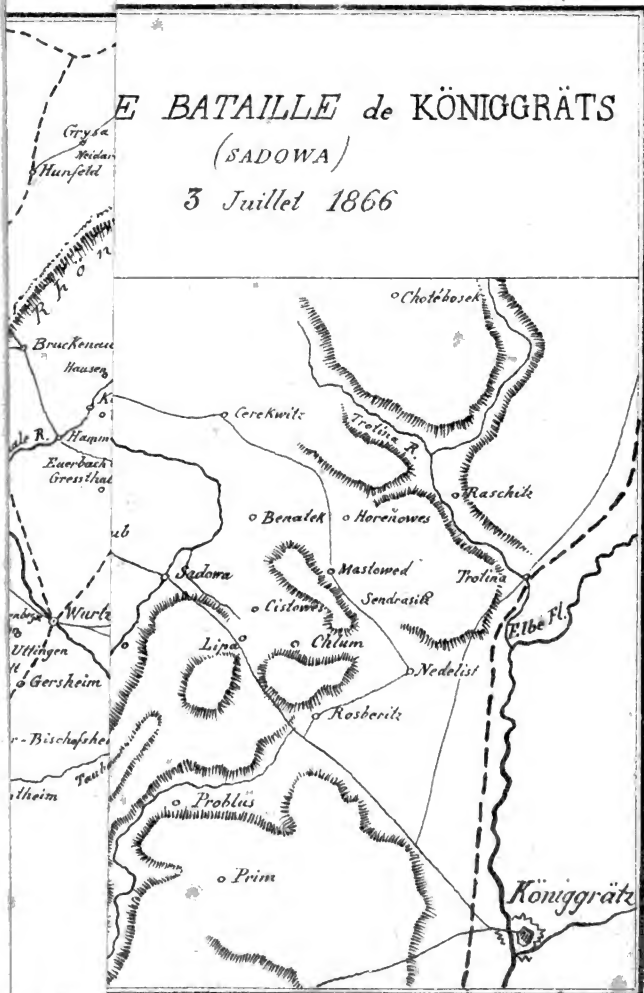
Planche 1.



J. DUMAINE Libraire Editeur de l'Empereur, 30 Rue & Passage Dauphine.

UTRICHE.

Planche 2.



DUMAINE, Libraire Editeur de l'Empereur, 30 Rue & Passage Dauphine.

